

Du Pays Sézannais

n°21. juin 2018



édito

DU VIVANT VERS L'ARTIFICIEL, ET INVERSEMENT

Février 2018. Sur les rayonnages du gîte à Presles Basse-sur-le-Rupt (découvert il y a bien longtemps grâce aux Randonneurs du Sézannais) trône un ouvrage, posé horizontalement, au dessus de tous les autres, tellement il est consulté. De conception « commerciale », couverture rigide, couleur accrocheuse, le livre foisonne d'images d'une nature exceptionnellement mise au service de la photo d'art. C'est une réédition illustrée ; il s'en est déjà vendu des centaines de milliers de par le monde.

Mars 2018, Sézanne. Olga-Charlotte Auber soumet une poésie à paraître dans la présente revue, qu'elle agrmente, en guise d'introduction, d'une invitation à la lecture. Quel hasard : le même titre, au sujet provocateur pour des non initiés, mais dans l'air du temps pour des gens sensibles aux agressions perpétrées à l'encontre de notre planète. Les arbres seraient dotés de comportements solidaires, leurs développements connectés étroitement aux caprices de leurs congénères, dans un esprit de réciprocité. Les mousses, champignons aux filaments immenses capteraient les informations dont ils feraient profiter la communauté floristique de la zone. L'auteur raconte ces relations en les assortissant d'une tonalité humaine, voire d'une dimension intentionnelle (ce qui est quand même le propre de la nature animale), ce qui a de quoi surprendre d'abord. Cette vision n'est pas isolée ; elle prend en outre de l'ampleur, en s'amarrant à une campagne reposant sur des films, des conférences, etc à la manière de la rencontre qui a eu lieu dans notre région, à Pourcy (Montagne de Reims) le 5 janvier 2018, en prêtant aux arbres une forme d'intelligence.

Ceci répond à une évolution positive qui s'est difficilement amorcée dans l'histoire. L'Occident n'a reconnu que tardivement que la femme pouvait avoir une âme... et qu'elle pouvait avoir le droit de voter. Au moyen âge les animaux délinquants étaient pendus et étaient excommuniés, comme les hurebecks dans notre région. C'était déjà donner aux animaux une espèce de privilège nouveau dans la Création. Aujourd'hui justement, on s'insurge contre les atrocités faites aux bêtes d'élevage ; les crabes ressentent

Du Pays Sézannais – n°21 – juin 2018

Publication du Centre d'Étude du Pays Sézannais

Directeur de la publication et rédacteur en chef : René Guyot

Ont collaboré à ce numéro : Olga-Charlotte Auber, Jean-Pierre Beal, Jean-Jacques Charpy, Alain Chiron, Luc Dassens, Elisabeth Demeuve, Maurice Dervin, Claude Faivre, Isabelle Gaspar, Maurice Guyot (†), René Guyot, Philippe Jacquemin, Miren Lacassagne, Claudie Lepont, Jean Maclin, Jean-François Maillet, Francine Marcheteau, Jean-Pierre Pechmalbec, Edith Piotrowski, Arnaud Sarazin, Nadine Soret, Anaël Topenot, Bernadette Vitoux.

Contacts (courrier des lecteurs, publicité, rédaction) :

CENTRE D'ÉTUDE DU PAYS SÉZANNAIS,

11 place de la mairie, 51120 PÉAS.

Tél. : 03 26 81 41 58

mail : rm.guyot@wanadoo.fr

Site internet : en cours de reconstruction

n° ISSN : 1298-0706

direction artistique  **www.la-boulangerie.net**
maquette et mise en page  **GORLICKI Marie** 06 08 90 95 77

IMPRIMERIE VEOPRINT - COURBEVOIE

la douleur et les poissons possèdent une activité cérébrale leur permettant de penser (*Sciences et Avenir*, mars 2013, page 31). Peter Wohlleben affirme donc (Peter Wohlleben, *La vie des arbres*, Les Arènes, édition illustrée, Paris, 2017) que les plantes émettent des stratégies et se comportent comme tout être vivant de la faune terrestre. Dans son discours il va jusqu'à leur prêter tous les sentiments humains et décrire leurs vies personnelles et sociales en employant un vocabulaire jusque là spécifiquement réservé à la science anthropologique. Les plantes posséderaient la faculté d'emmagasiner une masse considérable d'informations, de les traiter afin de prendre des décisions pour s'adapter à l'environnement. Des plantes intelligentes en somme.

Les machines aussi deviennent intelligentes... connectées elles aussi, les unes plus que d'autres, jusqu'à l'éventualité d'un fonctionnement autonome. À l'image un peu, en économie, de ces superstructures industrielles aménagées par des agents dominants pour qu'elles se reproduisent à l'infini sans impulsions humaines (John-Kenneth Galbraith)... ou en politique, de ces institutions zonales supranationales à base juridique (ou constitutionnelle) s'émancipant des volontés des peuples. L'intelligence artificielle qui va capter 1,5 milliard d'euros en France (Rapport Villani, mars 2018) pour son développement, revient à « donner des solutions sans être obligé de comprendre comment on est arrivé à cette solution » (Francis Rousseaux, directeur du master d'informatique de l'Université de Reims, in *L'Union*, 30 mars 2018, page 37). Des machines qui pourraient finir par nous ressembler car « de futurs algorithmes permettront aux robots et aux logiciels d'accéder à un état de conscience proche de celui de l'humain » (Stanislas Dahaene, neuroscientifique, in *Sciences et Avenir*, janvier 2018, page 86). Marvin Minsky clamait déjà en 1956 que la machine devrait être capable de réaliser des tâches « que l'homme accomplit en utilisant son intelligence ».

Ces postures posent questions. L'une d'elles est de savoir ce qu'on entend véritablement par intelligence, l'autre est de saisir qui détient le pouvoir ultime sur la machine, sachant qu'il n'est de meilleur connaisseur que le créateur.

La réponse à la première question est aussi vieille que le monde. Elle a été formulée régulièrement et identiquement sur le fond. L'acte « instinctif [celui de la machine] est préformé [il se base sur les données que l'homme met en sa mémoire], et l'acte intelligent ne l'est pas [...] on peut concevoir l'intelligence comme la capacité innée, héréditaire de trouver ou de retrouver des solutions individuelles » (René Zazzo, *Le devenir de l'intelligence*, PUF, Paris, 1945, page 7).

Une réponse à la seconde question, présente l'intelligence comme un attribut typiquement humain et parler d'intelligence artificielle serait « une escroquerie intellectuelle relevant d'un discours obscurantiste visant à promouvoir l'idée de fatalité » (Ivan Lavallée, *L'informatique aujourd'hui, question pour demain*, in *Une révolution par l'intelligence*, Messidor, 1989, page 46) dans le processus de perte d'initiatives privées ou collectives. Nous sommes renvoyés au problème du contrôle des données, de leurs traitements, par une prétendue main mécanique, neutre, invisible!

Il me plaît de constater que des cerveaux réfléchissent, délaissent leurs instincts pour s'armer de leurs capacités à tenter de comprendre les choses, leurs semblables, les événements.

Mesdames et messieurs les lecteurs profitez en bien. Vous avez sous les yeux quelques unes des productions issues de ces cerveaux encore libres et vivants.

René Guyot

Sommaire

SOMMAIRE

page 6



La photographie chez la famille de Baye

par Jean-Jacques CHARPY

page 23



La tuilerie de Broyes

Par Maurice GUYOT

page 28



18 février 1915, la dernière lettre du grand-père Auguste Dervin

par Maurice DERVIN

page 30



Les femmes dans le pétrin durant la première Guerre mondiale

par Alain CHIRON

page 42



De l'artisanat à l'art des tranchées

par Claude FAIVRE

page 48

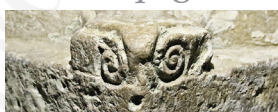


L'aide américaine durant la Grande Guerre

Un projet d'exposition d'objets militaires

par Luc DASSENS

page 52



Pierres animées dans l'église de Talus-Saint-Prix

par Miren LACASSAGNE et Nadine SORET

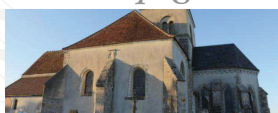
page 58



Les graffiti de l'Abbaye Notre-Dame-du-Reclus à Talus-Saint-Prix

par Philippe JACQUEMIN avec la collaboration de Miren LACASSAGNE

page 76



Église de Bannes

par Arnaud SARAZIN

page 78



Les marais à la veille de la Révolution

par Jean MACLIN

page 84



Le Mont Aimé, d'hier à aujourd'hui
Un haut lieu du catharisme en Champagne
par Luc DASSENS

page 97



Élève interne au collège de Sézanne en 1968
par René GUYOT

page 106



La vidéo de Sézanne 1900 en cartes postales
par Francine MARCHETEAU

page 110



Profession chanteuse : Françoise Colson
par Claudie LEPONT

page 120

POÉSIE
Éloge de l'arbre *par Olga-Charlotte AUBER*
Couleurs du temps *par Edith PIOTROWSKI*
À dessein comme un dessin *par Isabelle GASPAR*

page 123



D'un artiste à l'autre... Sandrine Farget
par Anaël TOPENOT DEL DEBBIO

page 129

Conte de L'Hêtre de Plumes *par Bernadette VITOUX*

page 132

NOTES DE LECTURE
Un balcon en forêt *par J-P. PECHMALBEC*
Commémoration, tourisme et publicité dès... 1917 *par J-P. BÉAL*
Anthologie champardennaise du polar *par J-F. MAILLET*
Femmes de Champagne *par Elisabeth DEMEUEVE*

page 140

DU PAYS SÉZANNAIS
Membres de l'Amicale des auteurs
Notre ami Simon Makolondra *par François Gaspar*
Anciens numéros
Remerciements



La photographie chez la famille de Baye

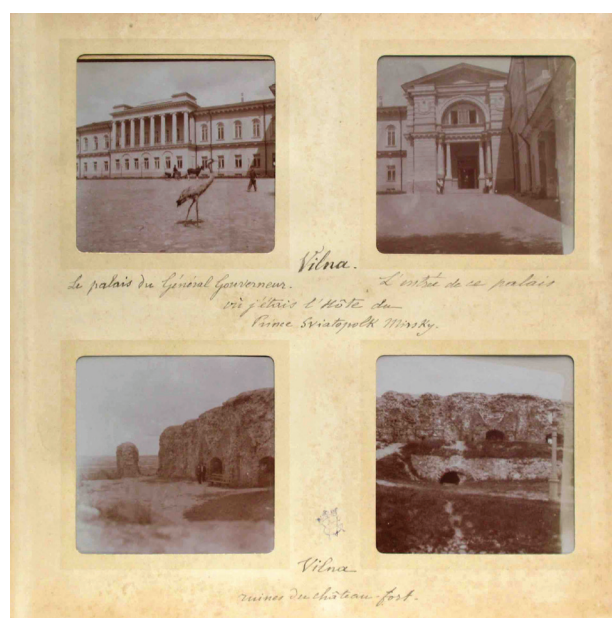
par Jean-Jacques CHARPY

La question des origines de la pratique photographique au sein d'une famille n'est pas toujours aisée à déterminer. Les archives de la famille de Baye offrent cette possibilité. La nature du ou des appareils utilisés peut aussi être partiellement résolue. On s'est légitimement interrogé sur ces points après l'acquisition (1)

de quatorze albums relatifs aux voyages du baron Joseph Berthelot de Baye par le Musée du Quai Branly - Jacques Chirac (2) puis celle d'un autre quelques années plus tard acheté par un collectionneur (3) (docs. 1 et 2) mais aussi par la multiplicité des documents retrouvés, comme on va le montrer ci-dessous.



doc.1 couverture de l'album de 1904 La Lituanie
(Musée d'Épernay, ©J.-J. Charpy)



doc.2 page 1 de l'album de 1904 La Lituanie
(Musée d'Épernay, ©J.-J. Charpy)

C'est ainsi que la découverte, chez le même collectionneur champenois, d'une vue du château accompagnée de la légende manuscrite *Baye - entrée photographie de mon père* (doc.3) dont l'écriture est indubitablement celle de Joseph Berthelot a relancé l'enquête. Puis est venu s'ajouter un certain nombre d'autres archives attestant de la pratique photographique chez les de Baye à une période assez ancienne. Les motivations pour entreprendre une recherche étaient donc réunies.

Curieusement c'est en 1903 année de sa création (4) que le baron Joseph de Baye se voit décerner la grande médaille d'argent du prix Alfred Molténi par la Société de Géographie commerciale de Paris pour ses collections photographiques de Russie et d'Asie russe (5). Il était devenu membre de cette institution depuis le 1^{er} février 1895, soit quelques mois avant son départ pour l'Oural. Pour l'anecdote, c'est au titre de son action au sein de cette société et pour *services exceptionnels rendus en Russie* qu'il se voit décerner, au grand étonnement de certains de ses amis, dans la promotion du centenaire de la Société de Géographie le grade de chevalier de la Légion d'Honneur le 26 août 1921 (6). Beaucoup dont lui espéraient cette nomination depuis 1906 en raison du don de sa collection d'archéologie champenoise au Musée des Antiquités nationales.



doc.3 L'entrée du château de Baye entre la tour sud et le bâtiment de la ferme.
(© Auguste de Baye, circa 1860, collection particulière)

On connaît deux autres tirages identiques de cette vue dont un dans un album attribuable à Christian de Baye.

Une approche du sujet traité ici a été abordée dans un mémoire récent de l'École du Louvre (7) dont une phrase de l'avant propos a suscité quelque étonnement. On cite : *Le choix [ndla : du sujet du mémoire] de Joseph de Baye a été déterminé par la quantité considérable de photographies qu'il donne à la Société (500 photographies sur*

papier et 200 plaques de verre environ) (8). En effet, l'existence de plaques photographiques n'est à la date d'aujourd'hui pas attestée par les différentes archives personnelles du baron Joseph Berthelot conservées dans les divers fonds publics et privés étudiés. Dans un article un petit peu plus récent, c'est sous la plume de la

Conservatrice du Musée du Louvre Marielle Pic (9) que l'on note : « des centaines de plaques de verre sont ainsi recueillies et utilisées lors de cinq conférences (10) données à la Société de géographie (11). »

Les mentions figurées dans les deux publications mentionnées ci-

dessus permettent de s'interroger sur l'utilisation d'un appareil à plaques par le baron Joseph de Baye et jusque quelle date? On va montrer dans les lignes qui vont suivre que l'appareil à plaques⁽¹²⁾ est celui de son père Auguste de Baye et que pour ses voyages, Joseph de Baye a acquis un appareil plus maniable. On sait qu'il avait un goût pour la photographie, exprimé par une nombreuse collection de portraits de ses collègues archéologues (Gabriel de Mortillet, Oskar Montelius, etc.) mais aussi de personnalités diverses (Hector Berlioz⁽¹³⁾), tirages qu'il présente soit dans la galerie-musée du château, soit qu'il classe dans sa collection d'autographes.

Ce goût pour la photographie trouverait-il une origine dans les pratiques familiales?

On sait aussi que les reportages du baron sur l'Empire russe répondent à une consigne expressément formulée dans les documents accompagnants les papiers officiels octroyant la mission (doc.4). On va ainsi tenter des réponses par l'analyse des clichés conservés dans le domaine public et privé et par celle des archives écrites relatives au sujet que l'on a pu rencontrer au hasard de nos recherches et de la lecture d'un innombrable courrier.

LES ALBUMS DES VOYAGES EN RUSSIE

Ils sont tous identiques, fabriqués pour Kodak et marqués, à l'or en diagonal, au fer sur la couverture *Kodak souvenirs* (doc.1). Ils sont de forme presque carrée (26x25 cm) et composés de 24 pages comportant chacune quatre photographies de format carré (9 x 9 cm). Toutefois, le nombre des tirages

contenus y est variable mais sans un gros écart comme on peut le constater dans le tableau ci-dessous établi d'après le catalogue qui était en ligne de la vente publique, Artcurial - Briest - Le Fur - Poulain - F.Tajan du lundi 22 mai 2006: (tableau 1)

On doit à Mme Carine Peltier-Caroff⁽¹⁴⁾ et Ana Cheishvili⁽¹⁵⁾ l'approche globale présentée ci-dessous qui reste, au dire de cette dernière, non exhaustive. Celle-ci repose sur l'étude des albums acquis en 2006 dans lesquels se trouvait une liste dactylographiée laissant apparaître qu'il en manquait un (le n°8) dans le lot acheté par le Musée du Quai Branly - Jacques Chirac. Il est intitulé *En petite Russie*, et si cette dénomination est juste comme il est fort probable, il faut interpréter celui sur la Lituanie⁽¹⁶⁾ du Musée d'Épernay, comme le seizième de cette longue série. Il constituerait donc, selon toute vraisemblance, un exemplaire supplémentaire à ceux figurés sur le document dactylographié déjà évoqué ci-dessus.

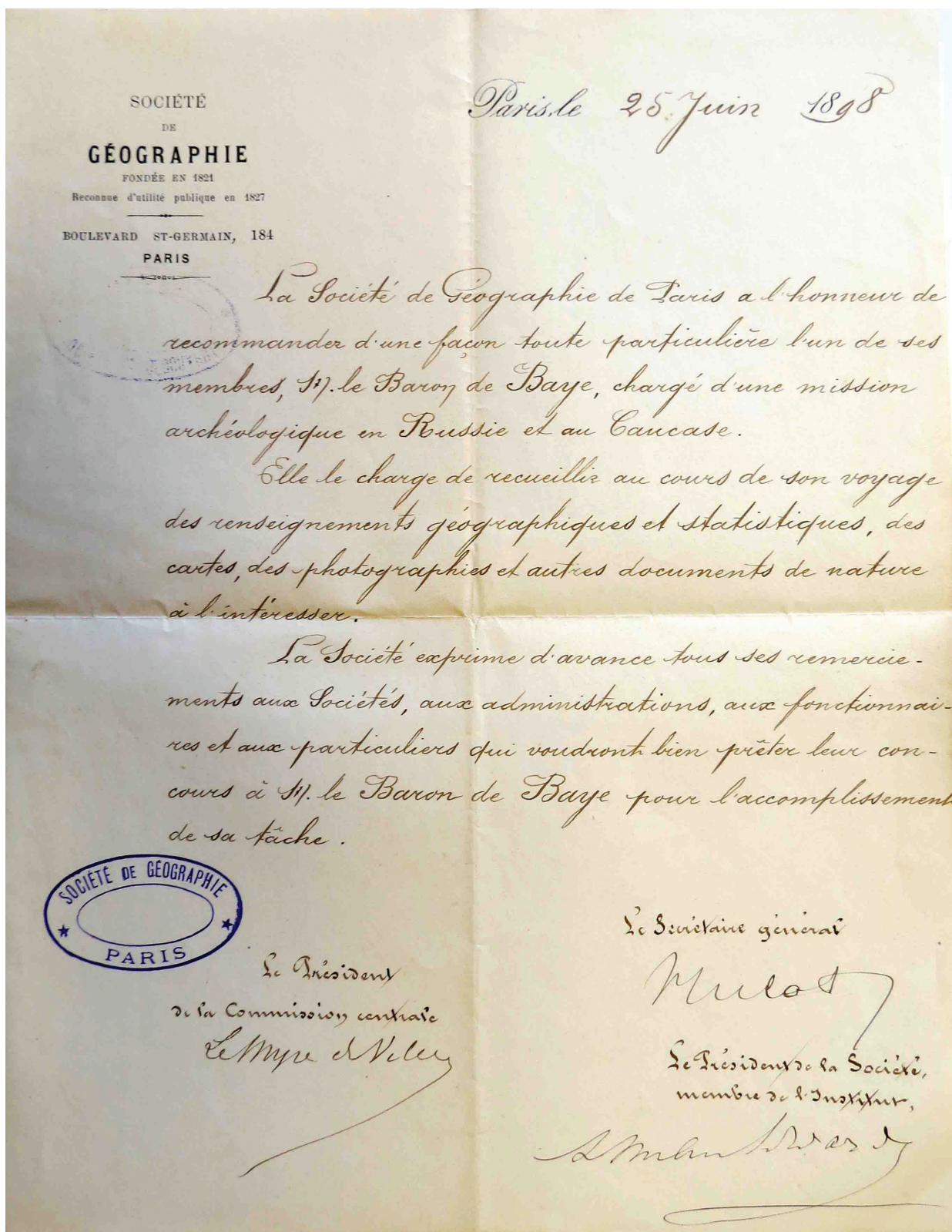
Les ventes des quatorze albums et du seizième proviendraient donc de deux sources différentes.

(tableau 2)

Si l'on s'en tient au descriptif de la liste recopiée, l'album manquant nommé *En petite Russie* correspond bien à la mission du baron de l'année 1902 pour laquelle il se proposait de rechercher des terres cuites à caractère ethnographique en Ukraine⁽¹⁷⁾. On peut donc raisonnablement penser que ce volume mentionné sur cette liste anonyme est encore en collection privée ou figure dans l'anonymat d'un fonds public. Le lecteur pourra se reporter au site du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac pour visualiser des photographies des albums. Entre les deux achats évoqués ci-dessus, il est venu s'ajouter un autre album⁽¹⁸⁾ intitulé « Mikhaïlovskoé, 1913 » (album 34), acquis par le Musée d'Archéologie nationale en 2007⁽¹⁹⁾. Celui-ci entre dans la même série que les précédents. Il présente aussi une couverture rouge et 24 pages pour y glisser 4

Année	Thème	Nombre de photos
1897	Sibérie et Caucase	95 photos
1898	Caucase, Géorgie	95 photos
1899	Mingrélie, Caucase	96 photos
1900	Bakou, Derbent	98 photos
1900	Russie et Caucase	95 photos
1901	Ozourgel, Transcaucasie, Mingrélie	98 photos
1901	Daghestan, Iméréthie	97 photos
1903	Russie, Abkhasie, Mikhaïlovskoé	93 photos
1903	Abkhasie, Caucase	102 photos
1905	Crimée	79 photos + 4 cartes postales
1905	Crimée	97 photos
1907	Potchaïeff, Kiev, Michailovskoé	90 photos
1909	Smolensk	106 photos
1910	Russie	90 photos
total	14 albums	1331 photos

tableau 1



doc.4 Recommandation du 25 juin 1898 de la Société de Géographie demandant au baron de recueillir des renseignements géographiques et statistiques, des cartes, des photographies, etc...

Lettre signée Charles Le Myre de Vilers Président de la Commission centrale;
baron Etienne Hulot Secrétaire général; Alphonse Milne Edwards Président.

(Archives départementales Marne, cote J 6033, ©J-J. Charpy)

N° du marchand [?]	Titre du marchand [?]	N° de gestion	N° d'inventaire	Remarque
1	Sibérie et Caucase, 1897, 111 photos	PA104	70.2006.26.1	Couv rouge
2	Géorgie, Caucase, Erivan, 1898, 95 photos	PA101	70.2006.26.14	
3	Mingrélie, Caucase, 1899, 100 photos	PA106	70.2006.26.9	
4	Elisabethpol, Pskov, Russie, Caucase, 1900, 95 photos	PA113	70.2006.26.6	
5	Bakou, Derbent, Elisabethpol, 1900, 99 photos	PA114	70.2006.26.4	
6	Transcaucasie, Mingrélie, 1901, 98 photos	PA111	70.2006.26.11	
7	Daghestan, Iméréthie, 1901, 97 photos	PA110	70.2006.26.7	
8	En petite Russie, 1902, 93 photos	Pas au Musée du Quai Branly-Jacques Chirac		
9	En Abkhasie, 1903, 102 photos	PA108	70.2006.26.2	
10	Russie et Abkhasie, 1903, 96 photos	PA103	70.2006.26.12	
11	Crimée, 1905, 97 photos	PA109	70.2006.26.8	Ordre ?
12	Crimée, 1905, 95 photos	PA107	70.2006.26.3	
13	Russie, 1907, 90 photos	PA112	70.2006.26.5	
14	Smolensk, 1909, 96 photos	PA105	70.2006.26.10	
15	Russie, 1910, 82 photos	PA102	70.2006.26.13	
total	14 albums soit 1353 photos			

tableau 2

tirages (format 9x9 cm). Seules les pages 16 et 17 sont incomplètes. Il y manque quatre photographies. Si la majorité des quatre-vingt-douze vues concerne la résidence du comte Serge Dmitrievitch Cheremetev (1844-1918), proche de Moscou, quelques uns des tirages se rapportent, pour les uns, à une autre propriété, celle d'Ostafievo (20) et, quelques autres tirages aux collections du musée de 1812 déposées au Musée impérial historique de Moscou (21).

Le seizième album a été mis en vente comme on l'a dit en 2012. Il est aussi à reliure de cuir rouge et concerne la mission de 1904 en Lituanie (doc.1) lorsque le baron Joseph de Baye y a retrouvé le prince Mirsky et son ami l'ingénieur Viléichis (22). Comme pour le précédent, quelques tirages concernent le palais du comte S. Cheremetev à Saint-Petersbourg ou encore le vignoble du comte Saradjev à Digom en Géorgie,

région du Caucase où le baron aime achever le plus souvent ses séjours avant de rentrer à Paris.

Un autre album (23), du même format (album 18) toujours « Kodak souvenirs » à reliure de couleur verte (24) cette fois-ci est réservé au château de Baye (Marne). Il illustre de trente-cinq clichés et le complète par quatre autres figurant l'hôtel particulier parisien du 58 avenue de la Grande Armée (doc.5) à Paris. Ce volume peut être daté vers 1910 (25). Il présente la particularité d'avoir été modifié tardivement par neuf retirages qui sont postérieurs au premier conflit mondial mais aussi par l'ajout d'une photographie de sa fille Yolande, prise en 1915, posant devant le salon du coiffeur attendant au baraquement Adrian d'accueil de l'ambulance fondation de Baye annexe de la 4/22 de Vitry-le-François (Marne) (26).

À ces premiers volumes d'archives photographiques s'ajoutent encore trois autres albums, d'un format différent de ceux évoqués ci-dessus. Deux concernent le mobilier du château de Baye. Ils viennent donc compléter le reportage, déjà évoqué, consacré à la demeure familiale marnaise (album 18). Ils sont au demi format des seize initiaux déjà mentionnés et se composent de vingt-quatre pages. L'un incomplet et daté de 1910 de la main du baron (album 19) concerne les œuvres d'arts et les salons du château (21 clichés 9x9 cm). Il y est aussi présente une photographie de la chienne de race sibérienne *Tolsky*, offerte au baron par la princesse Tenicheva. Un grand format (9 x 17 cm) représentant une femme assise vêtue d'une robe de style second empire qui porte un enfant sur ses genoux (27) a visiblement été ajouté ainsi qu'un tirage (9x9 cm) représentant la façade de l'hôtel

parisien où la baronne Marie de Baye est à l'une des fenêtres pavoisées aux couleurs des alliés. Manifestement, cette dernière photographie a été prise au 14 juillet 1919. Le deuxième (album 22) lui aussi incomplet est noté novembre 1909. Il concerne principalement le mobilier soit par des vues isolées, soit par des détails de salles du château (26 tirages) mais aussi des œuvres d'art et de l'argenterie (15 tirages) et une autre vue de la chienne. On note que ces albums suivent de peu le rachat du château.

Le dernier (28) des trois est d'un format très différent (22x16 cm) (album 23). Il se compose de dix tirages (13x18 cm), de quatre autres (9x9 cm) et de cinq cartes postales qui sont des vues du château. Si ce recueil n'est pas daté avec précision, les deux vues du grand salon ont été reproduites en cartes postales avant 1914. Celles-ci sont attribuées au photographe sparnacien Emile Choque. On pense donc pouvoir lui attribuer le reportage des dix vues grand format (29) présentes dans ce volume. Il nous faut encore citer un album (30) du type demi-format. Celui-ci est conservé aux Archives départementales de la Marne. Il est composé de clichés souvenirs des vacances en famille (doc. 6) passées en juillet-août 1899 à Veules-les-Roses (album 21) (Seine-Maritime). Il constitue l'unique témoignage à ce titre. Clairement des photographies en ont été ôtées (31) vers 1994 si l'on se réfère aux propos de la lettre de M. Philippe de Lambertye qui y a été soigneusement rangée.

Les ajouts postérieurs au premier conflit mondial rencontrés dans tous ces albums peuvent être dus au baron ou à sa femme de leur vivant sans pouvoir éliminer l'hy-



doc.5 L'hôtel particulier de 430 m² du baron Joseph de Baye au 58 avenue de la Grande Armée (aujourd'hui détruit) juxte sur le cliché l'édifice religieux sis au 56 (auj. temple protestant).
© Joseph de Baye, circa 1910 (collection particulière)



Joseph et Marie !

doc.6 Le baron et la baronne de Baye sur la plage de Veules-les-Roses, Seine-Maritime. En août 1899.
(Archives départementales Marne, cote J5960, ©J-J. Charpy)

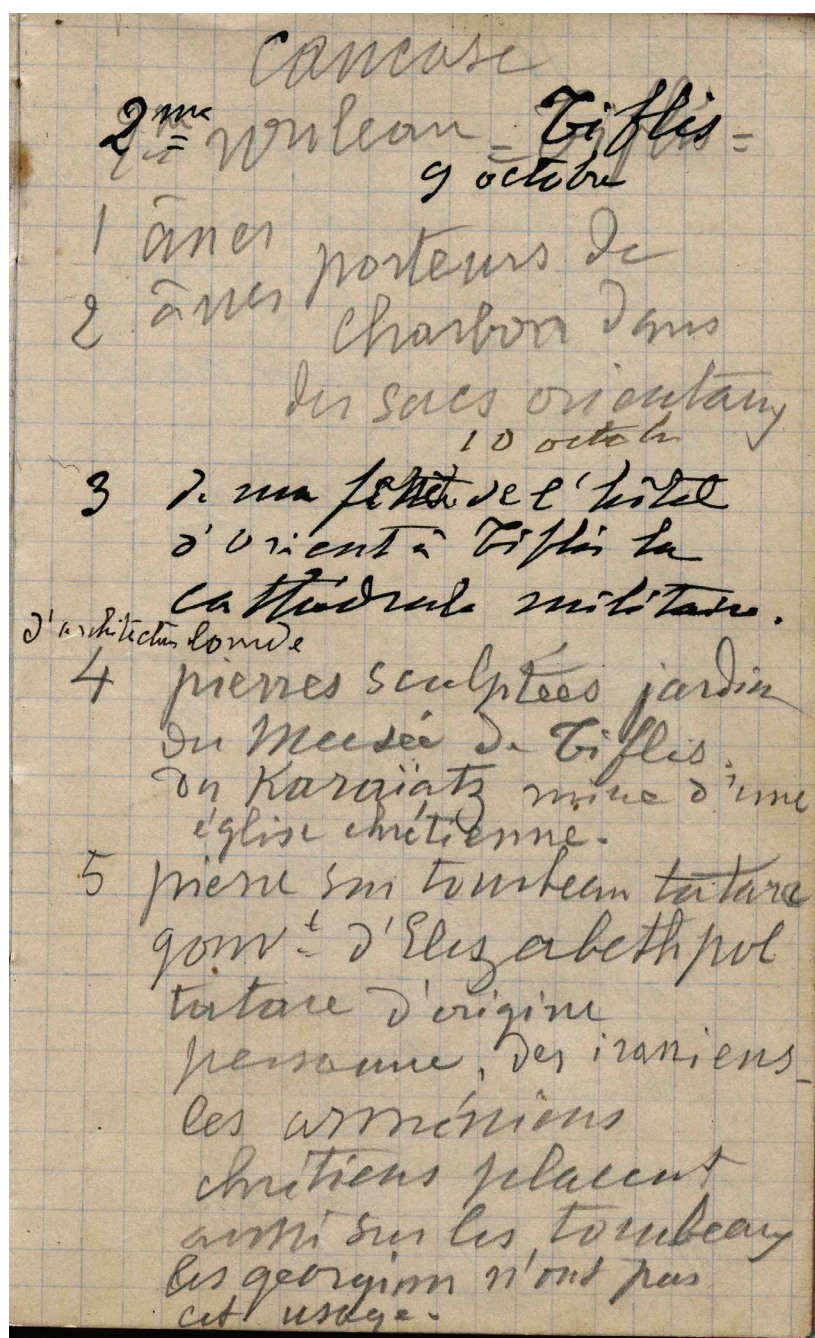
pothèse que cela soit dû tardivement à l'une de ses deux filles (32). Le cas du volume relatif à Veules-Roses permet d'avoir la certitude que certains de ces albums ont été manipulés il y a moins d'une trentaine d'années.

L'examen de tous ces albums attestent d'une très grande homogénéité tant dans l'uniformité des reliures que dans la nature et le format des tirages qui sont tous réalisés sur du papier aristotype. Les tableaux ci-dessus permettent de constater le nombre décroissant des albums à compter de l'année 1906 qui est la seule année entre 1895 et 1914 pour laquelle le baron, contrairement aux listes manuscrites (33) qu'il a dressées, n'a pas demandé au Ministère de l'Instruction publique de mission pour la Russie comme l'attestent ses carnets mensuels (34). Il lui a été impossible de se rendre dans l'empire alors qu'il était dans les soucis de gestion de ses biens et alors qu'il venait de racheter à son frère, Jean (35) (1857-1930), le château de Baye et une partie des terres après avoir perdu, l'année précédente, le procès intenté pour rendre caduque le testament de sa mère (36) qui favorisait le fils cadet. Cette date marque la fin de la phase d'exploration de la Russie et constitue le tournant de sa réorientation vers des sujets plus ethnographiques, culturels ou historiques (37). Outre la famille de Joseph de Baye, on découvre dans l'album du séjour en Normandie, la marquise de Saint-Jean Lentilhac, sœur de Marie Oppenheim, les membres de la famille cousine des Lambertye mais aussi, le baron de Coubertin et François Coppée dont la baronne espérait, cet été là, une préface qu'il refusa pour son volume de poèmes (38) achevé d'imprimer le 5 octobre 1899.

La question de l'appareil utilisé par le baron

Pour savoir avec quel type d'appareil photographique Joseph de Baye a opéré lors de ses voyages, il faut se référer aux archives écrites et à quelques lettres. Les témoignages les plus anciens retrouvés

permettant de certifier qu'il a utilisé dans ses déplacements dans l'empire un appareil photographique à pellicules sur rouleaux celluloïd. Ceux-ci remontent à l'année 1897 lors de son voyage en Sibérie. Il utilisait donc un moyen technique Eastman-Kodak déjà sur le marché depuis une dizaine



doc.7 Page du carnet Caucase 1897 (Collection particulière, ©J.-J. Charpy)



doc.8 Carte postale de Th. Sakhokia envoyée au baron
pour lui annoncer le retour de son appareil photographique oublié.
(Musée national des Manuscrits, Tbilissi, Géorgie)

d'années environ. C'est donc clairement pour le côté pratique et la légèreté d'un tel appareil qu'il a opté. Les avantages pour la prise de vue et l'absence de risque de casse du support n'ont pas été sans jouer dans son choix. On ne sait qui a pu le conseiller. On imagine un membre de la Société de Géographie mais on ne peut pas exclure son ami Hugues Krafft. Comme on vient de le dire, c'est dans le carnet de notes de 1897 relatif à son voyage en Sibérie puis dans le Caucase (39) que sur la page 13, le baron dans ses notes ne laisse planer aucun doute : « Caucase. 2^e rouleau Tiflis (40) 9 octobre. » Puis il décline les clichés pris : 1. Ânes ; 2. Ânes porteurs de charbon dans des sacs orientaux. 10 octobre. 3. De ma fenêtre de l'hôtel d'Orient à Tiflis la cathédrale militaire (ajout : d'architecture lourde) ; 4. Pierres sculptées jardin du musée de Tiflis. Du Karaïatz ruines d'une église chré-

tienne ; 5. Pierre d'un tombeau tatar gouv^t d'Elizabethtpol tatar d'origine persane, des iraniens. Les arméniens chrétiens placent aussi sur les tombeaux, les Géorgiens n'ont pas cet usage (doc.7). On trouve par la suite d'autres preuves de l'usage des films en rouleaux. C'est le cas le 31 octobre 1901 sur une carte postale postée d'Italie (41) qui est adressée au baron par Th. Sakhokia où il est question de l'appareil Kodak (écrit Codak) oublié qui va lui être rapporté par M. (nom illisible) (doc.8). Puis c'est en date du 13 décembre 1907 que l'on trouve la mention : *J'ai porté au photo club les rouleaux de pellicules à développer* (42) ou encore le 6 juin 1908, par cette autre note d'un carnet mensuel : *Paris. Samedi 6/24 mai. Kodak 12 bobines de pellicules et réparation de l'appareil* (41 fr) (43). On ajoute encore la mention du 14 novembre 1913 par laquelle le baron note : *Deux rouleaux de photographies faites pendant*

mon dernier voyage (44) *ont donné de bons résultats – groupes faits à Mikhaïlovskoé et vues des monuments d'Ostafiévo*. Cette dernière note se rapporte directement à l'album conservé au Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye.

Enfin on doit signaler l'élément le plus significatif qui est constitué par la moitié d'une boîte de pellicule (45) (doc.9) sur laquelle le baron a collé une étiquette avec l'inscription manuscrite : *pèlerinage de Lioubetch*. Cette information peut être datée avec la plus grande précision par les notes de ses carnets mensuels (46) : *Mercredi 22 juillet. Nous devons être le soir tard à Lioubetch chez la comtesse Miloradovitch et à la date du lendemain Lioubetch (Gouv. de Tchernagoff). Chez la comtesse Miloradovitch sur les bords du Dniepr, fête de la paroisse sous le vocable de la paroisse de Saint*

Antoine de Kiev. Une procession s'est déroulée de l'église jusque dans le parc et des Te Deum très longs ont été officiés devant le puits et devant la grotte de Saint Antoine (47) (photo). J'ai fait de nombreuses photos de cette procession et de la maison et du parc de la comtesse. Cette famille d'origine serbe est devenue russe depuis Pierre-le-Grand. Le soir à 7h, nous sommes réembarqués sur le Dniepr et nous avons passé la nuit sur notre bateau. »

On pense, sur la justification de tous les éléments présentés ci-dessus pouvoir affirmer que les clichés réalisés par le baron ou par d'autres quand Joseph de Baye y figure, puisqu'il est toujours accompagné dans ses déplacements, ont tous été effectués avec un appareil Kodak à chargement par films en celluloïd de douze vues et que l'idée de l'usage d'un appareil à plaque est à proscrire dans ce stricte cadre. On peut même dater l'acquisition de ce matériel avant l'ultime déplacement en Sibérie puisque c'est dans l'ouvrage *De Penza à Minoussinsk* (48) (doc. 9) qu'apparaît le premier cliché publié et signé du baron avec pour légende : *Sur le Transsibérien. Maisons de colons en carrés de terre. Station Oubinskaïa*. Aussi, lorsque l'on trouve dans le fonds des tirages de format rectangulaire collés sur carton fort, on peut être

certain que ces photographies ne sont pas l'œuvre du baron et qu'elles ont été achetées chez des photographes voire réalisées ou données par des amis du baron lors de ces voyages comme cela est exprimé dans le travail d'Elise Duchemin mais aussi dans les légendes du site de la BNF accompagnant les clichés attribués au fonds de Baye. L'examen des tirages réunis en albums ou isolés permet de définir le plus souvent leurs conditions de réalisation. Le baron travaille avec le soleil dans le dos. Il oublie dans un certain nombre de cas son ombre lorsque les prises de vues sont effectuées en fin de journée et l'on voit, selon les cas, au bas du tirage ou du négatif la projection de l'ombre de sa tête couverte ou non (49) d'un chapeau mou qu'il arbore sur certains portraits (doc. 10). Ce genre de détails trahit une certaine forme de son amateurisme technique dans le cadrage et l'éclairage. Le maniement peut-être trop rapide du film a fait qu'au moins une fois, l'un d'eux s'est enrayé comme en témoignent les très rares négatifs (doc. 11) retrouvés en collection particulière. Il n'en reste pas moins vrai que son travail constitue un témoignage qui avec le recul d'un peu plus d'un siècle prend une réelle valeur ethnographique et constitue un témoignage remarquable.



doc. 9 Boîte de film et négatifs médiocres réalisés à Lioubetch (Ukraine) lors du pèlerinage de saint Antoine de Kiev.
(© J.-J. Charpy, archives particulières)

À côté de la série des dix-sept grands albums carrés Kodak composés 96 tirages papier témoignages de ses voyages, il en existe quelques autres au demi format des précédents, les uns dans la même veine avec une couverture en cuir rouge ou brun et un autre (50), totalement différent. C'est à ce dernier que l'on fait d'abord allusion. Il présente une reliure bleue marquée d'argent au fer au nom de la Géorgie (album 20) en caractères cyrilliques. Ce volume a, selon toutes probabilités, été réalisé au Caucase en octobre et/ou novembre 1897. Il est conservé aux Archives départementales de la Marne et débute par la photographie du comte Sergeï Cheremetev assis à ses côtés. Ce cliché n'est pas du baron. Il n'est pas inédit puisque publié recadré (51). La photo est suivie de soixante-trois autres au format classique (9x9cm) et d'une carte postale de l'hôtel de ville de Tiflis (auj. Tbilissi, Géorgie).

Qu'en est-il des plaques attribuées au baron Joseph de Baye ?

En se référant au site de la BNF, ce qui a été interprété comme des plaques sont en fait les tirages positifs sur verre effectués par Alfred Molténi pour effectuer les projections lors des conférences de la Société de Géographie et/ou du Club alpin. On peut dans certains cas, soit à partir des notes figurées sur ces positifs, soit à partir des manuscrits retrouvés des conférences, reconstituer l'ordre de présentation qui suit le plus souvent celui de l'opuscule édité par le baron. En aucun cas, il ne s'agit de plaques de verre support de négatif. Quant aux tirages mécaniques (doc. 12), ils ont été systématique-

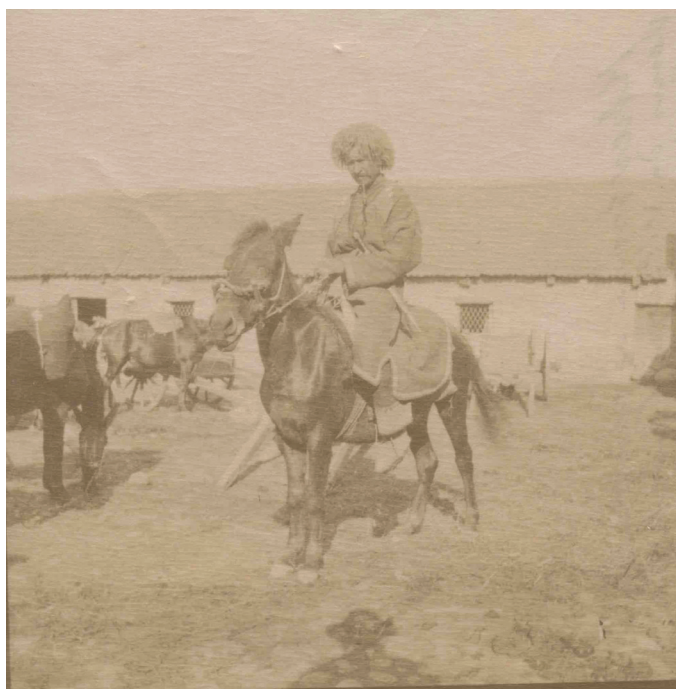
ment effectués pour chaque négatif. Le baron Joseph de Baye les a faits réaliser pour les besoins de ses publications et caler ses choix d'illustrations. Ces tirages constituent aussi des vérifications de la qualité des prises de vues.

LES PHOTOGRAPHIES DES AUTRES MEMBRES DE LA FAMILLE

On traite dans le développement qui suit des photographies regroupées en divers albums de la famille de Baye que l'on a pu retrouver et qui couvrent la seconde moitié du XIX^e et le premier quart du XX^e siècle.

Les archives photographiques de la baronne Marie de Baye et de sa fille Yolande

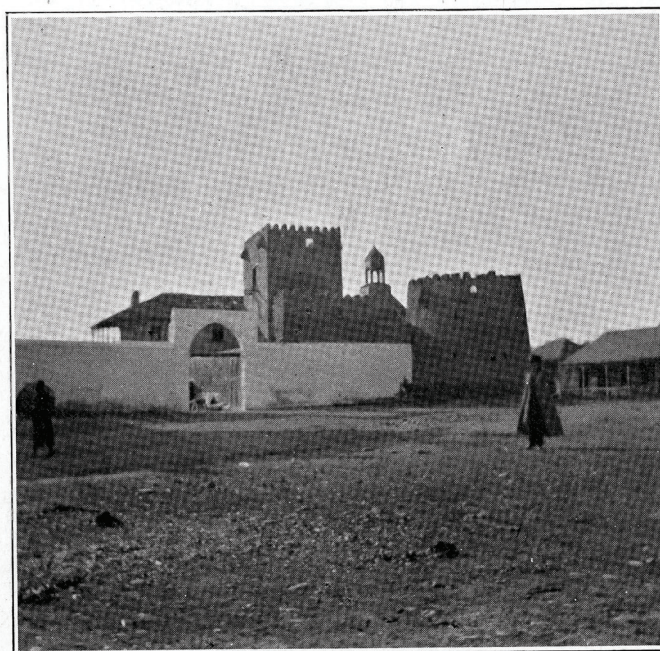
C'est en collection particulière que l'on a pu retrouver quatre albums identiques à ceux du baron mais sans la présence de l'inscription « Kodak souvenirs ». Ils entrent dans le sillon tracé par Joseph de Baye, témoignant qu'il avait fait école auprès des siens. C'est ainsi qu'au cours du premier conflit mondial, Marie de Baye et sa fille Yolande ont réalisé et collecté un ensemble d'environ sept cents photographies illustrant les diverses ambulances où elles ont œuvré à soulager les soldats : en Marne, Vitry-le-François en 1915-1916 (albums 24 et 29), Mourmelon-le-Petit (album 27) daté de 1917 puis en Meuse à Deuxnouds-devant-Beauzée (1916-1917), Dugny, Souilly (1917-1918) (albums 25, 26, 28) et enfin Saarbrücken (album 30) avec l'armée d'occupation (1919-1920) (52). Les prises de vues qui ne sont pas toutes d'une qualité



doc.10 L'ombre du baron apparaît au bas de cette photographie légendée de sa main : Khevsoure à cheval venu du village Rochka à Wladikavkas.
(©J. de Baye, collection particulière)



doc.11 Tirage d'une pellicule enrayée légendée par le baron : Khevsoures de l'aoul Rochka venus à Wladikavkas.
(©J. de Baye, collection particulière)



Dchalla
~~photographie~~
 Chateau du Général Prince Amilokvari
 Photographie de B^{on} J. Baye

doc.12 Tirage mécanique d'une vue du château du général prince Amilokvari à Dchalla en Géorgie.
 (©J. de Baye, collection particulière)

remarquable relèvent du travail non professionnel des dames de Baye mais elles traduisent une sensibilité vis à vis des poilus blessés pour les montrer à leur avantage et occulter les vues des *gueules cassées*. On trouve dans ces albums de nombreux clichés offerts en remerciement des soins prodigués et des clichés des services de l'armée. Cet ensemble est en cours de numérisation et d'identification.

Les archives de Georgina Wilkinson

On peut attribuer à la mère du baron, Georgina Wilkinson

(1826-1903) trois des albums retrouvés jusqu'à ce jour. Le premier (album 17) ne contient pratiquement que des portraits de membre de la famille au sens élargi du terme et de proches connaissances. Il se compose de deux cent quatre tirages collés sur carton et émanant de divers studios photographiques notamment parisiens des années 1850-1890. Le second (album 31) relève du même type mais ne comprend qu'un tirage par folio. Il est réservé à trente-deux portraits de famille réalisés par des photographes professionnels auxquels s'ajoutent des vues du château et la reproduction de deux tableaux et d'une gravure.

Le troisième (album 33) est exclusivement réservé à des portraits de Joseph (7 tirages) et de Jean (12 tirages) de Baye mais aussi une vue réunissant les deux enfants et une autre de Jean avec sa nourrice. Toutes ces photographies sont comprises dans la fourchette large 1855-1880.

Les archives photographiques du baron Auguste de Baye

C'est en lisant un certain nombre de lettres d'Auguste de Baye (1825-1892), le père du baron Joseph que l'on a relevé une phrase (53) tout à fait anodine :

Bardy (54) *recueille-t-il de l'eau de pluie avec le plus grand soin ? Puis dans un autre courrier du même à sa mère, non daté et écrit sur un papier à lettre illustré par une vue de Trouville (Calvados), on peut lire : Sois assez bonne pour dire à Bardy de me préparer beaucoup d'eau de pluie pour la photographie mais il faudrait qu'elle fut entièrement propre* (55). Il est donc parfaitement établi que la pratique de la photographie s'effectue au château de Baye depuis le milieu des années 1850 (56). On peut penser que l'usage se fait peu de temps après la naissance de Joseph de Baye. Lorsque cette information est rapprochée des albums familiaux que l'on peut attribuer à la mère du baron, notamment pour celui qui est exclusivement consacré à l'enfance et l'adolescence de ses deux fils, on trouve un premier justificatif à l'hypothèse. Deux autres albums sont attribuables à Christian de Baye (1818-1890), l'oncle de Joseph et le frère d'Auguste de

Baye. L'un a été retrouvé en collection particulière (album 32). Il regroupe des photographies de famille, d'amis et d'autres tirages liées à la campagne de 1860 pour la défense des États pontificaux, guerre dans laquelle il s'est engagé immédiatement après le décès de son épouse. L'autre est conservé aux Archives départementales, présente une couverture rouge aux initiales C[hristian] B[aye] marquées à l'or (album 35). On y retrouve des dessins et quelques photographies souvenirs du château (docs. 13 et 14). Là encore, rien ne vient contredire l'ancienneté de cet album. En collection particulière, nous en avons identifié un second lui appartenant pour contenir des clichés relatifs à son engagement dans les troupes de défense des États pontificaux en 1860 à Spolète. On comprend, à la lumière de ces quelques points, qu'il y a une contemporanéité entre les sources écrites et celles illustrées. On choisit ici de présen-

ter pour conclure cette contribution de présenter quelques vues de la famille de Baye sous le second Empire et des vues inédites du château que l'on peut faire remonter à la même période venant apporter la preuve de l'acquisition d'un appareil photographique quelques années avant le décès de Françoise Amélie Wilkinson dite « Aimée » (1824-1860), l'épouse de Christian de Baye (1818-1890) et sœur de Georgina (1826-1903), l'épouse d'Auguste de Baye (1825-1892).



doc.13 *Entrée de la cour d'honneur du château de Baye.*
La niche sous la fenêtre en encorbellement n'existe plus.
(©Auguste de Baye circa 1860, Archives départementales Marne, cote J 6038)



doc.14 *Pigeonnier, aujourd'hui disparu, qui se dressait en face de l'entrée de la cour d'honneur du château.*
(©Auguste de Baye circa 1860, Archives départementales Marne, cote J 6038)

CONCLUSION

On s'est longtemps interrogé sur le moment de l'acquisition d'un appareil photographique chez les de Baye, pensant même en attribuer la paternité au grand-père. À l'analyse des archives retrouvées, tant dans le domaine public que privé, on peut avec une quasi certitude faire remonter l'achat vers 1855, date qui correspond parfaitement avec les plus anciens portraits dont ceux du baron Joseph enfant (doc. 15). On peut affirmer que ces photographies sont des prises de vues et/ou des tirages de son père. Les raisons en sont les suivantes : elles ne sont pas collées sur un support carton fort, les découpes des papiers ne sont pas régulières et certaines conservent les stigmates dentelés d'une déchirure, d'autres sont cadrées de biais. Enfin, la série des portraits familiaux (docs. 16, 17 et 18), comme celle

d'une partie du personnel affecté au château auprès d'Amélie de Böhm ou à la gestion de la propriété sont tous pris avec en arrière plan une toile tendue. Un terminus *ante quem* peut être établi avec le décès de Françoise Amélie Wilkinson (1824-1860), l'épouse de Christian de Baye. Le dernier point que l'on peut évoquer pour dater anciennement ces clichés, c'est que Joseph de Baye n'a pas su identifier certains visages (doc. 18). Il fallait donc qu'il soit enfant pour ne plus s'en souvenir. Il est évident que ces vues ont été réalisées à l'aide d'un appareil à plaques. C'est ainsi que Joseph de Baye a pu et a utilisé l'appareil à plaques de son père pour réaliser au moins un cliché connu : celui du torque (57) de Saint-Jean-sur-Tourbe (Marne) en 1887 ou 1888. Maintenant, il reste à résoudre la question de la formation aux techniques du développement par

Auguste de Baye. On sait que cette famille possédait une riche bibliothèque qui comprenait de nombreuses revues. On peut imaginer comme plausible l'hypothèse de la lecture d'articles techniques dans les revues de l'époque. Celle-ci prend force quand on sait que c'est probablement ainsi que pendant quelques courtes années, la famille s'est lancée, pour diversifier les rentes du domaine, dans l'élevage du ver à soie d'où le développement de la roseraie dans le parc. On peut aussi proposer une autre possibilité, celle du Cercle de l'Union, où se retrouvait toute l'intelligentsia conservatrice parisienne puisque l'on sait que les de Baye depuis le grand-père dans les années 1840 y siégeait et que par la suite, ses deux fils, Auguste et Christian, en furent membres. Au terme de cet article, il faudra encore résoudre l'énigme de l'absence des négatifs (58) du baron et des plaques

N°	Thème et description	Lieu conservé
16	Voyage baron en Lituanie (1904)	Musée Épernay
17	Portraits familles et amis (1850-1890), arch. Georgina Wilkinson	Coll. privée
18	Album intérieur et ext. château de Baye (circa 1910) arch. Joseph de Baye	Coll. privée
19	Petit mobilier du château (cote J 5848)	A. D. Marne
20	Album Géorgie (cote 43 J 62)	A. D. Marne
21	Album vacances Veules-les-Roses (1899) (cote J 5960)	A. D. Marne
22	Petit mobilier château (1909)	Coll. privée
23	Intérieur château de Baye (circa 1910)	Coll. privée
24	Inauguration fondation de Baye annexe 4/22, Vitry-le-François (1915)	Coll. privée
25	Ambulances de la Meuse (1917)	Coll. privée
26	HOE de Souilly (Meuse, 1917-1918)	Coll. privée
27	Ambulances Mourmelon (Marne) et Meuse (1917-1918)	Coll. privée
28	HOE Souilly (Meuse, 1917-1918)	Coll. privée
29	Ambulance fondation de Baye annexe 4/22, Vitry-le-François (1915-1916)	Coll. privée
30	Ambulance et cantine de Saarbrücken (1919-1920)	Coll. privée
31	Album familial (1850-1880)	Coll. privée
32	Album Christian de Baye (1850-1870)	Coll. privée
33	Album Joseph et Jean de Baye (1855-1880) arch. Georgina Wilkinson	Coll. privée
34	Album Michailovskoe	M. archéol. Nat.
35	Album dessins et photos de Christian de Baye (cote J 6039)	A. D. Marne

tableau 3 *État complémentaire des albums photographiques des archives de la famille de Baye connus jusqu'à présent.*

de son père mais, surtout l'absence de tout témoignage des fouilles faites par le baron entre 1872 et 1877. On ne connaît pas une seule vue des hypogées, des tombes gauloises ou mérovingiennes explorées, ni même des collections hormis l'unique vue de la galerie-musée qui a miraculeusement échappé au pillage de tout le fonds régionaliste constitué par le baron Joseph de Baye. On peut aussi s'étonner de n'avoir pas de témoignage de la venue des congressistes de l'Association française pour l'avancement des sciences en 1880 au château alors que tous ont été invités au repas sur place. On trouve dans cette situation un encouragement à persévérer dans la recherche des archives et de celle de leur dispersion. (tableau 3)



doc.15 *Portrait du baron Joseph de Baye.*

(© Auguste de Baye, circa 1860)

Le décor laisse à penser que le cliché a été réalisé en Normandie où la famille a passé plusieurs fois des congés.

Notes

1. Vente publique du 22 mai 2006 16h00 à Paris, Hôtel Dassault, lot 15.
2. Carine Peltier-Caroff, *L'iconothèque du Musée du Quai Branly*, *Bulletin des Bibliothèques de France*, juillet 2007 n° 4 (cf. bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2007-04-0010-004)
3. On le supposait être le quinzième album des voyages d'après une liste accompagnant l'achat du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac. Il est daté de 1904 et concerne la Lituanie. Ce volume est aujourd'hui entré dans les collections du Musée d'Épernay.
4. Voir : <https://socgeo.com/les-55-prix-de-fondation>.
5. On se reportera aux journaux du vendredi 24 avril 1903 dont : *Le Temps* n° 15288, p. 2, c. 4, § *Au jour le jour*, *Société de Géographie*; du samedi 25 avril 1903 comme : *Le Petit Parisien* n° 9675, p. 4, c. 3, § *À la Société de Géographie*; *Le Rappel* n° 12097, p. 2, c. 2, § *À la Société de Géographie*; *Le XIX^e siècle* n° 12097, p. 2, c. 2, § *À la Société de Géographie*. L'information était relayée dans la presse nationale depuis le dimanche 8 mars dans *Le Journal* n° 3858, p. 2, c. 6, § *Mondanités*. D'autres organes de presse s'en sont fait l'écho : *Le Petit Journal* n° 14727 du 23 avril 1903, p. 2, c. 2 ou *La Croix* n° 6148 du 26 avril 1903, p. 3, c. 6. L'information paraît seulement au *Journal Officiel de la République française* n° 117 du jeudi 30 avril 1903, p. 2756. L'ont précédé dans cette distinction : son grand-père Amour Auguste (date inconnue), son oncle Christian (en 1877), sa fille Yolande (en 1917), et le précédent de quelques semaines sa femme Marie (en 1921).
6. *Journal Officiel de la République française* n° 230 du samedi 27 août 1921, p. 9953.
7. Elise Duchemin, *Les photographies des voyages de Joseph de Baye dans l'Empire russe, 1895-1914. Mémoire de l'École du Louvre sous la direction de Mme Dominique de Font-Réaulx, Conservateur en chef au Musée du Louvre et de M. Michel Poivert, Professeur à l'Université Paris I, septembre 2015, vol. 1 texte, 121 pages, vol. II Annexes, 68 pages.*
8. Elise Duchemin, *Les photographies des voyages...* Op. cit. note 6, p. 3.
9. Marielle Pic, *Le baron de Baye (1853-1931), collecteur de céramiques dans l'empire russe pour le musée de Sèvres*. *Revue des Musées de France*, 2015/5, p. 73-84.
10. Cet article présente un certain nombre d'approximations d'ordre biographique. Le dépouillement de la presse permet d'affirmer que le baron Joseph de Baye a donné au moins une fois l'an, une conférence à la Société de Géographie commerciale de Paris entre 1896 et 1906. Par ailleurs, en 1899, il effectue aussi une prestation à la section de celle du Havre et de celle de Lille puis en 1905 à celle de Tours. On exclu de ce décompte les interventions parisiennes réalisées dans les locaux de cette société, boulevard Saint-Germain, pour le compte du Club alpin faites en 1902 et 1904.
11. Marielle Pic, *Le baron de Baye...* Op. cit. note 8, p. 75.
12. Le baron Joseph de Baye a utilisé l'appareil à plaque de son père pour réaliser les clichés du torque et de la statuette de Saint-Jean-sur-Tourbe. Jean-Jacques Charpy, *M. le baron de Baye, ses méthodes d'acquisition et de documentation de collections : l'exemple de la tombe de Saint-Jean-sur-Tourbe (Marne)*, *Études marnaises*, t. CXXVIII, 2013, p. 7-40, cf. fig. 2, p. 9.
13. Cette photographie était rangée dans la collection d'autographes accompagnée d'une lettre signée du musicien datée du 21 août 1868.
14. Mme Carine Peltier - Caroff est responsable de l'iconothèque au Musée du Quai Branly - Jacques Chirac. Qu'elle trouve ici l'expression de nos remerciements pour son accueil et les renseignements communiqués.

15. Ana Cheishvili est Conservateur du Patrimoine. On lui doit plusieurs articles sur le baron de Baye et la Géorgie. Qu'elle trouve ici l'expression de notre gratitude pour la qualité de nos échanges depuis 2010.

16. Le volume « Lituanie » a été acquis à la librairie Bonnefoi, rue Médecis à Paris en 2012. L'album avait été vendu quelques années auparavant lors d'une vente publique à Poitiers.

17. On sait que le dépôt du Ministère a reçu le 9 décembre 1902 : 6 caisses et un tonneau renfermant des céramiques destinées aux musées d'état, le tout représentant 450 kg. (Archives nationales, cote F 17/17266).

18. On doit la connaissance de cet album à Olga Danilova, chercheur, que l'on remercie pour la communication et la mise en commun de nos archives respectives.

19. Cet album et une série d'archives ont été vendus par M. Thomas Carino au MAN.

20. On ne connaît par les carnets du baron qu'une partie de ses séjours à Ostafievo le 20 juillet 1908 et que des photographies des personnalités présentes ont été réalisées puis du 6 août au soir au 9 août ; du 26 au 28 août et les 3 et 4 septembre 1908. Puis le 11 août 1910. Le 30 août 1909, il note : départ le soir pour Ostafievo où je me suis trouvé pour la 8^e ou 9^e fois. Puis en juillet 1911 pour l'inauguration du monument en l'honneur de Nicolas Karamzin. Nous remercions Elena Bukreeva pour nous avoir signalé la présence de deux clichés au Musée Ostankino (Moscou). Il y séjourne une nuit en juillet 1912, en août 1913. Cette résidence est souvent pour lui une halte sur le chemin de Mikhaïlovskoe, une autre résidence du comte.

21. Les photographies sont libellées par le baron au Musée historique de Moscou.



docs.16 Portrait de Françoise Wilkinson
©Auguste de Baye, avant 1860, collection particulière)

22. Le baron a entretenu une correspondance avec cet homme jusqu'au 11 mars 1924 qui semble être la date d'envoi de la dernière lettre d'après les carnets mensuels conservés. Il s'exprime ainsi en 1905 à son sujet : J'ai visité une partie de la Haute et de la Basse Lithuanie avec lui [le prince SviatopolskMirsky] ou avec l'ingénieur Viléichis, qu'il voulait bien attacher à ma personne, de la sorte que je pus réunir de nombreux renseignements historiques, légendaires, ethnographiques, archéologiques. (Archives nationales, dossiers missions, cote F 17/17266)

23. Conservé en collection particulière.

24. On y note vingt-sept tirages 9 x 9 cm mais aussi deux tirages 13 x 18 cm représentant l'extérieur du château, tous antérieurs à 1914 et dix pages vierges.

25. La fourchette de datation de cet album est assez courte puisque le château est acquis par le baron en 1905 et par la nature du papier photographique qui ne peut être postérieur à 1914.

26. Jean-Jacques Charpy, Yolande Berthelot de Baye (1887-1970), brève biographie d'une française légionnaire avec traitements militaires. *Études marnaises*, t. CXXXI, 2016, p. 295-342.

27. Cette photographie s'apparente par le décor du fond qui est une toile tendue à d'autres dont il sera question dans la seconde partie du développement. L'absence annotation au verso laisse entrevoir que le baron n'a pas identifié la personne confirmant son ancienneté ou bien que ce cliché a été ajouté à une date inconnue dans cet album.

28. Archives départementales Marne, cote J 5848.

29. La qualité de la prise de vue et des tirages viennent à l'appui de cette hypothèse.

30. Archives départementales de la Marne, cote J 5960. Dans cet album figure une réponse de M. Philippe de Lambertye, datée du 14 novembre 1994, réponse à une demande du possesseur de l'époque concernant M. Léonce de Lambertye (sic). Ce sont précisément des tirages relatifs à cette famille qui manquent dans cet album ainsi qu'un portrait de François Coppée. Ceci semblerait démontrer que les manques ont été soustraits probablement pour être vendus.

31. Leurs légendes, de la main du baron, en constituent la preuve formelle.

32. Si la cadette, Yolande, est devenue propriétaire du château après le décès de son père, on sait par des témoignages oraux de témoins directs que l'aînée, Marie-Louise, a séjourné au Foyer de charité de Baye deux années environ après le décès de sa sœur et avant d'entrer à la maison de retraite de Montmirail où elle est décédée en 1976. Des souvenirs de l'une et de l'autre ont donc pu se mélanger.

33. Une liste est dressée dans un carnet que le baron a rédigé pour sa fille Yolande. On peut aussi renvoyer à celle figurée dans Elise Duchemin, *Les photographies des Voyages...* Op. cit. note, cf. Annexe II dans vol. II. D'autres exemplaires existent en collections privées et une à l'Institut des études slaves à Paris.

34. Les carnets mensuels de l'année 1906 sont tous conservés au MAN. Pour les autres années, on trouve toujours mention des voyages, voire des carnets spécifiques pour les missions.

35. Il est à noter que contrairement à ce qu'on peut lire dans de nombreuses notes biographiques que c'est bien le fils cadet, Jean de Baye, qui hérite du titre de comte de Saint-Laurent et non, l'aîné, Joseph.

36. On rappelle ici brièvement qu'après le décès de son père en 1892, Joseph de Baye se voit, en 1894, déshérité d'un tiers (1 million de francs or) de la quotité de sa mère au profit de son frère. Après le décès de sa mère en 1903, il entame sans succès une action en justice contre cette décision. D'autre part, en 1902, il a accordé une dot substantielle pour le mariage de sa fille aînée qui a contribué à grever davantage la fortune du baron. Cette période marque un coup très grave dans l'unité familiale et même celle du couple.

37. Jean-Jacques Charpy, « Le baron Joseph de Baye et la Russie », In actes des journées d'étude des 16-17 novembre 2016 de Reims : L'Alliance franco-russe à l'épreuve de la Grande Guerre, éd. Du Conseil départemental de la Marne, Châlons-en-Champagne, 2017, p. 46-62.

38. Baronne de Baye, Les heures aimées. Ed. Alphonse Lemerre, Paris, 1899, 146 pages.

39. Carnet conservé en collection particulière.

40. Ancien de Tbilissi, la capitale de la Géorgie.

41. Nos remerciements vont à Ana Cheishvili qui nous a aimablement communiqué les photographies de ce document conservé au Musée national des manuscrits de Tbilissi (cote S 1035).

42. Carnet mensuel du baron, conservé au Musée d'Archéologie nationale.

43. Carnet mensuel conservé en archives particulières.

44. Par son carnet mensuel, on sait que le baron est parti pour Saint-Petersbourg le samedi 26 juillet 1913, que les photos faites à Ostafévo, de l'album du MAN, ont été prises le mardi 5 août (22 juillet en Russie) et que c'est le lendemain qu'il est arrivé à Michailovskoé où il est resté jusqu'au 31 août (le 18 en Russie) pour aller à Moscou et revenir à Michailovskoé du 18 septembre (le 5 en Russie) au 9 octobre (26 septembre en Russie) pour s'en retourner à nouveau à Moscou et rentrer à Paris le 2 novembre. (Carnets conservés en archives particulières).

45. Ce modeste témoignage a été retrouvé en collection particulière.

46. Le carnet de juillet 1908 est conservé en collection particulière.

47. Il nous a été donné de retrouver en collection particulière, dans une enveloppe, les négatifs ratés de ce reportage.

48. Baron de Baye, De Penza à Minoussinsk, souvenirs d'une mission. Paris, Librairie Nilsson, 1898, tiré-à-part de 55 pages, extrait de la Revue de Géographie.

49. Baron de Baye, En Géorgie. Paris, librairie Nilsson, 1898, tiré-à-part, p. 14, illustration 9, mais extrait de la Revue de Géographie.

50. Archives départementales de la Marne.

51. Baron de Baye, En Géorgie. Paris, librairie Nilsson, 1898, tiré-à-part, p. 6, illustration 1, mais extrait de la Revue de Géographie.

52. Comme on a personnellement effectué ces attributions que l'on espère pouvoir confirmer par des contacts pris à cet effet. Le lecteur prendra donc ce classement comme une forte probabilité.

53. Lettre d'Auguste de Baye à sa mère Amélie de Böhm écrite de Trouville où il est en vacances avec sa famille datée du 25 juin 1856 (collection particulière).

54. Il s'agit d'Auguste Victor Bardy, né à Baye le 4 octobre 1835.

55. Archives départementales Marne, cote J 5961.

56. La plus ancienne photographie du baron Joseph de Baye est celle d'un enfant d'environ deux ans.

57. Jean-Jacques Charpy, M. le baron de Baye, ses méthodes d'acquisition et de documentation de collections : l'exemple de la tombe de Saint-Jean-Sur-Tourbe (Marne). Études marnaises, t. CXXVIII, 2013, p. 7-40, cf. figures 1 et 2.

58. Ceux retrouvés avaient été écartés pour leur médiocre qualité. Il faut donc imaginer que les négatifs étaient rangés dans des albums spécifiques qui pour le moment font défaut.



docs.16 Portrait de Christian de Baye.

(©Auguste de Baye, avant 1860, collection particulière)

On distingue le bas de la toile tendue derrière Christian de Baye au bas du cliché. La photographie a été prise au droit de la façade du parc pour pouvoir jouir de l'ombre du bâtiment. La légende *mon oncle* est tardive et de la main de Joseph de Baye.

doc.18 (page suivante) La famille de Baye.

De gauche à droite : Auguste debout ; Georgina Wilkinson, son épouse, assise à droite ; assise un papier en main, Amélie de Böhm ; de profil sans doute Françoise Wilkinson puis à droite et assis, Joseph de Baye.

Il manquerait Christian de Baye qui est sans doute l'auteur du cliché. On distingue nettement la toile tendue sur la façade côté parc du château.



mon père, ma grand mère, ma mère
et moi



La tuilerie de Broyes

par Maurice GUYOT

UNE HISTOIRE ANCIENNE

Exploitée primitivement par la famille Cellier, une tuilerie à Broyes cessera son activité dans les années 1830. L'ensemble, racheté par la famille Jacopé, devient une ferme et le four est démoli. Cet établissement était situé au centre de Broyes, le long de la grande rue, en face de l'ancien château.

Pour reprendre la fabrication des tuiles et briques, un nouveau four fut construit hors du village, à

300 mètres à l'Est, par la famille Uriel, en 1848. « La Tuilerie », composée de bâtiments d'habitation, de dépendances, d'un séchoir, d'une terrasse, et d'un four, était couramment appelée « La République » par les usagers et la population. (doc.1)

Cinq enfants y naquirent : quatre garçons : successivement Henri, Ernest, Martial et Julien qui fut tué pendant la première guerre mondiale ; et une fille prénommée Odette, encore du monde en 2001, date à laquelle furent rédigées ces quelques notes.

A l'issue de cette première guerre, l'entreprise fut gérée par Henri, son frère Martial, avec l'aide de 5 ou 6 ouvriers.

Henri épousa Geneviève Lallement, quitta le logement de « La Tuilerie » pour habiter un café-tabac tenu par son épouse dans le village.

Ils eurent deux enfants : Henriette (1917) et Marcel (1921).

Après la seconde guerre mondiale, Marcel continua la fabrication des productions traditionnelles. Mais bientôt la tuile dite « mécanique » remplaça la petite tuile dans de nombreux travaux de toitures neuves.



doc.2 La tuile Uriel



doc.1 la tuilerie «La République.» CPA, retouchée.

Dès lors, «La Tuilerie» de Broyes, non aménagée en matériel moderne fut contrainte à la fermeture.

Acquise depuis plusieurs décennies par M. Jean Campistron, artiste peintre, les bâtiments secondaires furent rasés, sauf l'habitation (restaurée), un autre bâtiment et le fameux four. A ce jour, des démarches sont en cours pour le classement du four.

LES PRODUCTIONS DES FOURS (doc.2)

Autrefois c'est une dizaine de tuileries et de briqueteries qui existaient dans les proches environs : à Sézanne, au Meix-Saint-Epoing, à Soizy-aux-Bois, à Mœurs, à Talus... Le four de Broyes en est le seul rescapé.

On produisait la tuile plate, dite «petite tuile», la brique standard 22x11 à coins carrés et une spéciale avec un coin arrondi pour pilier et fenêtre, la tomette hexagonale pour les sols.

La brique était une fabrication bien de la région, devenue par ses qualités une spécialité reconnue et destinée à l'édification des hautes cheminées.

Par ailleurs, les fours étaient temporairement utilisés (entre deux cuissons des tuiles ou briques), à la cuisson de pierres de gypse provenant de la région de Villenauxe, pour obtenir de la chaux vive. Celle-ci, «éteinte», était répandue par les viticulteurs (base de bouillie bordelaise), ou par les agriculteurs soit pour le blanchissement des étables, soit sur les terres argileuses afin d'en adoucir le travail.

Les résidus de four (tuiles ou

briques déformées ou cassées) étaient en partie destinés à l'entretien des chemins. Ils étaient aussi concassés en menus morceaux, mélangés à du poil d'animaux (produits résiduels des tanneries de Sézanne), à de la chaux et à du sable, l'agrégat formant un amalgame très résistant, de couleur rose, pour revêtements et enduits de murs.

Enfin les cendres de four, dans la culture de pommes de terres, apportaient de la potasse nécessaire au développement de cette tubercule.

LE FOUR « LA RÉPUBLIQUE », SON FONCTIONNEMENT

(docs.3 et 4)

La matière première s'appelle la « pâte à mouler ». Elle est composée de la façon suivante, combinant quatre éléments : premièrement le limon qui est extrait à ciel ouvert, sur place de préférence (environ 80 %) ; deuxièmement le sable jaune dit « sable à lapin » tiré également des environs (environ 10 %) ; troisièmement la glaise (argile bleue) tirée en carrière, située à 3 km, séchée et réduite en poussière (environ 5 %) ; enfin quatrièmement l'eau de pluie récupérée des toits ou l'eau provenant d'un puits existant sur place (environ 5 %). Le tout est mélangé à la pelle, par des hommes pieds nus, dans une fosse.

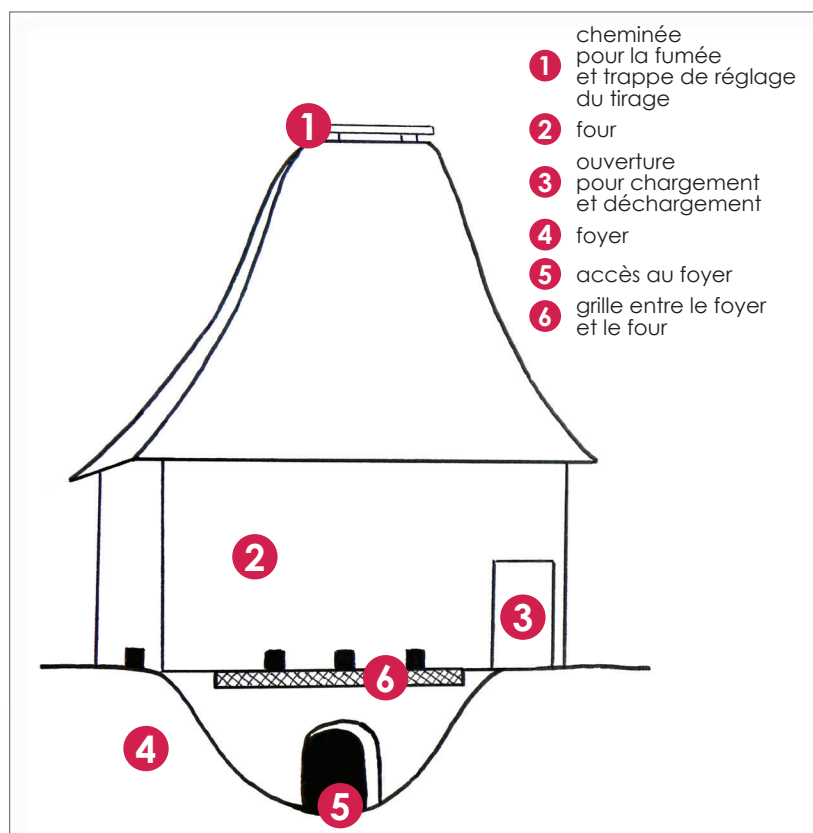
On met le feu à des fagots de bœuf pour l'allumage, avec du bois sec fendu pour produire un maximum de flammes.

Les briques et les tuiles sont rangées, espacées et en quinconce pour faciliter le passage de la chaleur entre chaque pièce.

La chauffe est entretenue pendant 7, 8 à 12 jours, selon la grosseur des pièces à cuire. Le feu est surveillé nuit et jour. Le tirage est réglé par des ouvertures et la trappe en haut de la cheminée actionnée depuis le sol par un jeu de chaînette.

Après l'arrêt de la cuisson il faut attendre de deux à trois semaines de refroidissement pour pouvoir entrer dans le four et enlever les produits.

Certaines briques vernissées par endroits (sur la tranche) par le passage des flammes sont triées pour le décor des maçonneries (voir parements de portes et fenêtres, aujourd'hui classés par les Beaux-Arts). C'est une des curiosités architecturales de Sézanne et alentours.



doc.3 Le four et ses orifices

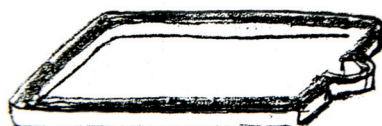


doc.4 Entourages d'ouvertures constitués d'une alternance de ces briques (vernissées et non) produisant une brillance esthétiquement du plus bel effet. Péas, site de l'ancien prieuré; coucher du soleil, vers l'Ouest. photo. R. Guyot 20120316.

LE FOUR DANS SON ENVIRONNEMENT ET NOS JEUX D'ENFANTS (doc.5)

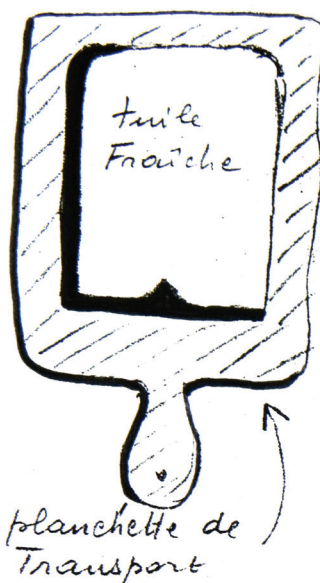
Présentée par la guérite d'approvisionnement, la pâte, un peu plus molle que la pâte à modeler, était employée par le mouleur assis à l'intérieur de l'habacle de confection des pièces. Une fois moulée, et démoulée, la tuile était posée sur une planchette de transport sablée (pour éviter le collage). Puis elle était emportée pour être déposée sur la terrasse, pour un premier séchage à l'air et au soleil.

Après quelques jours, suivant le temps, les tuiles étaient mises au séchoir couvert afin de les rendre presque dures. (docs.6, 7 et 8)



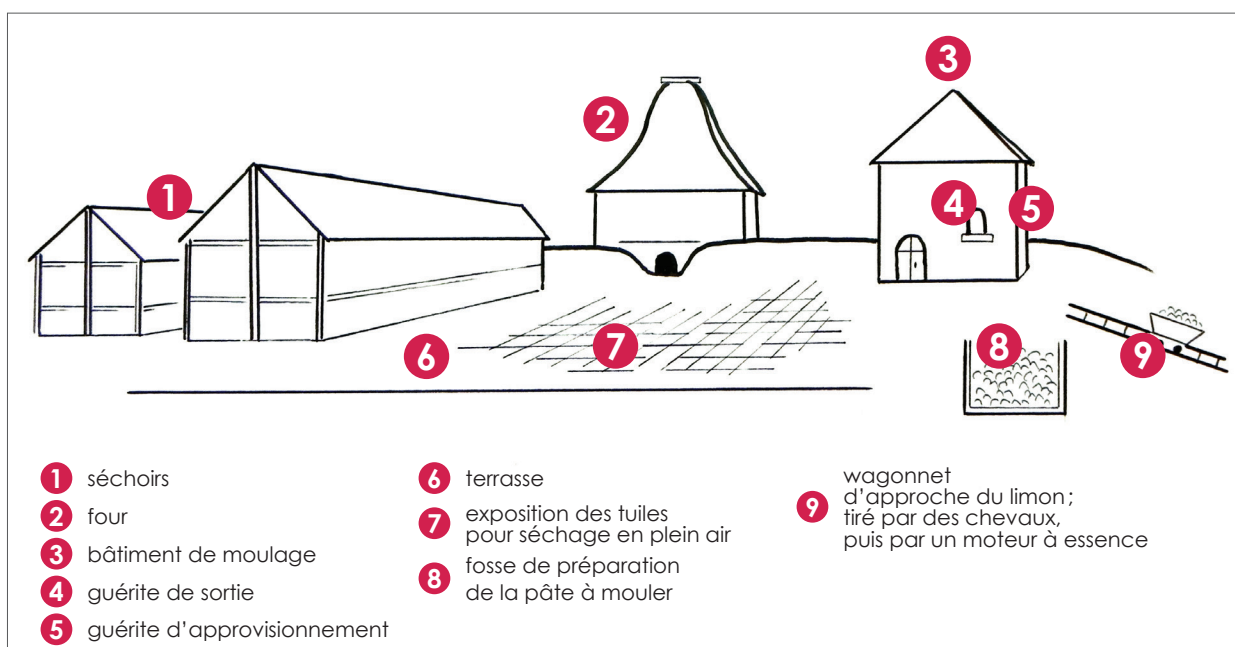
doc.6 *Le moule à tuile plate*

L'encoche après démoulage était relevée et façonnée pour faire l'ergot d'accrochage de la tuile sur la latte de charpente.



doc.7 *La planchette de transport*

C'était dans les années 1934-1936, durant certains jeudis ou jours de vacances, quelques jeunes garçons de 11 à 13 ans dont je faisais partie, allaient à « La Tuilerie » aux moments des moulages de la petite tuile (celle qui n'était pas trop lourde à porter). Le mouleur présentait à la guérite chaque tuile fraîche démoulée, et sur une planchette sablée nous les transportions jusque sur la terrasse, cette sorte d'esplanade de terre battue très plane et sablonneuse. C'était un jeu pour nous, qui courrions pieds nus sur cette terre douce. Les ouvriers quant à eux évitaient de marcher sur cette terrasse avec leurs sabots, de risque de la détériorer. Pour récompense on nous offrait un goûter fait de pain-maison, de fruits (« La Tuilerie » était entourée d'arbres), de radis noirs et de fromage (dans le pays il s'en faisait dans toutes les fermes). Nous pouvions aussi rapporter dans nos familles un panier de fruits ou même de légumes (aux abords de « La Tuilerie » on cultivait un important jardinage).



doc.5 *Les différents bâtiments de la tuilerie*



doc.8 *Le séchage des tuiles (CPA)*

Première Guerre mondiale

PREMIÈRE GUERRE MONDIALE



18 février 1915, *la dernière lettre du grand-père Auguste Dervin*

par Maurice DERVIN

Lorsque la guerre éclate en 1914, mon grand-père Charles-Auguste Dervin, classe 1892, est mobilisé au 209^e régiment d'infanterie territoriale en Île-et-Vilaine.

Une vingtaine de classes jeunes sont déjà, pour les trois quart, sur le front. Ces vaillants combattants

sont habillés en tenue de drap, culotte garance et képi rouge, couleur trop voyante pour l'ennemi. Il y a déjà des pertes importantes, il faut les remplacer. Les territoriaux ne devaient pas aller sur le front, mais le gouvernement en a décidé autrement.



*La famille Dervin Auguste, bouchers à Pleurs, rue du Pavé.
Marcel est assis sur le cheval. CPA 1905.*

En février 1915, mon grand-père Auguste envoie une dernière lettre à ses enfants : « *Nous partons soit-disant pour le camp retranché de Paris, seulement l'on commence par nous faire passer par Saint-Brieux !* ». Il ne trouve pas cela normal.

Dès qu'il peut il envoie une carte postale, d'abord de Saint-Brieux, puis d'autres, de Seine-et-Oise, puis pour terminer, en Champagne, qui était le front, fait de guerre de tranchées entre Reims et Aubérive, le fort de la Pompelle et Prosnes, où il a été tué.

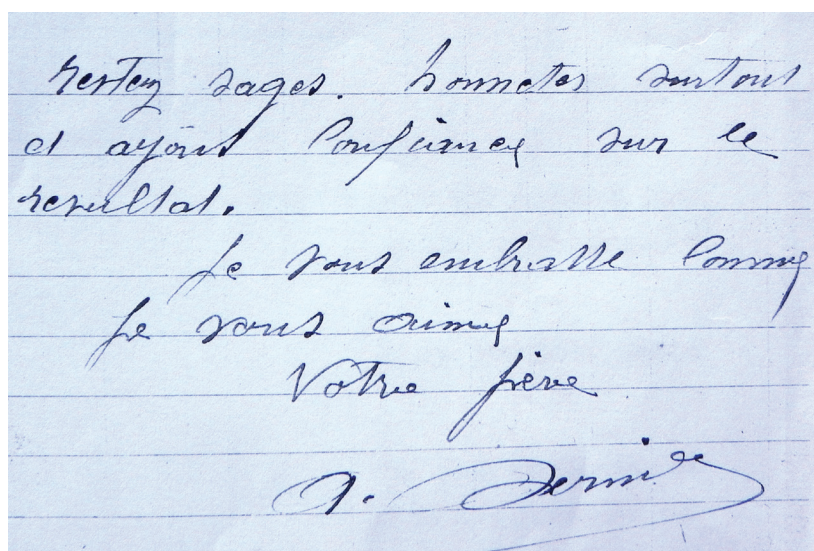
Dans la belle revue du « Pays de France », un communiqué annonce en première page : « *Semaine du 14 au 20 octobre 1915. Le 19 au matin, après avoir déversé en abondance sur nos lignes des obus suffocants, et s'être fait précéder par une nappe de gaz chlorée, les Allemands ont lancé contre nos positions, sur le front de 10 kilomètres entre Reims et Aubérive, du fort de la Pompelle à Prosnes, des effectifs très importants, plusieurs divisions. Les Allemands ne parvinrent à prendre pied que dans un élément de tranchées de première ligne. Ils furent chassés par une énergique contre-attaque* ». C'est ainsi que mon grand-père Auguste est mort pour la France le 19 octobre 1915, tué à l'ennemi.

Monsieur Pansart de Linthes qui était avec lui a témoigné : « *Nos chefs étaient tués, c'est le caporal Dervin qui a pris le commandement et nous dit : « Nous allons attaquer ». Il sort de la tranchée en criant : « En avant ! ». Après avoir fait quelques mètres il s'est écroulé, victime d'une balle ; nous n'étions pas encore sortis. Le soir il a été transporté à Prosnes* ». Monsieur Pansart était le grand-père de Jacques et Geneviève Forez. Il est revenu de cet enfer et n'en parlait pas à sa famille. Je pense qu'il n'a pas été le seul. Ma

grand-mère est allée le lendemain pour le rapatrier et est devenue veuve à 40 ans avec deux enfants, mon père 18 ans et mon oncle 10 ans. Elle continua le commerce de boucherie avec des soldats et fit terminer une maison en construction ; elle a eu du mérite. Ainsi s'achève une page d'histoire de la première guerre mondiale.



Enveloppe du dernier courrier envoyé à sa famille par Auguste Dervin, le 18 février 1915. [coloration sépia]



La signature d'Auguste Dervin, partie haute de la seconde page de la correspondance du 18 février 1915.



Les femmes dans le pétrin durant la première Guerre mondiale

par Alain CHIRON

Dans toute la France durant la Première Guerre mondiale, et dans la Marne en particulier des femmes dans le pétrin et des institutrices bonnes comme le bon pain.

Ernest Pérochon et René Bazin ont inscrit dans le marbre de la littérature française le dévouement des femmes des campagnes françaises, le premier par un roman et le second par des nouvelles publiées dans *L'Écho de Paris* puis rassemblées sous forme d'ouvrage (1). Le film *Les Gardiennes* adapte le roman éponyme d'Ernest Pérochon qui évoque ce thème, sa sortie s'est faite le 6 décembre 2017 et les 600 000 entrées ont été atteintes au 30 janvier. Par ailleurs l'académie des Césars a nommé à quatre reprises ce film dans les catégories suivantes : meilleure adaptation pour Xavier Beauvois, Frédérique Moreau et Marie-Julie Maille ; meilleur espoir féminin pour Iris Bry ; meilleure photo pour Caroline Champetier et meilleurs costumes pour Anaïs Romand.

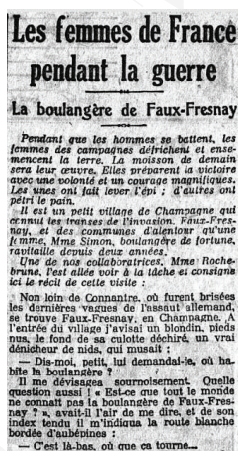
Toutefois au cinéma, on omet d'évoquer un fait historique traité dans le livre, à savoir le dévouement

de deux jeunes boulangers, en particulier de l'aînée des deux dans le village d'Exoudun situé dans le Poitou. Or il se trouve que la région de Champagne a connu elle aussi une héroïsation médiatisée d'une boulangère, celle de Faux-Fresnay.

FAUX-FRESNAY DURANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Durant le conflit, le 4 septembre 1914, la V^e armée française établit son quartier général de campagne dans la commune de Sézanne proche des lignes françaises et d'ailleurs c'est ce jour-là que le général Joffre retire le commandement de ce corps au général Lanzerac. La IX^e armée reçoit la mission de couvrir la droite de la V^e armée, en tenant les débouchés au sud des Marais de Saint-Gond et en portant une partie de ses forces sur le plateau. Les trains et convois vont jusqu'au confluent de l'Aube et de la Seine, à moins de dix kilomètres au sud de Faux-Fresnay.

La contre-offensive française démarre le 6 septembre dès le



L'article du *Matin* du 25 juillet 1916 évoquant la boulangère de Faux-Fresnay.
Doc. Luc Dassens

matin, en particulier à partir de Connantre à environ dix kilomètres au nord de Faux-Fresnay. On sait que le front se stabilise au niveau de Reims, Châlons-en-Champagne et Sainte-Menehould, si bien que les lignes allemandes sont portées à un peu plus de soixante kilomètres à vol d'oiseau du village de notre boulangère. Le village est ensuite souvent victime de réquisitions de l'Armée française, si bien que le maire de Faux-Fresnay demande l'annulation d'une réquisition portant sur 1073 quintaux de blé en 1917 à peu près à la même période du printemps 1917 où le maire de Fère-Champenoise refuse de livrer les 267 quintaux de blé que lui réclame l'intendance militaire(2).

AU DÉPART, UN ARTICLE DU *MATIN*

Le 25 juillet 1916, à la page 2 du très grand quotidien parisien *Le Matin*, paraît sous la plume de Madame Rochebrune un article intitulé «La boulangère de Faux-Fresnay». Notons en remarque que la taille des pains de l'époque, n'a rien à voir avec celle de ceux d'aujourd'hui, comme on peut le voir, car la consommation en 1914 est en moyenne d'environ 900 grammes par personne. Victor Boret, député du centre-droit soutenu par l'Alliance démocratique et la Fédération des gauches d'Aristide Briand (donc pour la Loi des trois ans et hostile à l'impôt sur le revenu), pour la circonscription de Loudun dans la Vienne et ministre de l'Agriculture et du Ravitaillement dans le ministère Clemenceau, impose en avril 1918 les cartes de rationnement pour la consommation de pain comme il en existe déjà pour le sucre. En 1918 la ration journa-

lière est rationnée à 500 grammes pour les travailleurs de force, à 400 grammes pour les autres adultes et à 300 grammes pour les enfants jusqu'à treize ans. Par ailleurs, sa qualité a largement baissé tout au long des mois de guerre et il est interdit en 1917 de vendre du pain du jour même afin d'inciter à moins consommer ce pain de la veille. On a trois conséquences alimentaires pour la Grande Guerre : une diminution de la consommation de pain (qui perdure), l'habitude de consommer des conserves et la généralisation du camembert chez tous les Français.

La journaliste Juliette Muckensturm qui utilise le pseudonyme de Madame Rochebrune ou de Marguerite Rochebrune est née à Coignières en 1885 chez sa grande-tante d'un père né l'année 1849 en Alsace et optant pour la France, coiffeur puis limonadier à Versailles qui est assez proche de son lieu de naissance. À son mariage en 1906 elle se dit professeur de dessin. Elle adhère en 1908 au jeune syndicat des Journalistes du mouvement social(3) où elle côtoie Raymond Figeac et Pierre Tesche de *L'Humanité* ou le futur fondateur du journal *La Montagne* à savoir Alexandre Varenne alors journaliste à *La Lanterne*. Durant la Première Guerre mondiale, elle collabore également à *L'Écho de Paris* (donné comme le porte-parole de l'État-major) et à *L'Intransigeant* (tout aussi conservateur mais de tendance plus laïque et avec un tirage bien plus conséquent). Elle sera titulaire de la rubrique du mouvement social dans les années 1920 pour ce dernier titre. Dans la mesure où Adrien Bourse au *Matin* est le rédacteur de la rubrique sociétale qu'il a quasiment inauguré dans

la grande presse parisienne, Marguerite Rochebrune ne donne guère de papiers à ce journal qui a déjà son spécialiste.

Elle a été une active militante syndicaliste dans son métier de journaliste. Elle est faite officier de la légion d'honneur en 1951. Il est notable qu'auparavant cette journaliste se soit faite ouvrière pour un reportage de quelques jours dans une usine d'armement située dans la capitale (*Le Matin* du 10 mai 1916 pp.1 et 2 et du 11 mai 1916, p.1). On peut raisonnablement penser qu'elle est la première journaliste sociale (hommes et femmes confondus) à s'être fait passer, au moins en France, pour une employée d'une usine afin de couvrir la vie des ouvriers de celle-ci, ceci avec la nécessaire approbation d'Adrien Bourse(4) membre du même syndicat de journaliste qu'elle.

Ce texte autour d'un village de la Marne sera repris presque en totalité dans l'ouvrage *Les vaillantes. Héroïnes-martyres et remplaçantes* paru à Paris chez Chapelot en 1917 avec d'ailleurs une introduction originale sous la plume de Léon Abensour, alors jeune professeur d'histoire-géographie au lycée de Besançon. La voici :

«À côté de celles qui cultivent le blé, celles qui ont pétri le pain. Aussi bien que les agricultrices, les boulangères ont mérité de la patrie» (p.39).

Par ailleurs dans le *Mercure de France* de la même année, au 1^{er} août, pour le tome 122, Charles Merki écrit en présentation de ce dernier livre :

«Il y eut à Faux-Fresnay, pendant la retraite de la Marne, une boulangère improvisée qui travaillait avec sa

mère, fendant le bois, pétrissant le pain et en assurant la cuisson. Du moins, c'est un des premiers exemples cités, s'il y en eut d'autres près de Paris, dans l'Aube, en Bretagne, etc. On a fait partout du «féminisme» sans le savoir, par la force des choses, ce qui vaut peut-être mieux que des manifestations dans la rue, des articles ou des discours» (p.539).

Il est très probable que la presse locale, de la partie non occupée de la Marne, ne manque pas, comme à son habitude, de reprendre cette information de dimension locale tirée d'un journal dont le nom est très connu en province. Ceci sûrement en rectifiant le nom de la boulangerie qui avait demandé à ce qu'on lui donne un pseudonyme.

Par ailleurs, en 1919 Nathan publie pour l'année 1919 en littérature de jeunesse l'ouvrage *Pages héroïques de la Grande Guerre (1914-1918): livre de lecture courante*, qui peut également servir de manuel de lecture pour les classes de cours moyen et de cours supérieur (on prépare là le certificat d'études). Son auteur Marcel Sarthou ne change que l'introduction de l'article du *Matin* de l'été 1916 et reproduit en intégralité le reportage. Il est vraisemblable que ce texte a été adapté dans des manuels de lectures choisies imprimés dans les années 1920.

Marcel Sarthou est durant la Belle Époque professeur agrégé de français, latin et grec au lycée d'Alençon puis de Nîmes ; il a donné quelques manuels scolaires qui eurent de gros tirages.

Voici les extraits les plus parlants de l'article du *Matin* :

« En effet, là où la route fait un coude, j'aperçois une maisonnette, au grenier surmonté d'une poulie. C'est la boulangerie elle-même qui m'accueille, une petite femme très simple et maigriotte, effarée un peu de voir une Parisienne dans ce pays perdu. Je la rassure, et nous voilà causant dans le fournil, assises sur un grand coffre à bois. De temps à autre elle interrompt la conversation pour ouvrir le four et surveiller la cuisson, en tirant avec une grande pelle les miches de pain qui s'y dorent. »

« Tout le monde s'enfuyait, ne voulant pas subir les horreurs de l'invasion... À partir du 4 septembre, ce fut un défilé incessant d'émigrés qui passaient par milliers et de soldats blessés qui cherchaient à rejoindre leurs camarades. La plupart n'avaient pas mangé depuis quatre jours et demandaient du pain. Alors, je suis descendue au fournil pour rallumer le four et essayer de travailler comme je l'avais vu faire si souvent à mon mari. Aidée de ma vieille mère, nuit et jour, sans arrêt, pendant que la

bataille faisait rage, nous avons fait du pain. Le premier soir, brisée de fatigue, je pleurais, exténuée, dans un coin du fournil.

Mais les malheureux défilaient toujours plus nombreux, arrachant du four les miches brûlantes, avant que la cuisson ne fût complète. Par malheur, le lendemain matin, le mécanisme du pétrin se détraqua. Un médecin-major qui se trouvait là, voyant notre détresse, répara tant bien que mal la machine et la transforma en pétrin à bras. Le travail est plus fatiguant, mais les fournées sont assurées.

Jusqu'au 8 septembre, nous ne quittons pas le fournil, ne prenant pas, ma mère et moi, un seul instant pour dormir, et lorsque nous apprîmes la victoire de la Marne, nous crûmes mourir de joie, nous nous embrassions en sanglotant. Depuis, j'ai continué, et voilà bientôt deux ans que nous alimentons Faux-Fresnay et les communes avoisinantes, fournissant régulièrement deux cents clients. Nous commençons à faire le pain à deux heures du matin, nous pétrissons journellement deux sacs de farine. À midi, nous déjeunons vivement, ma mère et moi, et nous partons jusqu'à sept heures du soir faire les livraisons. En rentrant, nous pansons le cheval et nous fendons le bois. »



*La boulangerie de Faux Fresnay (2^e maison sur la gauche) au début du XX^e siècle.
Doc. Jean Maclin.*



*La boulangerie est fermée depuis 2005 et est devenue une maison particulière.
Doc. Jean Maclin.*

«De tels faits sont réconfortants. Ils méritent d'être connus. Saluons ces héroïnes à leur manière, qui contribuent à l'œuvre de la victoire aussi sûrement que le poilu qui sacrifie sa vie pour la grande cause et pour la délivrance de la patrie.»

QUI EST NOTRE BOULANGÈRE, QUE SAIT-ON DE SA FAMILLE?

La commune de Faux-Fresnay, qui dépend de la sous-préfecture d'Épernay, est à la limite de l'Aube ; en 1914 elle compte moins de six cents habitants et comprend deux agglomérations séparées d'environ un kilomètre. Ce sont Faux et Fresnay, avec une mairie-école entre les deux. La première a pour boulanger depuis 1901 René Gruet ; né en 1869 à Bethon, il est fils de scieur ; il s'est marié avec Ernestine Abdriot, native de Villenauxe dans l'Aube et a deux enfants : Robert, né à Montcorbon dans le Loiret en 1898 (où René Gruet était boulanger) et Geneviève, née à Faux-Fresnay. René Gruet sert, durant la Grande Guerre, au 48^e RIT puis au 5^e régiment du génie jusqu'au début de juin 1917, il est alors détaché en agriculture dans son village de naissance.

Fresnay a son propre boulanger, Paul Daimé, né le 18 janvier 1878 dans le département à Saint-Loup ; à un an et demie il a été reconnu par son père (un serrurier prénommé Louis Alexandre) au moment de son mariage le 10 juillet 1879 avec sa mère couturière Élisabeth Céline Brullefort, fille du garde-champêtre de Saint-Loup. Depuis 1901 il est boulanger à Fresnay et il a épousé une fille du village Julia Gillet née le 27 mars

1880 et reconnue également au moment du mariage de son père (bonnetier) et de sa mère le 6 juillet 1880. Cette dernière se nomme Marie Caroline Giroux fille de cultivateur. À la déclaration de la guerre, Marie Caroline Giroux (devenue Caroline Gillet) a plus de cinquante-six ans car née le 14 avril 1858. Ce sont Julia Gillet (devenue Julia Daimé) et sa mère que rencontre la journaliste du *Matin*. Le mari de Julia, à savoir Paul Daimé, est mobilisé comme boulanger durant tout le conflit. Il se suicide en 1928 après avoir appris qu'il était ruiné du fait du scandale banquier lié à Marthe Hanau (5).

TROIS POILUS REMARQUABLES ENTRE TOUS QUI FRÉQUENTÈRENT LA BOULANGERIE DAIMÉ DANS LES ANNÉES D'AVANT-GUERRE

Il est à noter que la boulangerie se trouve non loin de la maison de Marius Carrut, qui apparaît dans *Ceux de 14* de Maurice Genevoix sous le nom de Canard (6). Marius Carrut est l'ordonnance du capitaine Prêtre, il sert comme simple soldat au 106^e RI durant toute la durée de la guerre. Né à Courcemain le 31 mars 1882, il est le fils d'Edmond et Eugénie qui habitent à Faux-Fresnay. Il s'est marié le 19 avril 1909 dans ce même village et n'a pas d'enfant. Il s'est fait remarquer pour son courage durant les combats du 25 septembre 1916 devant Bouchavesnes entre Bapaume et Péronne. Au milieu des années 1920 il devient buraliste dans son village ; il décède dans son village le 11 janvier 1965. On remarquera qu'au recensement on a dix-neuf per-

sonnes de cette commune qui se nomment Carrut.

Il est à noter qu'a également servi au 106^e RI, Michel Bardonnnet né en 1882 dans la Nièvre, mais déjà domicilié à Faux-Fresnay avec ses parents en 1902. Il est l'aîné d'une famille de neuf enfants. Il s'était marié dans notre village le 9 décembre 1905. Il a fait son service militaire au 106^e RI où il a été mobilisé en août 1914. Il est mort pour la France le 10 septembre 1914 au champ de bataille de Vaux-Marie Rembercourt-Sommaise près de Verdun dans la Meuse. Après trois jours de combats particulièrement meurtriers, les troupes françaises réussissent à bloquer l'avance allemande et le jour de son décès l'armée du Kronprinz entame un repli de 30 à 40 km pour s'aligner avec les autres armées allemandes.

Par ailleurs, on sait que ce village avait deux enseignants du primaire en août 1914. L'institutrice, vraisemblablement veuve, se nommait Lucienne Lefèvre et avait deux garçons et une fille. La classe de garçons était tenue par René Delétrée depuis le décès en septembre 1913 de son beau-père Gustave Leroy né en 1861 à L'Échelle (aujourd'hui partie de Montmirail). Gustave Leroy avait eu trois enfants et ses deux garçons étaient devenus instituteurs. Sa fille Berthe Leroy ne semble pas avoir eu d'enfants de son mariage le 27 novembre 1911 à Faux-Fresnay.

René Delétrée (ou Deletrée) était né le 30 décembre 1881 à Soudé d'un père maréchal-ferrant, et était sorti de l'École normale en 1898 avec son brevet supérieur. Son décès le 13 mars 1915 à l'hôpital Valmy de Sainte-Menehould est

annoncé tant dans le *Manuel général de l'Instruction publique* le 22 mai 1915 que dans le *Journal des Instituteurs* le 30 mai 1915. En effet, il avait épousé Marie Leroy le 27 novembre 1911 à Faux-Fresnay alors qu'il ait enseigné pour très peu de temps encore à Reims dans le quartier Neufchâtel, puisque fin février 1912 il arrivait à Bannes. Après un service militaire au 155^e RI, caserné à Commercy, il obtient le grade de sergent. Il a été mobilisé dans ce même régiment.

Marie Leroy, devenue épouse Delétrée, est décédée le 20 décembre 1977 à Sézanne à l'âge de 88 ans. Notons enfin que, lors de l'année du mariage de cette dernière, vit encore Jules Maucler avec son épouse Emma née en 1849 à Saint-Martin-d'Ablois, un instituteur retraité qui est né à Faux-Fresnay en 1848.

LES INSTITUTRICES, AUTRES FEMMES DE LA MARNE PRÉSENTES EN LITTÉRATURE DE JEUNESSE

Dans l'ouvrage *Les vaillantes. Héroïnes-martyres et remplaçantes* (évoqué plus haut), un texte, aux pages 154 à 160, fait mention des institutrices des régions envahies et en particulier celles d'un village

(au nom non précisé) proche de Châlons-en-Champagne et de Taissy. L'une prend en charge un certain ravitaillement aux réfugiés de passage et à la population locale alors que la seconde négocie avec les forces d'occupation et que la troisième, Mme Fiquémont, assure quasiment les fonctions de maire du 4 au 12 septembre alors que le maire a fui et que les Allemands sont dans Taissy. Ici il est fait l'impasse sur celles qui continuent à enseigner dans la ville de Reims bombardée.

Ceci ne se produit évidemment pas avec l'ouvrage *Le petit écolier de Reims* de Jeanne-Bénita Azaïs, numéroté 225 pour les Livres roses. On voit que des classes de Reims se faisaient dans les caves des maisons de champagne, afin de ne pas risquer la vie des élèves restés dans une ville soumise au feu de l'artillerie allemande ; l'ouvrage est préfacé par Octave Forsant inspecteur primaire pour cette ville jusqu'au milieu du conflit. La présence de ce dernier en ces quelques mois difficiles est récompensée par une mutation dans le département de la Seine en 1916, une suprême fin de carrière (du point de vue tant de la rémunération que du prestige) à laquelle il n'aurait pas eu droit s'il n'avait été dans Reims bombardée. Octave Forsant sou-

ligne que les plus de 3000 élèves qui sont passés dans ces caves, à raison de 1800 simultanément, ne furent jamais blessés contrairement à ceux qui fréquentèrent l'école buissonnière. Ceci est là pour nous rappeler l'importance de l'absentéisme scolaire durant la Grande Guerre du fait que les mères fatiguées et malheureuses ont du mal à assurer leur autorité (le roman *Les Gardiennes* d'Ernest Pérochon l'évoque) et que nombre de jeunes de plus de dix ans trouvent un petit travail pour assurer des revenus à la famille.

Ce sont pour plus de 80% des institutrices (7) qui font classe dans ces caves, ceci dans des conditions assez convenables car l'aménagement de ces caves avait été très bien fait bien dès avant la déclaration de guerre. « Établies dans des caves à champagne, c'est-à-dire dans de vastes couloirs souterrains creusés dans la craie et dont les ramifications ont parfois plusieurs kilomètres de longueur, la sécurité y était presque absolue et elles satisfaisaient aux conditions indispensables de l'hygiène : cube d'air réglementaire, aération suffisante par des « essores » (trous percés de distance en distance dans la voûte et communiquant avec l'extérieur), température toujours égale et suffisamment élevée (14°C) (8) ».



Les écoles dans les caves à Champagne.
« École Joffre », 160 élèves, classe Sarraïl.
Doc. Musée national de l'Éducation.

L'enseignant debout est Octave Forsant, inspecteur de l'enseignement primaire, membre du comité consultatif d'éducation physique au ministère de l'instruction publique. Il est l'auteur du livre publié en 1918 chez Hachette *L'école sous les obus*. Pages vécues du martyre de Reims.

Jeanne-Bénita Azaïs dit s'être inspirée du journal tenu par l'École Dubail à Reims (une des quatre), dans les caves Champion, à 1800 m des lignes de l'ennemi dit-elle, mais on est en fait à 2500 m⁽⁹⁾. Le nom que prend cet établissement dans ces caves est celui du général Dubail né à Belfort en 1851, en 1915 il exerce le commandement du groupe d'armées de l'Est et futur initiateur du Musée de la Légion d'honneur. L'inspecteur Octave Forsant réalise un article « Les écoles dans les caves », à partir de ses notes, ceci en deux parties pour la *Revue des deux Mondes*, il paraît en juillet et septembre 1917. Le certificat d'études se passe le 10 juillet à l'école de la rue Courlancy, en présence d'Octave Forsant. Il écrit que 125 candidats sont inscrits et 123 présents, soit près de quatre fois plus que pour la session de 1914. L'épreuve de dessin porte sur le canon de 75, d'après le récit que fait Jeanne-Bénita Azaïs.

La distribution des prix a lieu le 31 juillet car durant la guerre, elle ne se fait plus au 15 août. En effet les instituteurs et institutrices ont gagné deux semaines de congé supplémentaires pour leur participation aux œuvres de guerre ; de toute façon ils n'auraient eu quasiment aucun élève dans les campagnes comme les années précédentes. Par contre les élèves continuent à rentrer le 1^{er} octobre. Il est possible que l'inspecteur, à l'origine de la médiatisation, ait considérablement embelli les conditions de vie dans ces écoles des caves et il reste vague sur la durée de leur fonctionnement, toutefois le fait de citer précisément le nom des maisons de champagne qui les abritent et la promotion qu'il reçoit pour cette organisation confirme l'existence de celles-ci.

Rappelons que ce qui nous intéresse a priori ici est la valorisation de femmes, dont on a la preuve de l'existence, du département dans les médias de l'époque et pour les Français de l'époque l'héroïsme des institutrices de Reims ne fait aucun doute.

Jeanne-Bénita Azaïs a donné entre 1915 et 1918 l'illustration de deux autres volumes pour Les livres roses pour la jeunesse publiés par Larousse. Durant cette période ces petits ouvrages bimensuels sont uniquement consacrés à raconter des aspects de la Grande Guerre. Née en 1857, dans une famille d'origine languedocienne, Jeanne-Bénita Azaïs est la fille d'un inspecteur de l'Assistance publique. C'est une habituée de la presse catholique pour la jeunesse ou les adultes, et elle donne aussi quelques textes pour le *Manuel de l'Instruction publique* édité par Hachette.

On a une version en six pages du dévouement de trois institutrices de Reims à l'hôpital de campagne de Reims pour les Livres roses dans *Les instituteurs héroïques* de Charles Guyon⁽¹⁰⁾. Avec le roman scolaire pour élèves de cours moyen *Petits français n'oubliez pas*,

paru en 1919, de G. Huguet ancien directeur de l'École primaire supérieure Arago à Paris (préparant au brevet élémentaire, au brevet supérieur et à divers concours d'entrée comme l'École des Arts et métiers) et les instituteurs parisiens E. Jouannon et A. Brestau, de nouveau les institutrices de Reims servent de motif à un récit intitulé « L'école sous la mitraille ». Ce dernier couvre les pages 135 à 137. L'institutrice du narrateur, qui vit dans la capitale, sert cette histoire en guise de leçon de morale à ses élèves qui « apportaient depuis quelque temps moins d'ardeur à l'étude » (p. 135). En voici d'ailleurs la conclusion :

« Ce récit nous impressionna vivement et le jour suivant madame Bachelier constata avec plaisir que tous les élèves, voulant se montrer dignes de leurs petits camarades de Reims, travaillaient avec une ardeur nouvelle » (p. 137).

UN FAIT, VALORISÉ PAR LE PRÉFET DES DEUX-SÈVRES, REPRIS DANS LES GARDIENNES D'ERNEST PÉROCHON

Si la jeune Marguerite Ravisé apparaît déjà dans sa boulangerie à la page 59⁽¹¹⁾, ce sont aux pages 78 à 80 que l'on comprend bien la situation à la boulangerie de Sérigny. Une jeune femme de vingt ans, aidée de son jeune frère Lucien âgé d'une douzaine d'années, fabrique le pain depuis que le boulanger et son employé sont sur le front. Ernest Pérochon entend pleinement exploiter des événements qui se sont déroulés à Exoudun (un village du sud-est des Deux-Sèvres) puisqu'il rajoute page 79 :



*L'école dans les caves à Reims.
« L'école Maunoury.
Pendant une leçon ».*

CPA de 1915. Doc. Musée national de l'Éducation.

« Elle avait reçu une lettre sur grand papier par laquelle le préfet du département félicitait Mlle Marguerite et M. Lucien Ravisé d'avoir assuré, malgré leur jeune âge et des difficultés sans nombre, le ravitaillement en pain de Sérigny et des hameaux voisins ».

Ceci nous amène à nous intéresser à Auguste Alexandre Rang des Adrets qui était alors préfet des Deux-Sèvres. Il est marié avec Mlle Huvet, fille d'Anatole Huvet conseiller général de Saintes et de Noémie Mestreau fille du banquier saintais Frédéric Mestreau. Né à La Rochelle en 1863 il est le fils d'un lieutenant Louis Alexandre, né en 1832 et mort sous les balles prussiennes à la redoute de La Boissière (sur la commune de Rosny-sous-Bois) le 15 mars 1871.

Louis Alexandre Rang des Adrets est lui-même le fils du naturaliste Paul Charles Léonard Alexandre Rang Des Adrets, dit Sander Rang, enseigne de vaisseau sur la frégate « La Méduse ». Celle-ci appareille le 17 juin 1816 de l'île d'Aix et Sander Rang fut un des rares survivants de la tragédie qui arriva. Toutefois il n'était pas sur le radeau mais à bord d'un des canots. Ce dernier, mort à Mayotte en 1844 et né en 1793 à Utrecht, est l'enfant d'un pasteur hollandais ; il est venu en France à la demande des communautés calvinistes qui se reconstituent sous le Consulat et l'Empire avec l'appui (et la surveillance) de Napoléon Bonaparte.

Auguste Alexandre Rang des Adrets est préfet des Deux-Sèvres de fin 1911 à début 1920, ce sera son deuxième et dernier poste de préfet et il a été sous-préfet de Verdun en 1906. En congé après 1920, il décède en 1924. Il reçoit la

légion d'honneur le 2 février 1916 à Niort des mains d'Hippolyte Gentil, président du Conseil général des Deux-Sèvres de 1904 à 1920. Ses diverses actions pour assurer la mobilisation de l'arrière contribuent largement à cette récompense. Ainsi le 21 novembre 1914 il écrit aux instituteurs de son département pour leur demander d'inciter chacun de leurs élèves à apporter une fois par semaine une pomme de terre et un légume, afin que ces aliments soient envoyés pour nourrir les poilus. Ceci donne lieu à un dessin d'un illustrateur deux-sévrien de renommée nationale Abel Amiaux dans *Le Bocage et la plaine* du 20 décembre 1914.

Auguste Alexandre Rang des Adrets informe le secrétariat de la Présidence de la République qu'il y aurait lieu de mettre en valeur le fait qu'à Exoudun ce sont des jeunes qui assurent la marche de la boulangerie. C'est pourquoi fin août 1915 arrivent deux courriers dans cette bourgade. L'un est adressé à Madeleine Daniau, âgée maintenant de quinze ans, et l'autre à André qui a alors treize ans. Pour une fois, on n'a pas triché sur les âges puisque nous avons pu vérifier que ce dernier est né le 30 novembre 1901 à Exoudun et que Madeleine a vu le jour le 6 avril 1900 à Sainte-Eanne (entre Saint-Maixent et Niort).

En fait le père Pierre Daniau, né en 1869 à Saint-Coutant, est boulanger à Exoudun depuis 1900 et a été auparavant boulanger à Sainte-Soline et Saint-Maixent. Il n'est présent aux armées, dans le 68^e RI, que la première quinzaine d'août 1914, de juin à août 1915 et de février à juin 1916. Entre-temps il est en sursis et est mobilisé sur un poste civil comme boulanger dans des communes pas trop éloignées

d'Exoudun dont on ne connaît pas le nom. Il décède en 1949 mais il semble qu'il ait arrêté de fabriquer du pain dans les années 1920, vu sa faible constitution (il a été ajourné deux fois pour le service militaire) et la fatigue accumulée dans le métier de boulanger.

De son épouse Marie Magneron, née le 2 juillet 1871 à Sainte-Néomaye (entre Niort et Saint-Maixent) on ne sait pas grand-chose si ce n'est qu'elle est morte en 1953 à La Mothe-Saint-Héray et n'a aucun goût pour la fabrication du pain. Le père absent, c'est donc Madeleine et André qui vont assumer les tâches de boulanger pendant plus de quatre ans. La première, exténuée avant l'âge, décède à Exoudun le 26 mars 1920. André est né en 1901. Jusqu'alors boulanger à Exoudun, il s'engage en avril 1921 au 125^e RI où il devient sergent en 1923 ; en 1935 devenu adjudant il est affecté au centre de recrutement de Rouen. En octobre 1938 il pense avoir définitivement quitté l'armée et il reste à Rouen, toutefois il est rappelé de septembre 1939 à août 1940 et il est affecté au service du train. Il est de nouveau à Rouen après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il s'est marié le 2 septembre 1922 à Loudun avec Marie Potet et il décède à Dieppe en 1981.



André Daniau
et sa grande soeur Madeleine
dans la boulangerie d'Exoudun.
Doc. Luc Dassens



Couverture de la revue n°62 «J'ai vu» du 22 janvier 1916. André et Madeleine Daniau. Doc. Luc Dassens

Parmi les deux autres enfants, il y a Marguerite qui voit le jour en 1898 et se marie le 2 septembre 1922 avec Marcel Cirot et travaille dans les années 1930 dans un petit atelier de garagiste, elle décède à La Mothe-Saint-Héray le 17 janvier 1976. Enfin il est certain que le dernier Guy, né en 1905, a obtenu le brevet supérieur, il est donné d'ailleurs bien plus instruit que son frère aîné. Guy s'engage dans l'armée en novembre 1925 et est caporal puis sergent aux 32^e et 51^e RI. Élève-officier à Saint-Maixent dans les Deux-Sèvres, il sert au 24^e RI puis arrive à Beyrouth en avril 1938 et reste dans une Syrie, de nouveau agitée par la résistance à l'occupation française, tant dans les villes que dans le milieu rural, jusqu'en septembre 1941. Devenu capitaine dans les services spéciaux, il contribue à la découverte d'armes et à l'arrestation du rebelle Djirik Hassan dans le djébel Akrad (au sud-est d'Antioche), peuplé essentiellement de Kurdes, puis passe chez les zouaves. Il est rapatrié avec les forces vichystes et envoyé en Algérie puis en Tunisie (12). C'est dans le massif de l'Ousselat au nord-ouest de Kairouan, que le capitaine Guy Daniau est tué le 22 janvier 1943 d'une balle en plein cœur par les forces allemandes. Il est fait chevalier de la légion d'honneur à titre posthume.

LES PETITS BOULANGERS D'EXOUDUN EN LITTÉRATURE DE JEUNESSE

La presse des Deux-Sèvres puis les journaux parisiens et enfin les quotidiens des autres départements de province se sont emparés de l'histoire des petits boulangers. Ainsi en 1915, la revue mensuelle

niortaise *Le Clairon Français* propose un article « La vaillante boulangère » qui commence ainsi : « Qui n'a entendu parler, dans le département des Deux-Sèvres, de la petite boulangère d'Exoudun dont la presse parisienne a même signalé l'héroïsme ». On n'est donc pas surpris que la mort de Madeleine se retrouve signalée par exemple dans *Le petit Parisien* en 1920.

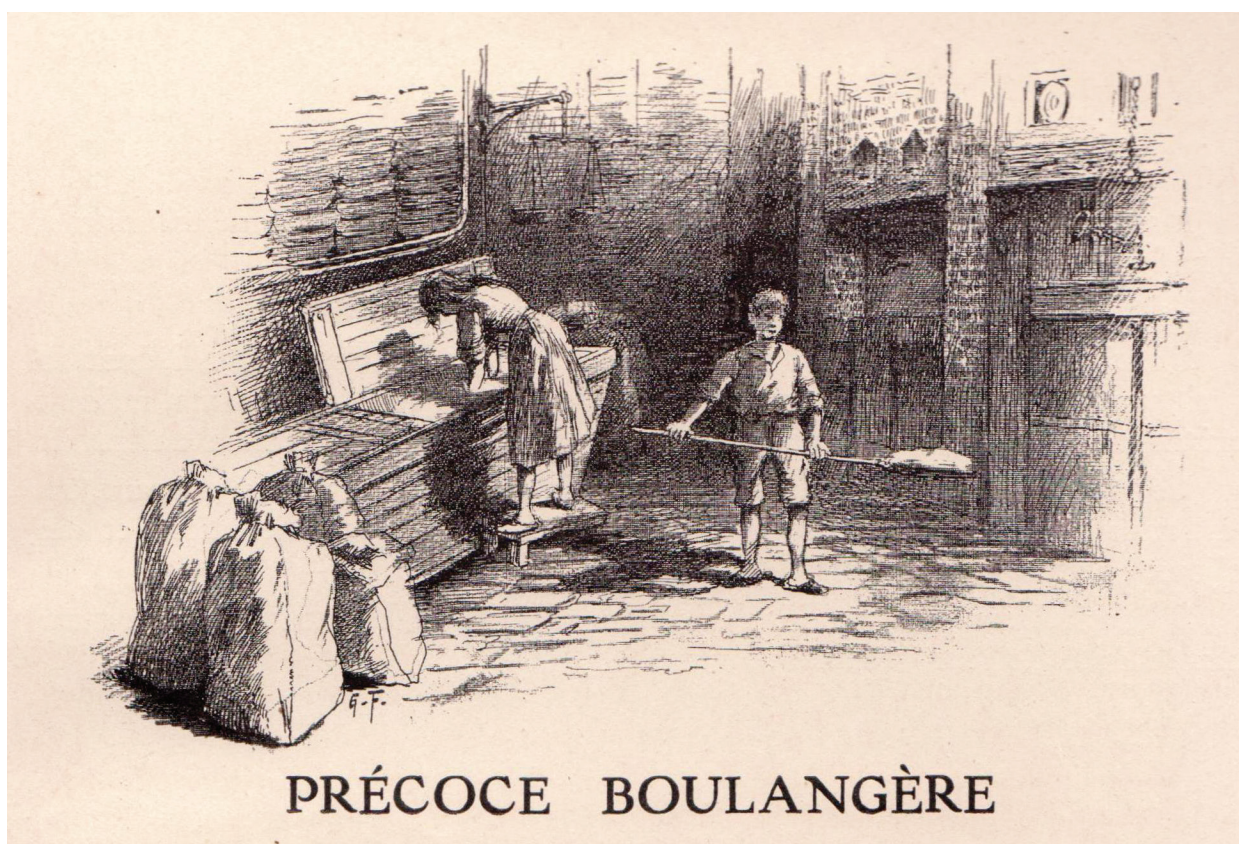
Très rapidement la littérature de jeunesse a pris le relais autour de ce sujet déjà largement médiatisé dans la presse pour adultes, comme on l'a vu. *La Semaine de Suzette* tire à environ 100 000 exemplaires à cette date (13), c'est le journal où on peut suivre les aventures de Bécassine. De tous les nombreux hebdomadaires pour la jeunesse, il est le premier à reparaître (la mobilisation a désorganisé particulièrement toute cette presse) et à offrir le premier, dans son numéro du 26 novembre 1914 un récit, en rapport avec le conflit actuel, à savoir une histoire en images de Raoul de la Nézière intitulée « La prise de l'aéroplane ». Jeanne-Bénita Azaïs propose, avec une illustration de Guydo, une nouvelle sous le titre « Les petits boulangers d'Exoudun » à la page 77 de *La Semaine de Suzette* du 2 mars 1916. Le texte de Jeanne-Bénita Azaïs est d'un niveau littéraire plus soutenu que ceux des autres adaptations.

Le numéro 180 *Les petits héros de France* des livres roses dû à Charles Guyon et Jeanne-Bénita Azaïs (mentionnée plus haut) présente un récit autour de nos petits boulangers. Comme documents ici, on a la reprise des deux lettres adressées par le secrétariat de la présidence, la photographie des deux enfants s'affairant devant le four, et

le dessin du retour en permission du père en uniforme. Il apprend par la même occasion à sa fille à faire un pain de fantaisie. Ici l'auteur insiste sur le fait qu'au bout de plusieurs jours, la qualité de son pain s'améliorant, elle est satisfaite de son travail. La mère des enfants est donnée impotente et le père parti sur le front. L'idée de Madeleine est à la fois de travailler pour la patrie et de gagner sa vie. Les étapes permettant de fabriquer le pain sont détaillées et on insiste sur les divers sentiments qui habitent les deux jeunes gens. Le dessin représente les jeunes héros travaillant la pâte puis vendant leur pain, il s'agit en particulier de pain de dix livres, typiques de ce qui se consommait dans les campagnes à l'époque.

Charles Guyon assure la moitié de cet ensemble des Livres roses pour la jeunesse publiés par Larousse. Ceci s'explique d'abord parce qu'avant-guerre il avait déjà donné des titres dans cette collection, dont début 1914 *Les contes des Vosges* et les *Légendes de la Forêt-Noire*. Par ailleurs, fils de cheminot, il est né en avril 1848 à Virecourt en Meurthe chez ses grands-parents maternels, et a passé sa jeunesse entre Metz et Thionville.

Il avait commencé sa carrière professorale au lycée de Metz en 1868 comme répétiteur, de la rentrée 1869 à 1873 il enseigne à Nancy puis Pont-à-Mousson, deux cités passées en 1871 dans le nouveau département de la Meurthe-et-Moselle, il est dans les Ardennes pour les années 1870 et 1880 où il enseigne l'histoire-géographie successivement à Sedan puis à Charleville. Il reviendra dans ce département comme inspecteur d'académie de 1886 à 1891, ses



doc.6 *Précoce boulangère d'Exoudun. D'après le livre «La jeunesse héroïque». Doc. Alain Chiron*

dernières responsabilités de ce type se font dans le Doubs de 1896 à 1908. Résidant toujours à Besançon, il est inspecteur d'académie honoraire de 1908 jusqu'à son décès en décembre 1956. Il est le frère aîné de René Guyon juriste et sociologue. Avec *Les petits héros de France* comme pour un tiers des numéros de la collection Les livres roses pour la jeunesse, on a pour dessinateur André Bonamy (né en 1880) qui illustre aussi bien des manuels scolaires que de la littérature enfantine. Grâce au contenu des recherches de Stéphane Audouin-Rouzeau, prises dans *La Guerre des enfants*, on peut estimer que ce numéro 180 *Les petits héros de France* de Charles Guyon qui sort dans la collection Les livres roses pour la jeunesse publiés par Larousse, a un tirage qui doit être de 125 000 exemplaires.

Dans le titre évoqué plus haut *La jeunesse héroïque* de G. Fraipont, aux pages 39-40 une illustration montre une Marie Daniau (c'est en fait le nom de la mère qui est repris ici pour désigner Madeleine) travaillant la pâte et son jeune frère enfournant. Dans ce récit la jeune boulangère n'agit pas spontanément mais répond aux doléances des villageois n'ayant plus de pain.

Passons à l'ouvrage, entièrement rédigé avant le premier octobre 1917, et publié en 1918, *Petits héros de la Grande Guerre* de Jacquin, Fabre, Morin ; aux pages 69 à 80 on évoque un jeune boulanger, Mohamed Ben Bouderbala, qui travaille place Belcourt à Alger. C'est le second cas en littérature de jeunesse où des enfants sont valorisés dans le cadre d'une activité de fabrication du pain. Un peu plus loin, pages 138 à 150 est reprise l'histoire des petits boulangers des

Deux-Sèvres. Ici sont reproduites les deux lettres reçues qui ont été signées par le secrétaire général de la Présidence de la République. En conclusion de l'histoire on trouve :

« Ce qu'ils ont fait, ce que leur âme naïve ne démêle pas, c'est qu'en un moment où l'amour de la Patrie suscite tant de gestes de juvénile courage chez d'admirables petits Français, ils ont donné, eux aussi, loin des champs de bataille, il est vrai, mais à l'occasion de la guerre et des souffrances qu'elle engendra, un magnifique exemple d'énergie et de devoir accompli ».

Dans des livres scolaires de lectures choisies de l'Entre-deux-guerres, ce récit est adapté et le recensement des manuels le contenant est à faire. Gaston Bonheur dans un livre sorti en 1963, *Qui a cassé le vase de Soissons ?* se rappelle avoir lu ce récit dans un manuel de français au milieu des années 1920 et en donne une nouvelle version.

CONCLUSION

Beaucoup de choses ont été dites sur la richesse d'informations qu'apportent les romans d'Ernest Pérochon sur la vie de l'arrière durant la Grande Guerre. En fait ce n'est pas seulement *Les Gardiennes* qui ont pour toile de fond la Première Guerre mondiale mais aussi *Le Crime étrange de Lise Balzan*, *Marie Rose Méchain*, *La Parcelle 32* et *Les Fils Madagascar*. Ce dernier titre, qui connaîtra une réédition en 2019 chez Marivole ou de Borée, se déroule comme *Les Gardiennes* dans le village des Deux-Sèvres Coulon, rebaptisé pour la fiction Sérigny ; on est là dans le Marais poitevin.

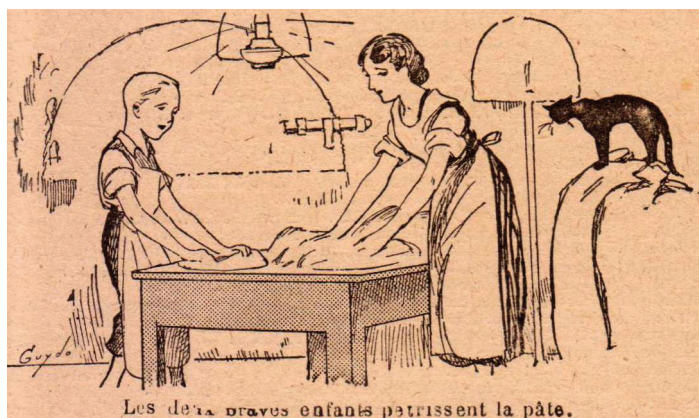
Une de ses dimensions, la question de l'approvisionnement en pain, qui n'a absolument pas été reprise par l'adaptation du roman au cinéma, réalisée par Xavier Beauvois, se trouve heureusement relayée à l'époque par le récit de la journaliste du *Matin* autour de la boulangère de Faux-Fresnay. Au XXI^e siècle, l'excellente série pour les jeunes *Les Godillots* dans son deuxième tome en roman illustré *Miya et le dragon* (paru en 2015) met en scène un jeune garçon de quatorze ans qui se fait embaucher à la fin de l'année 1914 comme mitron dans un village lorrain vers Lunéville. D'autre part s'adressant aussi bien aux collégiens et lycéens qu'à des adultes, le tome 3 : 1916 de la série de bande dessinée, paru fin 2016, tirée du téléfilm à épisodes *Un village français* ouvre sur le travail au four de la boulangerie du village de Micheline Malandin (amoureuse de Marcel Larcher) et de son jeune frère Bernard (âgé d'environ dix ans) ; déjà à la page 44 du premier volume, édité l'année précédente, on avait vu Bernard confectionner la pâte à pain.

Le travail des femmes à l'arrière dans l'agriculture et la confection du pain est capital, les campagnes françaises s'enrichissent durant le conflit car les récoltes sont payées à des prix intéressants. La motorisation vient heureusement aider nos paysannes, il est vrai, avec l'apparition des tracteurs et des moissonneuses par exemple.

Le fait que les soldats français aient été bien mieux nourris que les soldats allemands a eu des conséquences importantes. Des dernières offensives allemandes du printemps 1918, on sait que la troupe resort avec un moral très bas. En effet les soldats se sont emparés de plusieurs stocks de

nourriture de l'ennemi et ils se sont aperçus de la grande différence de qualité entre ce qui leur était donné à manger et ce qui nourrissait les soldats alliés.

Parce que la ville de Reims est bombardée, tous les civils de la ville sont valorisés par extension et en particulier les institutrices en lien avec le maire radical Jean-Baptiste Langlet et l'inspecteur primaire. Jean-Baptiste Langlet, médecin de profession, est d'ailleurs un des rares maires, dans les deux camps (laïc et catholique), à pratiquer sincèrement, résolument et efficacement l'Union sacrée. Si on retrouve dans les manuels scolaires et la littérature de jeunesse mention de ces Marnaises durant la seconde moitié du conflit et dans les années vingt c'est que la presse parisienne s'est largement intéressée à leur sort entre 1914 et 1918.



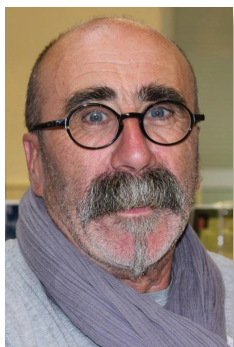
La boulangerie d'Exoudun
d'après «La Semaine de Suzette» du 2 mars 1916.

Doc. Alain Chiron

Notes :

1. Une récente et heureuse réédition, illustrée de documents d'époque, a été faite par l'éditeur Édilys de ces textes présents dans La campagne française et la guerre.
2. COCHET, François. La Grande Guerre. Tempus, 2014. p. 420.
3. LÉVÊQUE, Sandrine. Les journalistes sociaux. PUR, 2000. p. 71.
4. Donné comme conseiller de Léon Jouhaux de la CGT et ayant perçu avant 1914 que Pierre Laval ferait une riche carrière dans les gouvernements de la France. PRAX, Maurice. Auvergne et Auvergnats. Jean Cussac, 1932. p. 10. Il propose une série d'articles très intéressants dans Le Matin de décembre 1927 à janvier 1928 sur l'action du préfet Chiappe pour faire disparaître la petite délinquance dans la capitale. Son journal signale, le 17 février 1930, son décès la veille à Charenton-le-Pont à l'âge de soixante-et-un ans. On sait par ailleurs qu'il est entré au Matin en 1904. Il est né dans un village entre Fécamp et Rouen et est fils de gendarme.
5. Deux victimes de la Gazette du franc se suicident. L'Action française, 22 décembre 1928, p. 2.
6. C'est Florent Deludet qui révèle qui se cache derrière le pseudonyme de Canard dans GENEVOIX, Maurice. Ceux de 14. Flammarion, 2013. p. 895.
7. THAMIN, Raymond. L'Université et la guerre II. Revue des deux Mondes, août 1916. p. 600.

8. FORSANT, Octave. Les écoles dans les caves. Revue des deux Mondes, septembre 1917. p. 189.
9. Information tirée de BOULANGER, Jean-François. À l'école sous les bombes. In BOULANGER, Jean-François et al. Reims 14-18 : De la guerre à la paix. La Nuée bleue, 2013. pp. 65-69. Cinq photos, souvent de grande taille sur le sujet dans cet article.
10. Voir MÉHAULT, Hélène. L'héroïsme tranquille de Marie-Clémence Fouriaux. In BOULANGER, Jean-François et al. Reims 14-18 : De la guerre à la paix. La Nuée bleue, 2013. pp. 69-70.
11. Pour Les Gardiennes notre pagination se réfère à l'édition de l'ouvrage chez Geste éditions en 1993 qui reprennent exactement ce que firent les Éditions Italiques. Nous conseillons cependant de lire la dernière édition chez Marivole de 2016 car elle bénéficie d'une très remarquable préface.
12. Les données militaires précises concernant Guy Daniau sont tirées de son dossier d'officier présent aux archives de la Défense nationale sous la cote Ye 84975.
13. Stéphane Audouin-Rouzeau dans La Guerre des enfants, paru en 1993 chez Armand Colin, donne p. 52 une estimation de tirage de 125 000 exemplaires pour cet hebdomadaire juste avant le déclenchement du conflit.



De l'artisanat à l'art des tranchées

par Claude FAIVRE

Je ne vais pas vous faire l'affront de vous expliquer en long et en large les différents mouvements de cette triste période que fût la Première Guerre Mondiale. Il y a eu pour les soldats des périodes très différentes. Une première phase que l'on pourrait baptiser «une guerre de mouvements» avec une avancée rapide des envahisseurs jusqu'aux Marais de Saint-Gond où se déroula la fameuse première Bataille de la Marne. Laquelle bataille a des similitudes fortes avec un siècle plus tôt lors de la Campagne de France, des fusils guère plus performants, des tenues toutes aussi voyantes et des condi-

tions de vies militaire pas plus enviables que celles de leurs arrières grands-parents en février 1814.

Une seconde phase pourrait être baptisée «une guerre de positions» qui va se matérialiser avec les tranchées, si tristement connues. Les soldats d'alors alternent entre des périodes au front, au premier rang des combats et des périodes de répit à l'arrière des lignes de front, avant de retourner au combat. Nos «pioupiou» et «poilus» qui étaient engagés dans ce conflit étaient des enfants de la campagne ou des villes. À vingt ans, un jeune issu de nos campagnes est habitué aux travaux de la ferme et sait faire énormément de travaux manuels avec très peu d'outils. Dans les fermes avec un marteau, une paire de pinces ou de tenailles et un couteau, les hommes savaient réparer et confectionner un grand nombre d'objets usuels du quotidien. Il en est de même pour ceux issus des villes, beaucoup travaillent en usine et sont donc aussi très adroits de leurs mains.



doc.10

DE L'ARTISANAT

Les couteaux de tranchée (doc.1)

L'état major avait bien compris qu'un soldat qui n'est pas suffisamment occupé risque de se languir, de déprimer. D'autre part, l'armée équipe ses soldats avec un paquetage et l'armement nécessaire aux combats traditionnels. Le soldat va vite éprouver un manque dans son armement et objets du quotidien. Si les armes à feu crépitent et lancent des objets divers (balles, shrapnells, obus, ...), les combats au corps à corps obligent le soldat à équiper son fusil, déjà lourd et encombrant (1307 mm), d'une baïonnette (le fusil Lebel équipé de sa baïonnette : longueur de 1825 mm pour 4890 g). En cas d'intrusion du belligérant à moins de deux mètres d'un soldat français, cet équipement devient handicapant et inutile pour sauver sa peau et neutraliser l'ennemi. Pendant leurs repos, à l'arrière du front, les hommes vont se fabriquer des armes de poing pour palier à ces situations. Côté ressource, vont être recyclés tous les morceaux de fer trouvés dans les fermes et villages environnants, surtout les fers issus de systèmes de mécanismes ressorts pour la qualité de l'acier, acier très dur et se prêtant bien à l'affûtage. La deuxième ressource la plus utilisée est des baïonnettes brisées qui vont être reforgées ou affûtées pour devenir comme de grands couteaux. Bien sûr, ces armes n'étaient pas homologuées mais l'état major fermera souvent les yeux face à la nécessité!



doc.1

Les bouillottes

Arrivé le premier hiver, le froid et l'humidité va terriblement éprouver les hommes qui se retrouvent en première ligne dans les tranchées. Entre les assauts, les soldats en poste ou dans les casemates cherchent par tous les moyens à se réchauffer l'âme et le corps. Le nouvel objet qui fait terriblement défaut est un contenant pour y garder le café ou de l'eau chaude. Nos braves qui ne manquent pas d'imagination et d'adresse vont se confectionner des bouillottes. Quoi de plus simple que de puiser dans les ressources de la guerre : les étuis de balles ou douilles d'obus qui ne manquent pas, du laitonn à bon prix! (doc.2) Quelques adroits vont découper des couvercles, y adjoindre un système de bouchage et les souder à l'étain sur d'autres douilles. Il va s'en faire des quantités phénoménales, que l'on rapportera à la famille lors d'une permission et qui bien plus tard se retrouveront dans bien des foyers et finiront souvent oubliés dans un placard ou une remise.

Nous sommes là face à un phénomène naissant que l'on nommera bien des années après : « l'artisanat de tranchées ».

Les lucioles

Le soldat de la grande guerre est, pour le plus grand nombre, lettré. Il va entretenir une correspondance épistolaire importante avec sa famille, des amis ou quelque marraine. Ces échanges sont essentiels au moral des troupes,



doc.2

des familles restées au pays, à l'amélioration de l'ordinaire par l'envoi de colis aux soldats au front ou retirés dans un hôpital après une blessure. Beaucoup de « poilus » consigneront, au crayon de papier, les éléments de leur quotidien dans des petits carnets. Dans les tranchées, à la nuit tombée, lors des longues périodes d'attentes, il est très dangereux de s'éclairer pour écrire ou lire les dernières nouvelles de quelques parents ou amis. Une nouvelle fois, la créativité va venir à la rescousse des hommes, dans un étui d'obus plus ou moins gros, les soldats vont découper le cuivre sur la hauteur d'un trait, fendre deux coupes aux extrémités et écartier la matière à la manière de deux persiennes. Une fois cette opération réalisée, il suffit d'y installer une bougie et vous voilà avec un bon moyen de récupérer un peu de lumière pour lire ou écrire sans être vu de l'ennemi situé dans la tranchée d'en face, à quelques dizaines de mètres, de l'autre côté du no-mans-land.



doc.4

Les étuis pour boîtes d'allumettes et briquets

Nous sommes à une époque où les jeunes hommes âgés de vingt ans et plus, dans leur grande majorité, fument. Dans ses dotations régulières, le soldat reçoit, entre autres, du tabac gris en paquets de quarante grammes de la Régie française des tabacs, des feuilles à rouler et des allumettes en boîtes. Bien sur, les boîtes d'allumettes sont écrasées dans les poches et le grattoir déformé, devient inopérant au moment d'allumer une nouvelle cigarette ou la pipe (les pipes ont aussi souvent été gravées



doc.3



doc.5



doc.6



doc.7

et ornementées par leurs propriétaires). Une fois encore, nos artisans, à l'arrière du front, vont faire preuve d'inventivité en confectionnant à partir de morceaux de douilles d'obus, des étuis à boîtes d'allumettes. Cette fois, non seulement ces objets ont un volet utilitaire, mais l'esthétique va s'imposer dans ces objets de poche. Chacun veut personnaliser son propre étui (doc.3), soit en le gravant selon sa fantaisie et ses capacités, soit en y ajoutant des enluminures avec d'autres éléments de cuivre, voire même des « trophées » récupérés sur des soldats allemands. Le trophée le plus recherché est certainement la plaque de ceinture avec le blason ceint des inscriptions « Gott mit uns » (Dieu est avec nous) (doc.4). Mais l'usage des allumettes reste aléatoire dans des conditions aussi difficiles que celles des tranchées, avec la boue et l'humidité. Assez vite les hommes vont se mettre à fabriquer des briquets avec des mèches d'amadou. Beaucoup sont fabriqués à partir d'étuis de petits calibres avec un capuchon en forme d'ogive (doc.5), d'autres seront produits à partir d'écrous (doc.6) et de plaques confectionnées dans des morceaux de laiton plus ou moins décorés, d'autres encore seront des caricatures de l'ennemi (doc.7), dont évidemment le « Kronprinz » ou le fameux « casque à pointe ».

La pratique des cultes (doc.8)

Chacun se rassure comme il peut face au péril permanent, sous la menace omniprésente d'une mort imminente, avec la perte quotidienne de compagnons d'infortune, dans des conditions de vie abominables au milieu de la boue, de la vermine et de la putréfaction



doc.8



doc.9

due aux cadavres abandonnés ou semi enterrés au gré des bombardements. Chacun, selon ses convictions, va se parer de « grigris » ou d'un ex-voto en format réduit afin de toujours pouvoir le conserver au fond de sa poche et même pouvoir le toucher régulièrement pour attirer la protection d'une madone ou d'un dieu. Des crucifix et autres objets de cultes vont être fabriqués à partir d'éléments d'étuis et de balles assemblés et soudés entre eux. (doc.9)

DE L'ARTISANAT À L'ART DES TRANCHÉES.

Tous ces objets de nécessités sont réalisés en étroites collaborations entre différents soldats, chacun selon ses compétences. D'aucuns savent forger, d'autres souder ou encore graver ou former. Il en est encore qui sont plus habiles avec le bois. Le troc va vite s'instaurer entre soldats pour s'entraider dans les différentes tâches pour souvent séquencer les différentes étapes liées à la réalisation des objets souhaités. Le troc sera également très fréquent dans les échanges de services, couture, lecture, écriture, fabrication d'objets ou partages de colis envoyés par les familles. Beaucoup de ces travaux étaient réalisés à l'arrière du front. Mais il est d'autres endroits où furent réalisés ces objets. Entre autres les hôpitaux et lieux de convalescence vont garder cette même dynamique. Un soldat qui continue d'avoir des occupations manuelles garde le moral et guérit plus vite avant de retourner au combat. Il a également le sentiment de contribuer à l'effort national, nous sommes à une époque où le sens du devoir est profondément ancré dans la culture collective. Jusque

dans les camps où sont internés les prisonniers, les gardiens ont eu à l'esprit d'occuper les prisonniers afin qu'ils n'aient pas d'idées noires ou ne sombrent dans la déprime. Bien sûr, dans les camps, pas question de travailler sur des douilles d'obus mais il y a eu beaucoup de productions de broderies et d'objets en bois sculptés.

Je disais, un peu plus haut que les soldats de 14 sont avant tout des travailleurs manuels, mais ce sont également des artisans, artisans d'art et des artistes. Les uns vont influencer les autres et s'apporter mutuellement. [Nous sommes sous l'influence directe de « l'Art nouveau » (1890-1910) et aux débuts de la période « Art déco » (1910-1950).] Les objets usuels vont évoluer vers des objets plus décoratifs, des objets de décoration ou d'ornement et même des objets commémoratifs (doc.10). Cette tendance durera pendant tout le conflit et se prolongera même dans les années qui vont suivre l'armistice avec la création du tourisme de mémoire, les familles revenant sur les lieux des combats ou pour se recueillir sur la tombe des êtres chers tombés au combat en ces lieux. Sur ces lieux de mémoire s'était développé à partir de 1920 un commerce d'objets de mémoire issus de l'esprit de l'art des tranchées.

Les matériaux utilisés

Évidemment le laiton des étuis et douilles ne manque pas, il sera donc la principale ressource des objets réalisés par les soldats. Les os de fémur seront aussi coupés et sculptés. Le cuivre sera utilisé principalement en ornements ou pour faire des coupe-papier. (doc.11) Le bois sera travaillé sous



doc.12



doc.11

différentes formes. Nous sommes à un temps où la canne aide non seulement les hommes à se mouvoir, mais fait partie des attributs communs, on va donc s'occuper à travailler au couteau des bâtons de marche, y inscrire, son nom, des dates, des noms de lieux, sculpter des animaux ou têtes d'hommes. La pipe est également en vogue à cette époque, beaucoup vont donc également l'ornementer. Ceux qui trouvent des morceaux de bois vont confectionner des petits coffrets qu'ils graveront sur le couvercle.

Les familles d'objets

Les objets usuels (couteau de tranchée, bouillotte, briquet, luciole, canne, pipe) contribuent à la survie des soldats ou à améliorer quelque

peu leur quotidien, alors que les objets de cultes (ex-voto, crucifix) participent à rassurer et soutenir moralement les hommes. Viennent ensuite la grande famille des objets « souvenirs » (vase, cendrier, encrier, avion, coupe papier...). Elle va être celle que nous allons retrouver dans beaucoup de familles. Les vases fabriqués à partir de douille d'obus le sont par paires. Ils seront bien souvent mis sur la cheminée chez les parents, parfois ils finiront sur la tombe d'un défunt (ce qui explique qu'ils sont parfois fendus sur la hauteur lorsque nous les retrouvons, c'est à cause du gel en hiver). Enfin les objets de « mémoire » seront souvent manufacturés (porte photo, cendrier, char Renault, ...) et vendus sur les lieux de pèlerinages. (doc.12)

L'ARTISANAT ET L'ART DES TRANCHÉES.

Où rencontrer la diversité des productions ?

Beaucoup de lieux de mémoire en lien avec la Première guerre mondiale montrent quelques exemples de cette production ô combien prolifique et bien dans l'esprit de l'époque. Chez nos anciens, dans un coin de la maison, même parfois dans une remise ou sous l'étable du grand-père, il traine quelques reliques d'un ancêtre un

peu oubliées ! Ne les jetez pas, elles nous racontent un temps ancien pas si lointain, à peine 100 ans (si vous ne savez qu'en faire, faites nous le savoir !). Le Château de Montmirail a été au cœur des quatre victoires en cinq jours de la Campagne de France en 1814, il en est de même lors de la Bataille de la Marne en 1914. Il a entrepris de créer un conservatoire de ces mémoires en regroupant plusieurs collections, dont la plus importante pour la guerre 1914-1918 est celle de Daniel Courbis, avec environ cinq cent pièces installées dans

des vitrines au rez-de-jardin dans une nouvelle salle fraîchement rénovée (doc.13), vous pourrez y découvrir la grande diversité des objets en cuivre et laiton de cette période. Les visites de ce musée c'est tout l'été du lundi au jeudi, visite guidée avec le château, la guide vous attend à 15 h devant la grille ; pour les groupes (à partir de 15 personnes) c'est toute l'année sur RDV (contact@1814v4.fr), prévoir deux heures pour la visite complète.



doc.13



L'aide américaine durant la Grande Guerre

Un projet d'exposition d'objets de soldats américains

par Luc DASSENS

Pour commémorer le centenaire de l'armistice de 1918, il est prévu que des sézannais mettent en place pour le mois de novembre une exposition d'objets de soldats américains de la première Guerre.

Cette exposition serait appuyée de conférences ayant pour thème l'apport logistique des Américains à partir de leur entrée en guerre en 1917.

Les initiateurs de ce projet d'exposition ont eu la gentillesse de faire appel à notre association pour les aider à concrétiser cette idée.

Beaucoup de marques, d'objets ou d'institutions nous sont restés et existent encore de nos jours ; les rasoirs Gillette, les Harley Davidson, le Jazz, etc.

Un hors-série de notre revue devrait théoriquement voir le jour pour dresser un aperçu de cette aide américaine. Ce DPS 22 coïnciderait avec la future exposition. Affaire à suivre...



*Harley Davidson
modèle J1000 cc V.Twin 1918*

Éclairage historique.

LA NEUTRALITÉ AMÉRICAINE

C'est le 2 décembre 1823 que le 5^e Président des États-Unis, James Monroe, prononce un discours au Congrès qui entérine la neutralité de son pays. Il déclare aux puissances européennes que : « les États-Unis n'interviendront jamais dans les affaires européennes ».

En clair, l'Amérique aux Américains.

Au lendemain de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France le 3 août 1914, le Président Wilson maintient la politique extérieure des États-Unis dans une stricte neutralité. Mais, cette « neutralité » sera toute relative, car sur le plan économique et financier, les pays de l'Entente ont besoin des États-Unis pour s'approvisionner. Les importations américaines vont passer de 10% en 1913 à 30% en 1916.

Malgré l'émotion provoquée par le torpillage du paquebot

« Lusitania » en 1915 qui coûtera la vie à 128 Américains, le non interventionnisme de Wilson est toujours d'actualité lors de sa réélection en novembre 1916.

LES RAISONS DE L'ENTRÉE EN GUERRE

Au début de l'année 1917, plusieurs événements vont faire basculer l'opinion publique américaine, notamment avec l'alliance militaire que va proposer l'Allemagne au Mexique, donnant la possibilité à ces derniers de recouvrer certains États comme le Texas, le Nouveau-Mexique ou l'Arizona, perdus lors de la guerre de 1846-1848.

Peu de temps après, le 31 janvier 1917, l'Allemagne déclare « la guerre sous-marine à outrance » suspendue après la menace de

représailles des États-Unis suite au torpillage du « Lusitania ».

Les sous-marins allemands, désormais au nombre de 150, s'arrogent de fait le droit de couler les cargos américains, pourtant neutres, même en dehors de la zone de guerre. L'Allemagne espère ainsi entraver l'approvisionnement des alliés et les pousser vers une capitulation rapide.

Le 1^{er} février 1917, Wilson rompt les relations diplomatiques avec l'Allemagne, pensant la faire changer d'avis.

Du 3 février au 1^{er} avril, 8 vapeurs américains sont coulés, et le 19 mars, le torpillage du paquebot « Vigilantia » pousse le Président Wilson à intervenir contre l'Allemagne.

Le 6 avril 1917 à 13h18, le Congrès vote la déclaration de guerre à l'Allemagne.

L'arrivée en force des « Sammies » va définitivement faire basculer le rapport de force en faveur de l'Entente qui est au bord de l'effondrement.

LA MOBILISATION DES HOMMES ET DES RESSOURCES

C'est dans une improvisation quasi-totale que les États-Unis vont prendre part à cette guerre lointaine. Faute de service militaire, l'armée américaine ne comptait que 200 000 soldats volontaires, peu préparés à être engagés dans cette innommable boucherie. Son équipement militaire se compose alors à l'époque de 285 000 fusils, 1500 mitrailleuses, 550 canons, aucun tank et 55 avions surannés. Seule l'US Navy est moderne avec 14 super cuirassés



John Joseph Pershing et l'amiral Albert Gleaves à leur arrivée sur le sol français en 1917.



Soldats américains venant de débarquer en 1917.

dreadnoughts, 250 destroyers et 36 sous-marins.

Cent soixante dix-sept Américains dont John Pershing et le capitaine Patton débarquent à Boulogne-sur-Mer le 13 juin 1917, mais le premier vrai contingent arrive au port du Havre le 26 juin fort de 1200 soldats du Génie.

Un journaliste de « l'Illustration » décrit ainsi l'arrivée « dans un port de l'Atlantique » de ces soldats dans le n° 3879 en date du 7 juillet 1917 :

Très curieux et émouvant ce spectacle de l'entrée au port des navires qui amenaient les soldats d'Amérique. Du quai j'ai contemplé la scène au moment où, aux sons de la musique jouant l'hymne national, le drapeau étoilé fut hissé, tandis que tous les soldats, massés du haut en bas du vaisseau, se tenaient immo-

biles, en signe de respect pour le rite patriotique qui marquait leur descente sur le sol français.

Avec leurs uniformes de drap olive, leurs feutres à larges bords, leurs ceinturons à pochettes multiples, cette allure de jeunes « cowboys » de l'Ouest américain, ils apportaient une note d'un pittoresque inédit dans nos décors de guerre.

Dans les rues de la ville où ils défilèrent ensuite, musique en tête, précédés de leurs officiers, je détaille avec curiosité cet uniforme khaki si pratique, cet équipement léger, ces havresacs qui tombent, sans les écraser, entre les épaules, ces jambières de toile, ces fusils trapus et surtout ces chaussures jaunes souples et fortes, triomphe de la cordonnerie américaine et résultat de longues et multiples expérimentations.

Quelques-uns, les mitrailleurs, n'ont

pas de fusil du tout. En les voyant marcher le corps droit, les bras balancés, on pense plutôt à un bataillon de gymnastes. Ces jeunes gens au torse musclé, souple et nerveux, à la figure glabre, à l'allure vive, évoquent plutôt des visions du « gridiron » où évoluent les joueurs de football que des poilus massifs alourdis et débraillés.

[...] Ces professionnels-là constituent l'armature de ce corps expéditionnaire. Les autres, les jeunes, qui ont parfois des physionomies délicates et affinées, sont des engagés plus récents qui n'ont que quelques mois de service. Employés de bureau, ouvriers, fils de fermiers, ils ont été décidés à s'enrôler par l'appel insistant que leur a adressé l'Oncle Sam. Ce qui les a amenés ici, c'est le goût des aventures, mais c'est aussi le dessein de participer à la grande guerre

qui doit «rendre le monde habitable pour la démocratie», comme a dit leur Président.

Si les effectifs de l'armée américaine ne sont que de 200 000 soldats au début du conflit, ils passent à deux millions en novembre 1918. Parmi ces «Sammies», il y aura environ 14 000 indiens et 370 000 noirs. Mais il n'y eut en fait qu'une seule division noire, la 92^e. Le 12 février 1918 est donné à Nantes au théâtre Graslin le premier concert de Jazz sous la direction du lieutenant James Reese Europe.

Pour chaque soldat américain qui débarque, dix tonnes de matériel arrivent également en France.

À Bassens, l'armée américaine crée un port artificiel capable de recevoir et de décharger 20 navires en même temps. Pour acheminer leur matériel, ils vont relier chacun de leurs ports et de leurs camps par des voies ferrées. À Gièvres dans le Loir-et-Cher, une immense gare régulatrice sort de terre, et on y trouve 2 gares de triage, un lieu de stockage de 145 hectares, une usine frigorifique, un dépôt pétrolier, un arsenal pour les munitions, un atelier de 200 locomotives ! À la fin du conflit, le personnel américain du chemin de fer s'élève à plus de 30 400 agents pour un parc de 14 000 wagons et 1380 locomotives.

LE BAPTÊME DU FEU

Le premier véritable engagement va avoir lieu suite à une vaste offensive allemande lancée entre Reims et Noyon le 27 mai 1918. Ce sera la bataille du Bois Belleau. Celle-ci va durer presque un mois. Sept régiments seront mobilisés pour reprendre le terrain perdu, causant la mort de 1811 soldats et 7966 blessés. Pour

les Américains, cette bataille est l'événement fondateur de la réputation des marines.

Les «Sammies» vont également s'illustrer lors des grandes offensives de septembre 1918, notamment lors de la reprise du saillant de Saint-Mihiel les 12 et 13 septembre.

Au total, les Américains vont perdre 116 000 hommes dont près de la moitié sur les champs de bataille.

Le 11 novembre, à Chaumont-devant-Damvillers, à 10h59, le soldat Henry Gunther originaire de Baltimore est fauché par une rafale de mitrailleuse. Il est considéré comme le dernier soldat américain tué sur le sol français. Son corps sera rapatrié en 1923 à Baltimore.

LES LIEUX DE MÉMOIRE AMÉRICAINS EN FRANCE

On compte six nécropoles qui recueillent les corps de 30 066 Américains dont 1586 inconnus : Aisne-Marne à Belleau, Oise-Aisne à Fère-en-Tardenois, Meuse-Argonne à Romagne-sous-Montfaucon, Saint-Mihiel à Thiaucourt, Somme à Bony et 1541 américains décédés à l'hôpital de Neuilly qui reposent dans la nécropole de Suresnes.



James Reese Europe, un pionnier méconnu du jazz



Pierres animées dans l'église de Talus-Saint-Prix

par Miren LACASSAGNE, Maître de conférences à l'UFR LSH-département de Lettres, Université de Reims Champagne-Ardenne, CRIMEL EA 3311

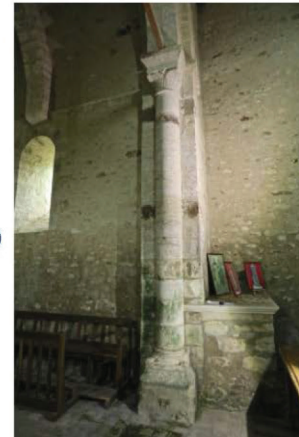
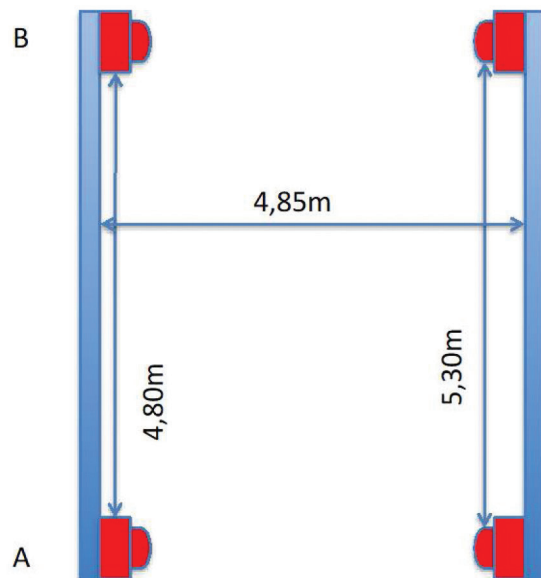
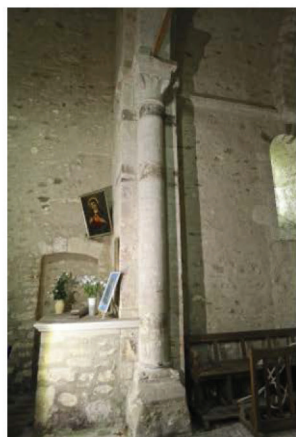
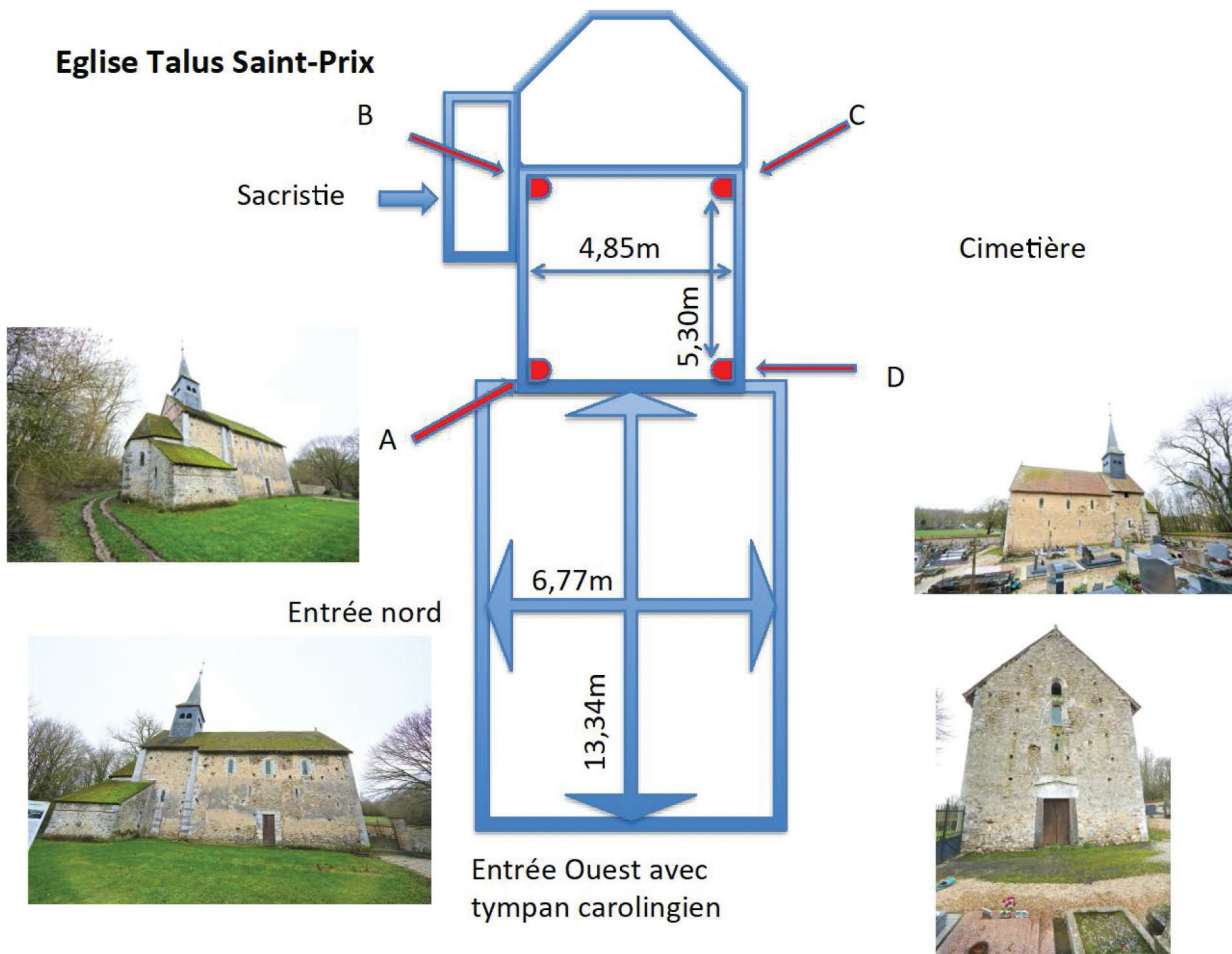
et Nadine SORET, Professeur de Lettres Modernes et enseignante à l'IUTL de l'Université de Reims Champagne-Ardenne

En juin 2016, notre attention a été attirée par Arnaud Sarazin sur la base des colonnes de l'église de Talus-Saint-Prix, édifice daté au plus loin du X^e siècle. M. Sarazin suggère d'y voir, «à gauche, à l'entrée de la travée sous clocher» (1), donc au nord, «une colombe stylisée ou un reptile» et «à droite, à l'entrée de la travée sous clocher» donc au sud, «une tête de serpent ou le museau d'un renard, d'un loup ou d'un chat (?)», en référence à des remarques que nous avons partagé avec lui lors d'une visite commune. Nous proposons ici un approfondissement de cette lecture.

Ces protubérances visibles à la base des piliers - qui n'ont rien d'original en soi - permettent cependant de mettre à jour certaines manifestations caractéristiques de l'art et de l'architecture du Moyen Âge, à Talus-Saint-Prix et en terre champenoise. En effet, le vocabulaire architectural désigne ces éléments supportés par des bases attiques (2) par le terme de «griffes». À partir du XI^e siècle, elles sont ajoutées aux angles des plinthes carrées pour en renforcer l'assise. Relisons Eugène Viollet-le-Duc : «Cet appendice, que nous nommons griffe (...), devient un motif de décoration et donne à la base du XII^e siècle un caractère qui la distingue et la sépare complètement de la base romaine» (3). L'historien de l'art voit là le marqueur d'une rupture esthétique avec l'art romain «corrompu» des périodes mérovingienne et carolingienne. Ces griffes se multiplient à l'âge roman et pendant la période ogivale, poursuit-il (4). L'église de Talus-Saint-Prix participe de cette expansion.

Les quatre colonnes engagées qui nous intéressent, témoins de ce moment architectural, et seules présentes dans l'édifice, sont posées sur des bases porteuses de «griffes». Elles sont situées à l'aplomb du clocher dont elles dessinent le périmètre au sol, délimitant un quadrilatère de 4,85 m sur 5,30 m qui permet, comme l'écrit Arnaud Timbert (5), une «individuation» de l'espace qu'elles circonscrivent. Localisé à la croisée du transept dans les églises à plan cruciforme, cet emplacement intermédiaire, en l'absence de nef latérale perpendiculaire, constitue une fausse croisée de transept. Ainsi, comme l'église est construite sur un plan basilical rectangulaire terminé par une abside, la déambulation fait de ce «carré» un lieu transitionnel incontournable entre la nef et l'abside ; il occupe sous l'élévation maximale une position prééminente qui peut correspondre au chœur liturgique. Les griffes des bases ne pouvaient donc échapper à l'attention des personnes qui accédaient à cet emplacement central. (docs.1a et 1b)

Eglise Talus Saint-Prix



Vues du dessus, les griffes prolongent, comme il se doit, l'angle des bases. Ces dernières possèdent ici des proportions similaires : une plinthe [28 cm x 50 cm, H 8 cm] portant le fût, assure la transition avec le biseau supérieur [H 15 cm] du pavé [38 cm x 62 cm, H 53 cm] sur lequel il prend appui [H /pavé – biseau/ = 38 cm]. Leur première fonction d'appui et de renfort eût pu faire des griffes de simples masses indifférenciées, mais en se détachant de la base leur volume attire le regard, si bien qu'elles deviennent un motif ornemental à part entière. Arnaud Timbert précise : « [La griffe] se généralise sous forme zoomorphe ou géométrique dans les années 1130-1145 à Sens (Yonne), Saint-Denis, près de Paris, [...] Château-Landon (Seine-et-Marne), Notre-Dame d'Étampes (Essonne) et Saint-Pierre de Montmartre à Paris [...] avant de prendre l'aspect de languettes de cuir [...] parfois rehaussées d'un décor de feuillage dans la deuxième moitié du XII^e siècle. » (6) En Champagne, nous avons relevé des griffes strictement zoomorphiques à Perthes par exemple (Haute Marne, quatrième quart du XIII^e (7)). (doc.2)

Or, à Talus, la griffe s'anime selon que l'on adopte tel ou tel angle visuel, invitant alors à une lecture déviée qui joue avec l'« anamorphose » (8). Jurgis Baltrušaitis, historien de l'art et romaniste, propose l'anamorphose comme une particularité déviante de la perspective représentée en deux dimensions : « La perspective est généralement considérée, dans l'histoire de l'art, comme quelque chose de réaliste restituant la troisième dimension. C'est avant tout un artifice qui peut servir à toutes les fins ». Si les premières anamorphoses apparaissent, selon lui, dans



doc.2



doc.3



doc.4



doc.5



doc.6

le *Codex atlanticus* de Léonard de Vinci (1483-1518), donc à une période plus tardive que celle qui correspond à notre sujet, et ne concernent que des images planes, son ouvrage est illustré d'exemples d'anamorphoses modernes en trois dimensions (9). Doit-on dès lors considérer qu'en l'absence de connaissances techniques et de théories sur la perspective, les hommes du Moyen Âge n'aient pu saisir phénoménologiquement ces jeux de ligne ? Ils ne sont pas rares dans l'ornementation romane champenoise, mais plutôt sur des chapiteaux où, comme ici sur les bases, les motifs sont disposés la plupart du temps par paires. Dans l'église de Saint-Prix, les griffes sont arrondies ou aplaties, nervurées ou lisses, et partagent certaines caractéristiques tout à fait originales.

Commençons par la colonne nord-ouest à l'entrée de l'abside (colonne A). Les griffes de la base, aux deux angles tournés vers l'intérieur de l'édifice, sont constituées d'une languette terminée en une pointe arrondie. Y logent, à l'ouest, une forme oblongue cassée surmontée d'un chaperon poli et biseauté ; à l'est la même, intacte cette fois, mais au biseau émousé, et dont la pointe recourbée s'achève en perle (10). (docs.3 et 4) Ces volumes vus du dessus, qui pour Arnaud Sarazin évoquent la forme d'un oiseau dont le bec saisirait un fruit, sont aussi sculptés en écho sur le chapiteau bien conservé qui surmonte le fût où ils constituent en fait, comme posés sur une feuille d'eau, une partie de motif phytomorphe stylisé appartenant à la flore aquatique (11). Seul exemple dans l'édifice, le pied et la tête de la colonne se répondent dans un souci d'harmonie. (doc.5)

La suivante située en vis-à-vis (colonne D), sur le côté sud-ouest de l'édifice, prend appui, elle aussi, sur une base ornée de deux griffes tournées vers l'intérieur de la nef. En se plaçant à l'aplomb de l'angle, chacune se présente comme une extrémité arrondie d'où part en « V » une double nervure qui s'incurve en se prolongeant vers la colonne avant de s'évaser largement sur la tore. (doc.6)

Ce type est signalé à Saint-Loup-de-Naud (12). Mais si l'on regarde frontalement l'angle de la griffe, deux spirales creusées de part et d'autre de son plan vertical suggèrent curieusement des yeux sous leur arcade sourcilière. On se plaît alors à voir apparaître un petit animal : biche ou lagomorphe ? (doc.7)

De longues oreilles surmontent sa tête plate et ses yeux semblent nous fixer avec intensité tandis qu'il pointe son museau (13). Un motif spiralé est également présent sur les trois faces du chapiteau de la colonne C (sud-est) - interprétation grossière d'un chapiteau corinthien hérissé de crochets végétaux massifs - que simulent les enroulements. En se déplaçant autour, la perception se modifie et de petites têtes à gros yeux paraissent alors surgir du bouquet végétal, produisant un nouveau phénomène anamorphique. (docs.8 et 9)

Poursuivons notre exploration des bases. Les colonnes B (nord-est), et C (sud-est) possèdent des griffes de forme différente. Vues du dessus, elles se présentent comme une languette plus ou moins large, terminée tantôt par une pointe tantôt par un arrondi. Cette languette est encadrée de deux demi-cercles inscrits horizontalement sur la tore aplatie de la base du pilier. Une vision frontale, par effet optique, permet de



(de haut en bas) docs.7, 8 et 9

voir tout autre chose : ce sont désormais des mufles léonins plus ou moins érodés qui se dessinent. Au bas de la colonne B, des narines et des yeux sont suggérés par le tracé en relief d'une fine arcade sourcilière terminée en virgule. (docs.10, 11, 12 et 13)

Sur la colonne C, le masque est simplement ébauché par un mufle sans narine ; le jeu de l'ombre et de la lumière nous révèle verticalement en léger retrait deux demicercles à la surface lisse, figurant les orbites oculaires de l'animal. (doc.14)

Les représentations léonines sont fréquentes dans l'art médiéval de l'époque romane à la Renaissance humaniste. Aussi est-il nécessaire de nous y arrêter un instant. En effet, les colonnes de l'église Saint-Prix pourraient s'être réapproprié l'héritage antique du motif tel qu'il se retrouve dans les manuscrits mérovingiens, puis carolingiens, et aussi sur des vitraux le montrant aux accoudoirs de faldistoirs (14). Près de Vertus, à Saint-Pierre de Voivreux (XII^e siècle), même si l'érosion rend la lecture difficile, on distingue cette forme de masque animal, commune avec Talus, utilisée comme griffe. (doc.15)

Bien que la position de ces ornements, placés très près du sol, les soumette fréquemment à l'humidité qui estompe peu à peu leurs contours cette double interprétation reste encore possible.

À Talus, la lecture des griffes repose sur une confusion intentionnelle entre des lignes géométriques et une figuration zoomorphique métonymique. Nous y avons répertorié plusieurs catégories animales bien distinctes, sculptées dans des styles très différents. La première renvoie au motif traditionnel du lion (colonne



(de haut en bas) docs.10, 11, 12 et 13



doc.14

B), dont le positionnement proche du sol n'est pas sans rappeler celui des lions stylophores (porteurs de colonne) présents à l'entrée du cloître de Notre-Dame-en-Vaux de Châlons-en-Champagne (1160-1183). Dans le carré sous clocher, sur les piliers sud-est et nord-est qui ouvrent l'accès à l'espace absidal dans l'axe de l'orientation de l'église, ce motif résonne avec l'évidente fonction apotropaïque des lions de Notre-Dame-en-Vaux, fonction de protection bien documentée en histoire de l'art. En outre, le fait que l'orant n'en saisisse la polysémie qu'agenouillé ou penché, tendrait à induire un rapport de sujétion volontaire à la symbolique incarnée par la figure du lion en tant qu'image du pouvoir politique et biblique autant que vétérotestamentaire.

La seconde catégorie animale (colonne D) paraît plus originale, tant par le choix de l'espèce représentée que du point de vue de son traitement artistique. La suggestion, probable ici, d'un jeune cervidé comme saisi dans la fugacité tremblante de l'instant mériterait de plus amples développements que n'en permet le cadre de cet article.

La troisième, qu'il serait possible d'identifier ici (colonne A) de façon plus discutable toutefois, semble jouer de la confusion entre les règnes végétal et animal. La classification des espèces relève d'une des grandes interrogations du XII^e siècle, comme en témoigne le célèbre *Livre des Propriétés des choses* écrit par Barthélémy l'Anglais (vers 1247), et d'une entreprise intellectuelle d'envergure pour dire le monde. Ainsi les jeux sur les formes observés dans l'église de Talus peuvent s'inscrire dans ces tentatives d'organisation

de la flore et de la faune, et faire écho à ces questionnements métaphysiques sur le vivant.

Selon Eugène Viollet-le-Duc, l'usage des griffes s'arrête au XIV^e siècle. Or la recherche contemporaine étend cette longévité puisqu'Arnaud Timbert confirme qu'elles sont encore observables dans des régions « excentrées du domaine royal » (15) à cette période, mais aussi au-delà jusqu'au XVI^e siècle (16). Nos recherches nous ont en effet permis de le constater dans les églises Saint-Martin de Dommartin-Lettree (XV^e - XVI^e) et Saint-Étienne à Bussy-Lettree (XII^e, XIV^e, XVI^e). L'étude stylistique des bases de colonnes de l'église Saint-Prix permet donc, d'une part, de confirmer la datation relative de l'élévation du clocher proposée par Arnaud Sarazin. Car si les griffes entrent dans l'esthétique architecturale à la fin du XI^e siècle, elles ne sont adoptées de manière incontestable dans toutes les provinces de la France qu'à partir de la première moitié du XII^e siècle (17). D'autre part, l'ambiguïté formelle des griffes à Talus-Saint-Prix, comme à Voivreux, est étonnamment antérieure à celle de l'usage raisonné de l'anamorphose en peinture, avancée par Jurgis Baltrušaitis. Elle témoigne de connaissances géométriques poussées, et de l'habileté des imagiers qui les ont sculptées à rendre une part de l'enchantement de ce siècle. Illustrant un système de pensée analogique nourri par les traditions antérieures, la subtilité de leurs concepteurs donne certes matière à voir, mais elle autorise toujours une seconde lecture, celle d'un sens énigmatique en attente d'être résolu pour peu qu'on s'en donne la peine.

Notes :

1. Arnaud Sarazin, « Église Saint-Prix de Talus-Saint-Prix du pays sézannais », *Du Pays Sézannais, revue du Centre d'étude du pays sézannais*, 20 (nov 2017) : pp. 44-52.
2. Une base attique est « formée de deux tores au milieu desquelles se trouve une scotie » (Lexique des termes d'art, Jules Adeline, Paris, A. Quantin, 1880, p. 99), où la « tore » est une moulure ronde semi-cylindrique, et la « scotie » une moulure semi-ovale concave se trouvant au pied d'un fût de colonne et formé de deux portions de courbe.
3. Eugène Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, 10 vol., Paris, B. Bance, A. Morel, 1854 à 1868 ; rééd. Bibliothèque de l'Image, Ligugé, 1997, tome II, pp. 125-165, article « Base ».
4. Ibidem.
5. Arnaud Timbert, « Précisions sur l'évolution de la base attique durant le XII^e siècle en Île-de-France et en Picardie », *Revue archéologique de Picardie*, 3-4 (2003) : p. 91-101.
6. Ibidem., p. 96-97.
7. <https://monumentum.fr/eglise-notre-dame-nativite-pa00079184.html>
8. Introduction, *Anamorphoses, ou Thaumaturgusopticus- Les perspectives dépravées*, Paris, Flammarion, 1984.
9. Ibid., fig. 152, p. 257.
10. Dans l'église d'Avize, ancienne abbatale d'un monastère de bénédictins, dont le début de la construction remonte au XI^e siècle, et dont il nous reste une nef du XII^e siècle, on trouve également une griffe s'achevant en pointe et posée sur une perle. Cependant, il faut bien admettre qu'à Avize certaines griffes bien modernes, et disjointes, ont été refaçonées en ciment.
11. On le retrouve, entre autres lieux, à Flavigny (51).
12. Cf. article Arnaud Timbert qui interprète la double nervure de l'église de Saint-Loup de-Naud comme une languette de cuir rehaussée d'un décor de feuillage, (ibid., p. 96, fig. 6, p. 97). Le Provinois s'inscrit dans la Champagne médiévale cadre général de l'étude que nous menons et qui excède l'objet de cet article.

13. Une double nervure en « V », de forme voisine mais objectivement végétale, est présente à la base d'une colonne du cloître de l'Abbaye du Reclus, à quelques kilomètres de là : deux lignes évasées vers le fût s'enroulent en une spirale protubérante, comme une crosse de fougère, en bout de griffe. Mais cette partie du cloître, si elle a échappé à la reconstruction réalisée au XVIII^e siècle, fut touchée par la campagne de restauration entreprise à partir des années 1970. Le motif signalé est donc très certainement de facture moderne.

14. Voir le vitrail de l'Invention des reliques de saint Etienne du Trésor de la cathédrale Saint-Etienne de Châlons-en-Champagne (1155), les vitraux des chœurs de la cathédrale Notre-Dame et de la basilique Saint-Remi à Reims, et le sceau de l'archevêque de Reims, Henri de France (1173 ; AD Nord-F 5923, dans Sceaux et usages de sceaux. Images de la Champagne médiévale, dir. Jean-Luc Chassel, introduction de Michel Bur et Michel Pastoureaux, Paris, Somogy, 2003, p. 68). De même, bien que daté plus tardivement, début XIV^e siècle, ce type de représentation animalière aux accoudoirs d'un siège archiepiscopal figure aussi sur le retable de saint Nicolas visible à l'intérieur de l'église de Mesnil-sur-Oger.

15. Arnaud Timbert, op.cit., p. 97.

16. Ibid., note 27, p. 96.

17. Eugène Viollet-le-Duc, op.cit.

Photographies : Philippe Jacquemin



doc.15



Les graffiti de l'abbaye Notre-Dame-du-Reclus à Talus-Saint-Prix

par Philippe JACQUEMIN

avec la collaboration de Miren LACASSAGNE

De l'abbaye Notre-Dame-du-Reclus, il ne reste qu'une partie des bâtiments d'origine, en effet, de nombreuses modifications intérieures et extérieures furent réalisées au cours des siècles, et des espaces de verdure et des points d'eau entourent aujourd'hui les trois quarts de l'édifice. (docs.1 et 2) Dans l'une des parties des bâtiments de l'ancienne abbaye située entre l'extérieur de l'édifice et le cloître, un passage, datant de l'époque cistercienne, fut transformé en deux petites pièces séparées par un plancher, durant la

Révolution française, qui servirent de cellules. Cette triste reconversion carcérale semble étayée par la présence encore visible d'un anneau scellé dans un mur de la partie supérieure. L'on entre dans la partie basse par le cloître, l'on accédait à la partie haute, occupant l'espace du plancher aux voûtes, par une entrée donnant sur l'extérieur. Dans cette partie haute, les murs en pierre de taille recouverts d'un enduit à la chaux sont ornés, au ras du plancher désormais détruit, de deux séries de dessins gravés. Le premier se situe au-dessus de la porte d'entrée, le second, sur le mur perpendiculaire au montant de la porte. (docs.7, 8 et 9) Jusqu'à ce jour, ils n'ont pas été identifiés. Nous allons apporter ici des pistes de lecture.



doc.1 les plans de jardin à la française à l'abbaye de Notre Dame du Reclus

Selon Régine Pernoud et Georges Hercher (1), les abbayes et les monastères les plus importants ou les plus riches suivaient, aussi bien dans les cloîtres que dans les jardins adjacents, la mode des jardins à la française lancée au début du XVII^e siècle puis théorisée et répandue à travers toute l'Europe. Un « jardinier », en particulier,

Classée Monument historique, l'abbaye est située dans la vallée du Petit Morin, sur la route (D951) de Sézanne à Epernay, près des marais de Saint-Gond, sur la commune de Talus-Saint-Prix, elle-même située sur la route touristique du champagne.



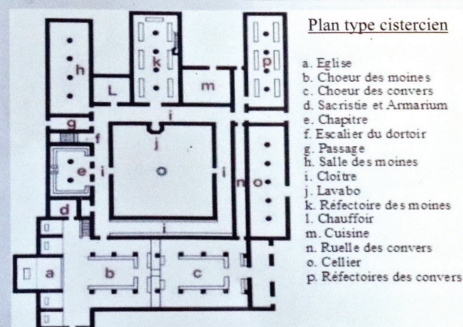
Historique

L'abbaye du Reclus fut fondée par Saint-Bernard vers 1142, autour de l'ermitage du Bienheureux Hugo Reclusus, qui lui donna son nom sous le vocable Notre Dame du Reclus ; il en fut le premier abbé à la tête de 12 moines venus de l'abbaye de Vauclair.

Bâtie selon le plan général des premières abbayes cisterciennes, son architecture de voûtes et de colonnes d'une grande sobriété est admirable par l'élégance de ses proportions. Elle s'élève dans le site d'un vallon où l'on retrouve le calme et le silence recherchés par ses fondateurs.

L'abbaye fut partiellement détruite au moment des guerres de religion, en 1567, par une bande de protestants qui semèrent le pillage et l'incendie sur son itinéraire de Sézanne à Epernay. Elle survécut pauvrement jusqu'à la Révolution, et fut alors vendue comme « bien national ».

Récemment restaurée, on peut y voir une aile du cloître dans le bâtiment des moines avec la sacristie, la salle capitulaire (qualifiée l'une des plus belles de l'ordre cistercien), la prison monastique et enfin le chœur de l'église dont la nef est devenue le logis abbatial. Par ailleurs, de nombreux restes dessinent encore le plan initial du monastère.

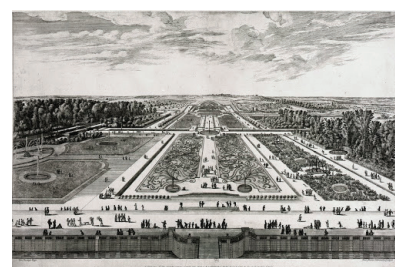


doc.2

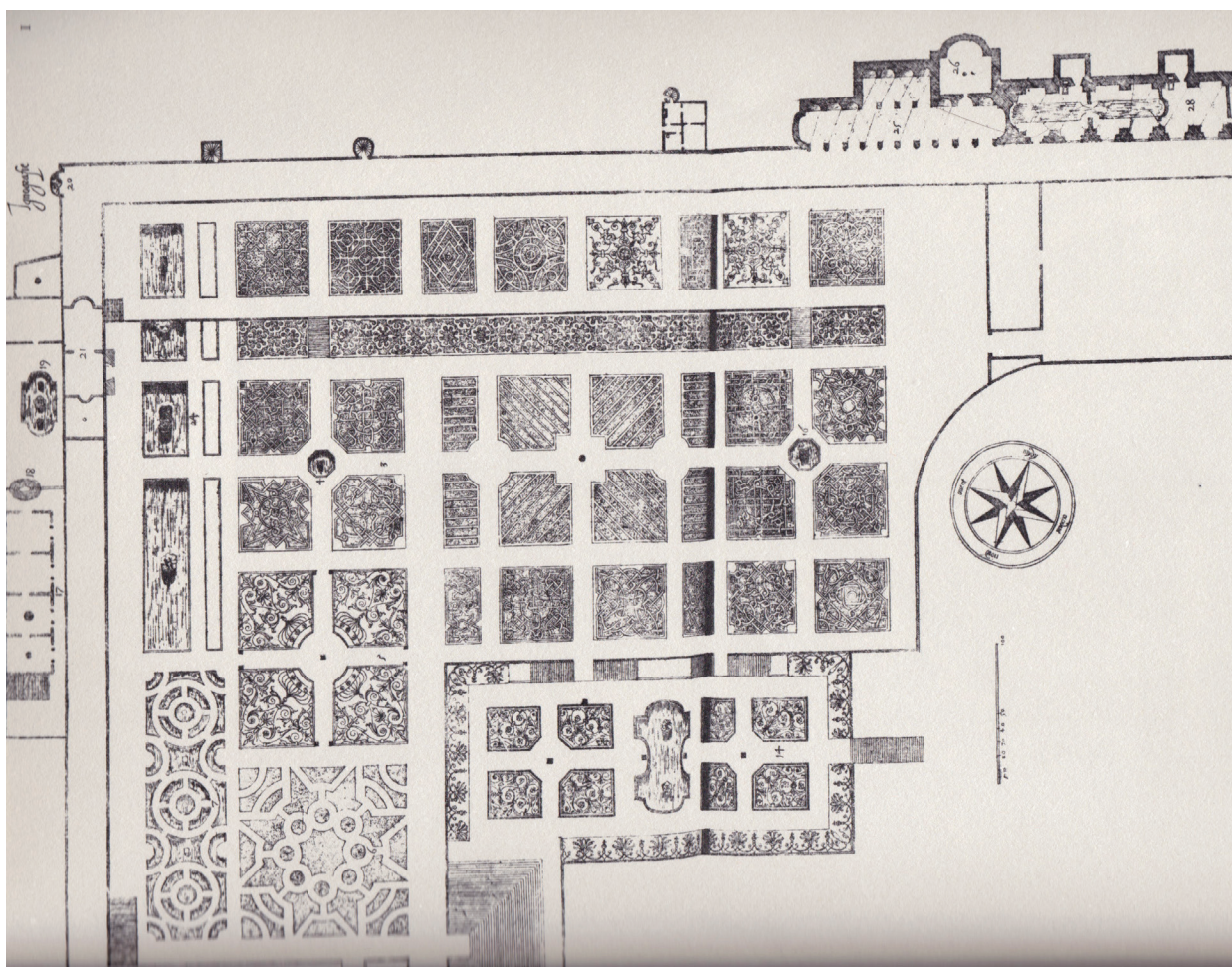
retiendra notre attention. Sans doute précurseur, et faisant incontestablement le lien entre les jardins Renaissance à l'italienne et les jardins français, l'art de Salomon de Caus (2), créateur des jardins palatins de Heidelberg, entre 1619 et 1620, s'impose. Bien qu'ils furent détruits pendant la Guerre de Trente ans, nous en posédons les planches. Elles figurent dans son *Hortus Palatinus* (3), édité pour la première fois à Frankfurt, en 1620, avec des illustrations de Théodore de Bry, l'un des graveurs les plus célèbres de cette époque. (doc.6) Ainsi, même si de Caus fut éclipsé par les jardiniers de la génération suivante, ses jardins de réalisation exceptionnelle, tout de perspectives et d'installations hydrauliques, influencèrent le style de Le Notre.

Les règles de cette expression du classicisme dans l'art des jardins furent fixées, plus tard en 1638, par Antoine Joseph Dezallier d'Argenville, auteur de *La théorie et la pratique du jardinage*, où l'on traite à fond des beaux jardins appelés communément les jardins de propriété (4). L'ouvrage conceptualise ce style français qui se répandit de 1640 à 1800, notamment, à Saint-Germain-en-Laye, comme le montre la gravure de Tommaso Francini (5) (doc.3) à Vaux-le-Vicomte (6) (doc.4) à Versailles (7) (doc.5), ou dans la vallée de la Loire. Toutefois, l'ouvrage de d'Argenville s'offre plus comme un mémoire sur les pratiques de géométrie nécessaires pour tracer sur le terrain toute sorte de figures, augmenté d'un traité d'hydraulique, que comme un catalogue de

reproduction de jardins existant. En revanche, les rares planches conservées des parterres (8) du jardin palatin d'Heidelberg, en vue aérienne et en perspective, qui témoignent des arrangements paysagers de l'époque, s'offrent comme autant de modèles des dessins de l'abbaye du Reclus.



doc.6 Plan de jardin.
Vue et perspective du jardin
de Vaux-le-Vicomte



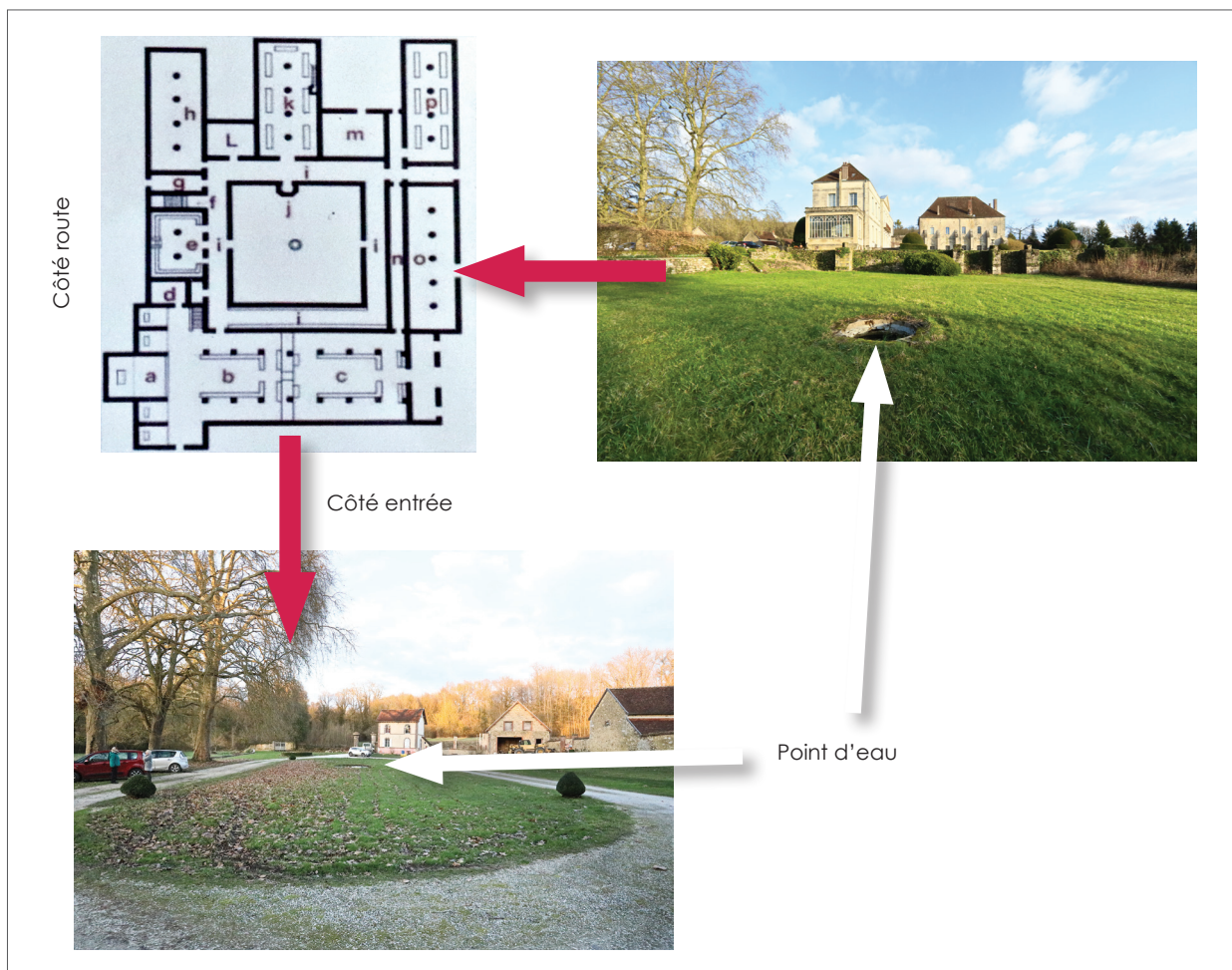
doc.8 Extrait du livre de Salomon Caus «Hortus Palatinus»,
plan des jardins du palais de Heidelberg. Gravure de Théodore de Bry.



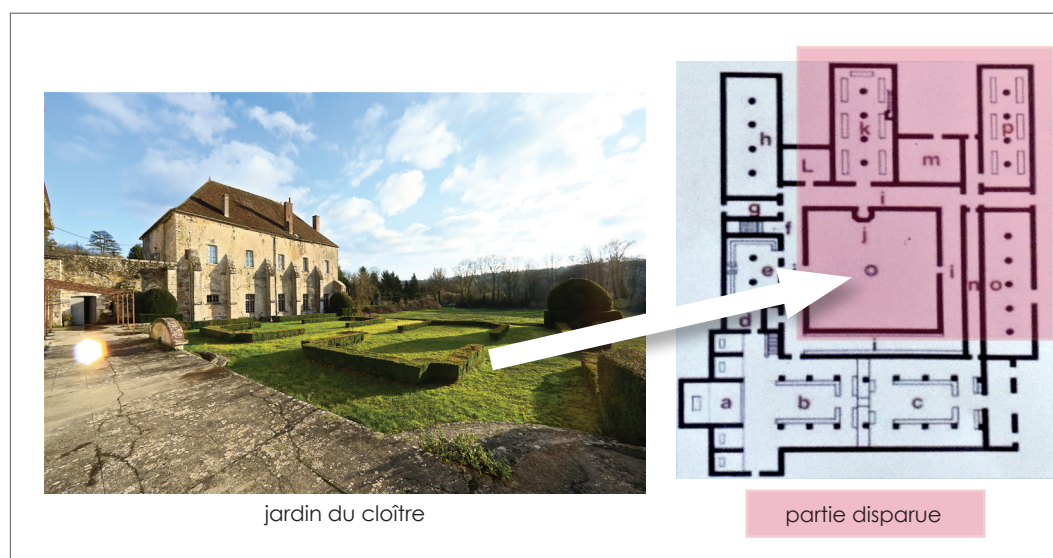
doc.9a Les plans de Jardin
à la française se situent
dans un ancien passage.
(lettre g du plan type cistercien)



doc.9b Entrée du passage en lettre g côté cloître lettre I.
Ce passage fut maçonné pour en faire une pièce fermée à deux niveaux.



doc.3 *Vestige et verdure. De nombreux espaces de verdure entourent des bâtiments restants de l'abbaye.*



doc.4 *Vestige et verdure. Jardin du cloître.*

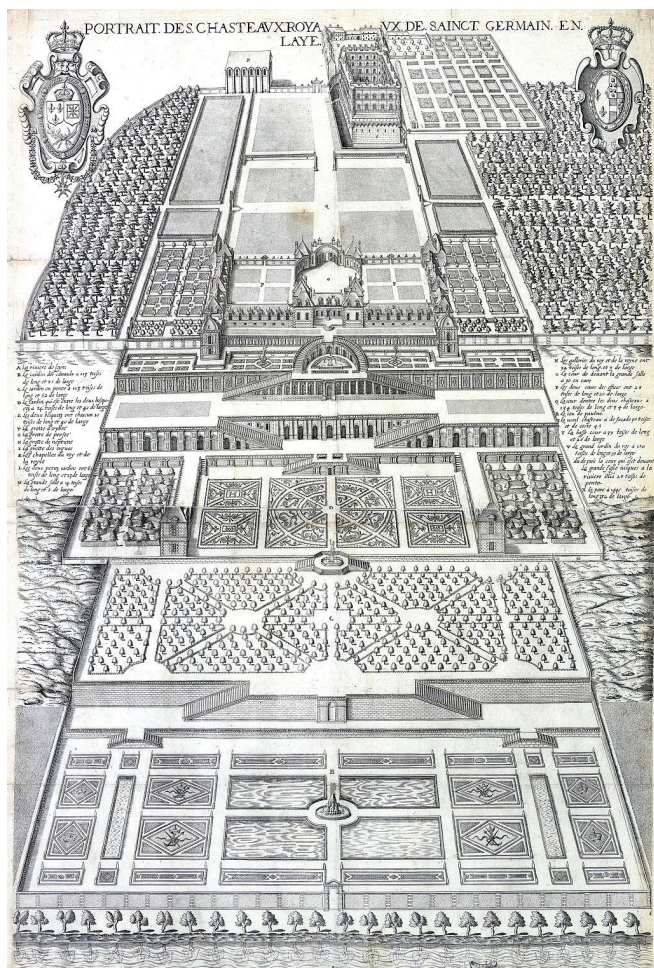
Le jardin à la française est un plan géométrique qui exploite les effets d'optique grâce aux formes et à la hauteur des végétaux ou des pièces d'eau. Généralement, une terrasse surélevée domine le jardin, depuis laquelle l'on voit ce dernier se dévoiler progressivement. Les broderies ou les floritures végétales se répartissent symétriquement autour d'un axe central, qui peut être celui de la maison ou celui de sa sortie sur le jardin, et plus les parterres jouxtent l'habitation, plus ils sont soignés, voire complexes. Plus on s'éloigne du jardin, plus la nature reprend ses droits : au-delà des parterres et des mas-

sifs taillés au cordeau, on aperçoit des bosquets soigneusement délimités, puis des bois.

Les jardins à la française sont des écrans servant de décor aux châteaux ou aux grandes demeures. Ils possèdent des caractéristiques bien précises et un vocabulaire spécifique leur est attaché. On parle de *salle*, de *chambre*, de *théâtre* de verdure ; le promeneur se déplace entre des *murs* de charmilles ou le long d'*escaliers* d'eau ; le sol est constitué d'un *tapis* de pelouse brodé de buis, et les arbres sont taillés en *rideau* le long des allées. Le champ sémantique de l'habitation investit l'espace naturel pour

lui conférer une proximité voire une intimité avec celui qui déambule. L'étrangeté n'est pas exclue de cet effet familial : le marcheur doit aller de surprise en surprise, à la découverte de nouvelles perspectives en progressant de terrasses en escaliers. On y trouve des endroits cachés et les bosquets peuvent receler des salles discrètes, on admire des jeux d'eau que fontaines et rideaux élaborent. Les allées sont rythmées par des vases en pierre de taille ou par des statues à l'antique faisant de fréquentes références à la mythologie. Parfois, les allées se ponctuent de pergolas (9) couvertes de verdure - vignes, rosiers grimpants chèvre-feuilles, etc. -, parfois de bacs contenant des arbres fruitiers, notamment des orangers très en vogue à la fin du XVIII^e siècle (10). C'est une nature apprivoisée et organisée pour le plaisir des sens.

Les dessins de l'Abbaye Notre-Dame du Reclus furent sans doute tracés avec un objet pointu, à main levée. Avec le temps, l'humidité a fait travailler la chaux. Les traits se sont boursoufflés et, par conséquent, les dessins ont pris du relief. Que dire de leur auteur ? Il est peu probable qu'il s'agisse d'un moine occupant les lieux avant la Révolution. Les dessins datent de cette période. Le graveur est certainement un prisonnier qui a trompé son oisiveté forcée en ornant les murs de sa cellule. On peut aller un peu plus loin dans la caractérisation de ce mystérieux personnage en affirmant que les traits gravés nets et les dessins bien proportionnés sont sans nul doute l'œuvre d'un connaisseur des tracés de jardins à la française. Là s'arrête, à ce stade, l'identification du reclus : l'homme pourrait être un « jardinier » formé à l'art des jardins.



doc.5 Plan de jardin.

Portrait des châteaux royaux de Saint-Germain-en-Laye en 1614
(BnF) Alessandro Francini (dessin) Michel Lasne (graveur)

À présent, intéressons-nous aux motifs. Il n'existe aucune trace de tels plans de jardins sur le site de l'Abbaye Notre-Dame-du-Reclus. Le dessinateur en aurait-il reproduit des dessins aujourd'hui disparus ou bien aurait-il importé ceux d'autres propriétés? La question reste ouverte. Au vu du nombre de gravures, cinq sont abouties et une sixième n'est qu'ébauchée, on peut envisager qu'il s'agit d'une reproduction de mémoire, ou d'une libre création inspirée par les lieux pour passer le temps. Mais ces ornements peuvent aussi avoir été gravés par quelqu'un qui enseignait ou montrait son art à son ou ses

compagnons de cellule. Absents du site de Talus-Saint-Prix, un certain nombre d'éléments des gravures de l'abbaye se retrouvent dans les planches d'illustrations du livre de Salomon de Caus.

La première série représente deux carrés [A] et [B] comportant des motifs de plantations géométriques différents. (doc. 10) Au-dessus et sur le côté droit, figurent de grands arbres et des mares qui prolongent le jardin. En-dessous, on discerne une construction, probablement une terrasse donnant une vue en perspective du jardin et de ses plantations.

Le premier carré [A] est un jardin carré dont le centre est occupé par une statue ou un grand vase, avec deux cercles de promenade concentriques, entrecoupés de tapis de pelouse brodés. Du centre partent des promenades en direction du milieu des quatre côtés du dessin coupant les promenades circulaires. Les massifs entre ces trajectoires sont brodés de buis. (docs. 11 et 12) L'ensemble donne à voir des similitudes avec une gravure du livre de Salomon de Caus.

Le deuxième carré [B] est plus petit et son dessin, plus complexe, semble représenter une fontaine avec des tapis de pelouse brodés. Deux hypothèses [B] et [B'] s'offrent à nous.



- ① 1^{re} série de dessins
- ② 2^e série de dessins
- ③ Entrée extérieure du passage G. Une seule entrée pour une petite salle entre plancher et les voûtes.
- ④ Trace d'un ancien plancher au niveau des chapiteaux

doc.10 *Salle du Passage G*
Les deux séries de dessins se trouvent dans cette salle.



- ① 1^{re} série de dessins
- ② 2^e série de dessins
- ④ Trace d'un ancien plancher

doc.11 *Salle du Passage G*
Entrée côté cloître du passage G. Une pièce bas de plafond entre sol et plancher avec une seule entrée.



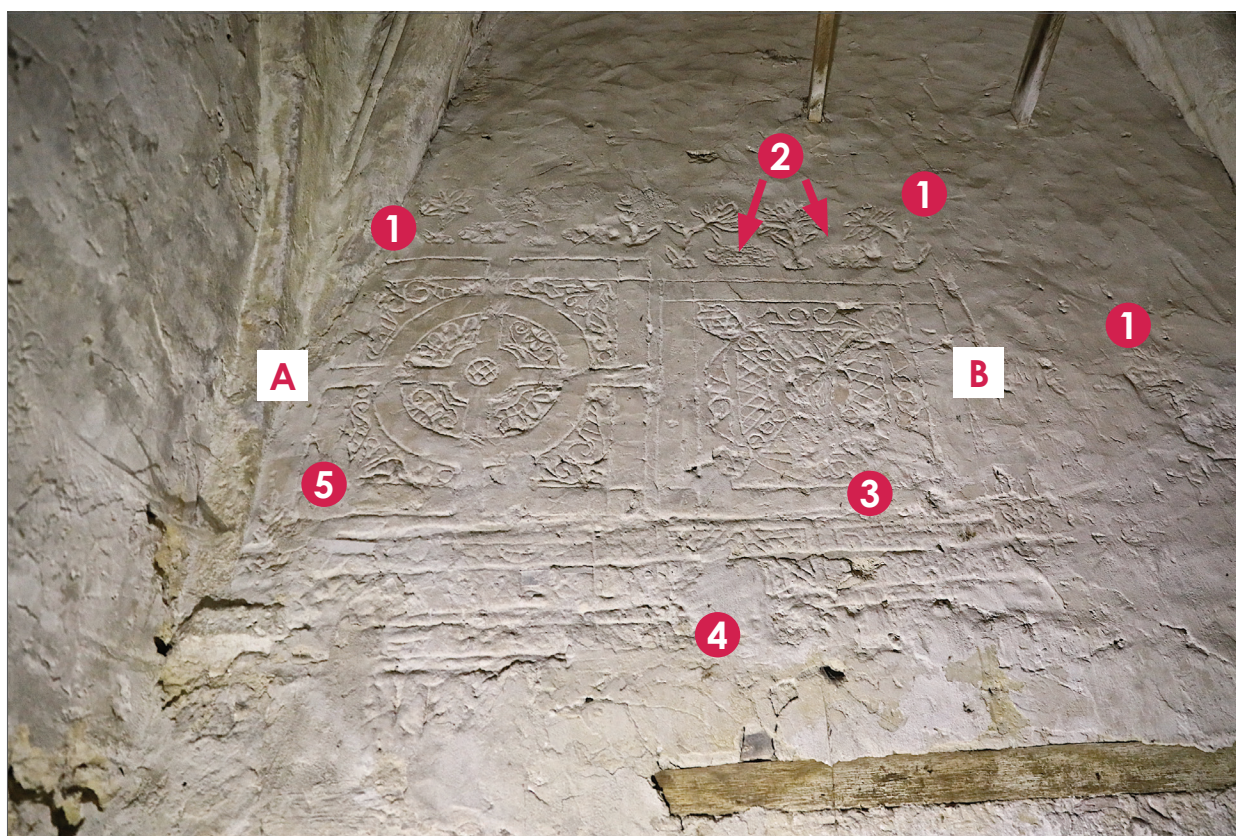
- ① 1^{re} série de dessins
- ② 2^e série de dessins
- ⑤ la porte d'entrée

doc.12

Hypothèse [B]: Un rond central se trouve inclus dans un carré empli de tapis de pelouse brodée de buis. Des angles de ce carré, naissent des excroissances ovoïdes qui se terminent dans le grand carré extérieur. Au milieu, une série de cercles concentriques s'élargit à partir de ce qui semble être un jet d'eau. Dans le plus grand cercle, on devine un grand bassin carré. Des cascades ou des parcours d'eau semblent se jeter dans des bassins secondaires aux angles du grand bassin carré. (docs.13)

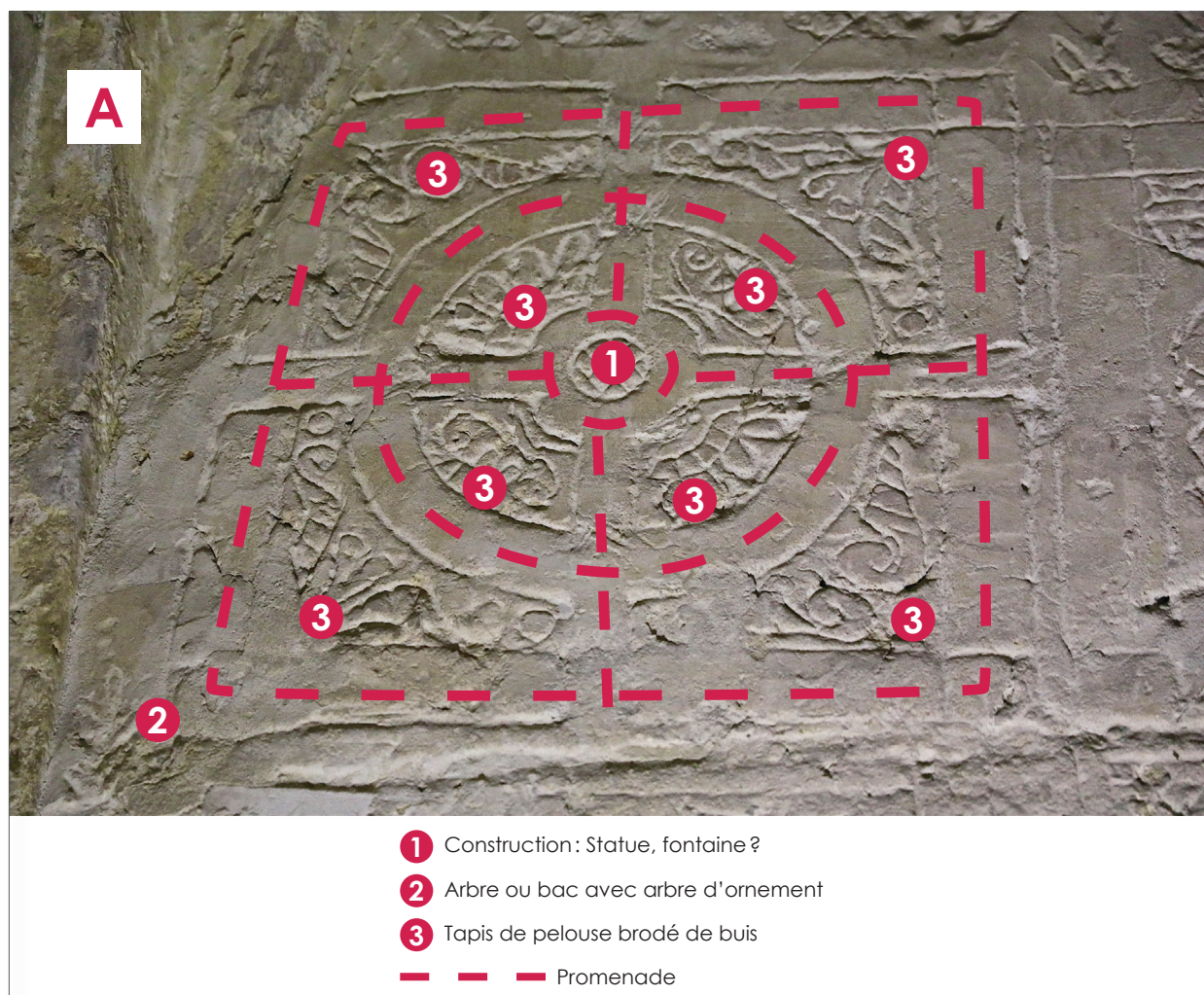
Hypothèse [B']: Un rond central est inséré dans un carré empli de tapis de pelouse brodée de buis. Des angles du carré, sortent des excroissances ovoïdes qui, se terminant dans le grand carré extérieur, pourraient être de petites constructions avec statues ou dallages. Une fontaine centrale se dresse constituée de plusieurs vasques et d'un jet d'eau. Du bassin circulaire central, des entrelacs de buis s'étirent en diagonale jusqu'aux angles du carré extérieur. Entre chaque diagonale brodée d'entrelacs, apparaît un dallage.

(doc.14) Deux gravures extraites du livre *Hortus Palatinus* semblent confirmer ce dispositif. (doc.15) On retrouve des similitudes dans le livre de d'Argenville qui institua les tracés géométriques (notamment le « grand parterre de compartiments »), l'utilisation d'outils spécifiques et le type de plantations désormais employés dans l'art du jardin à la française.



- ① Grands arbres dans un parc
- ② Mare
- ③ Fontaine et pièces d'eau avec bordure de tapis de pelouse brodé
- ④ Terrasse et escalier. Vue plongeante sur le jardin pour la perspective.
- ⑤ Jardin avec statue centrale et tapis de pelouse brodé avec deux cercles de promenade

doc.13 1^{re} série de dessins



doc.14 [A] Jardin avec statue centrale et tapis de pelouse brodé avec deux cercles de promenade



doc.15 Comparaison entre le dessin [A] de l'abbaye
 et une planche extraite du livre de Salomon Caus «Hortus Palatinus»
 La partie centre de la gravure de Théodore de Bry
 est la même que celle du dessin [A] de l'abbaye.

Le premier dessin [C] est un jardin en tapis de pelouses brodées, avec promenades, organisé autour d'une statue ou d'une vasque. Un grand carré extérieur

porte, en son centre, un cercle où s'élève une construction (statue, fontaine ou vase en pierre) de laquelle quatre passages rejoignent le milieu de chaque face du grand carré extérieur. Quatre massifs sont donc ainsi formés : deux motifs de tapis de pelouse brodée de buis épousant différentes formes géométriques sont répétés en opposition ; deux autres motifs sont des tapis de pelouse brodée de buis avec, en leur centre, un dallage en forme de gouttes d'eau formant probablement le socle d'une statue ou d'un vase. Les pieds des

Le deuxième dessin [D] est un carré plus petit que le précédent, cerné par une bordure en croisillons qui pourrait-être une construction en pierre surélevée ou un dallage. Il n'y a pas d'allée. Ce jardin semble devoir être réalisé pour être regardé et non parcouru. Le dessin est divisé en quatre à partir du milieu des côtés du grand carré extérieur; au lieu de promenades, on y voit une série de petits cercles. En leur centre, quatre massifs carrés, sans doute de la

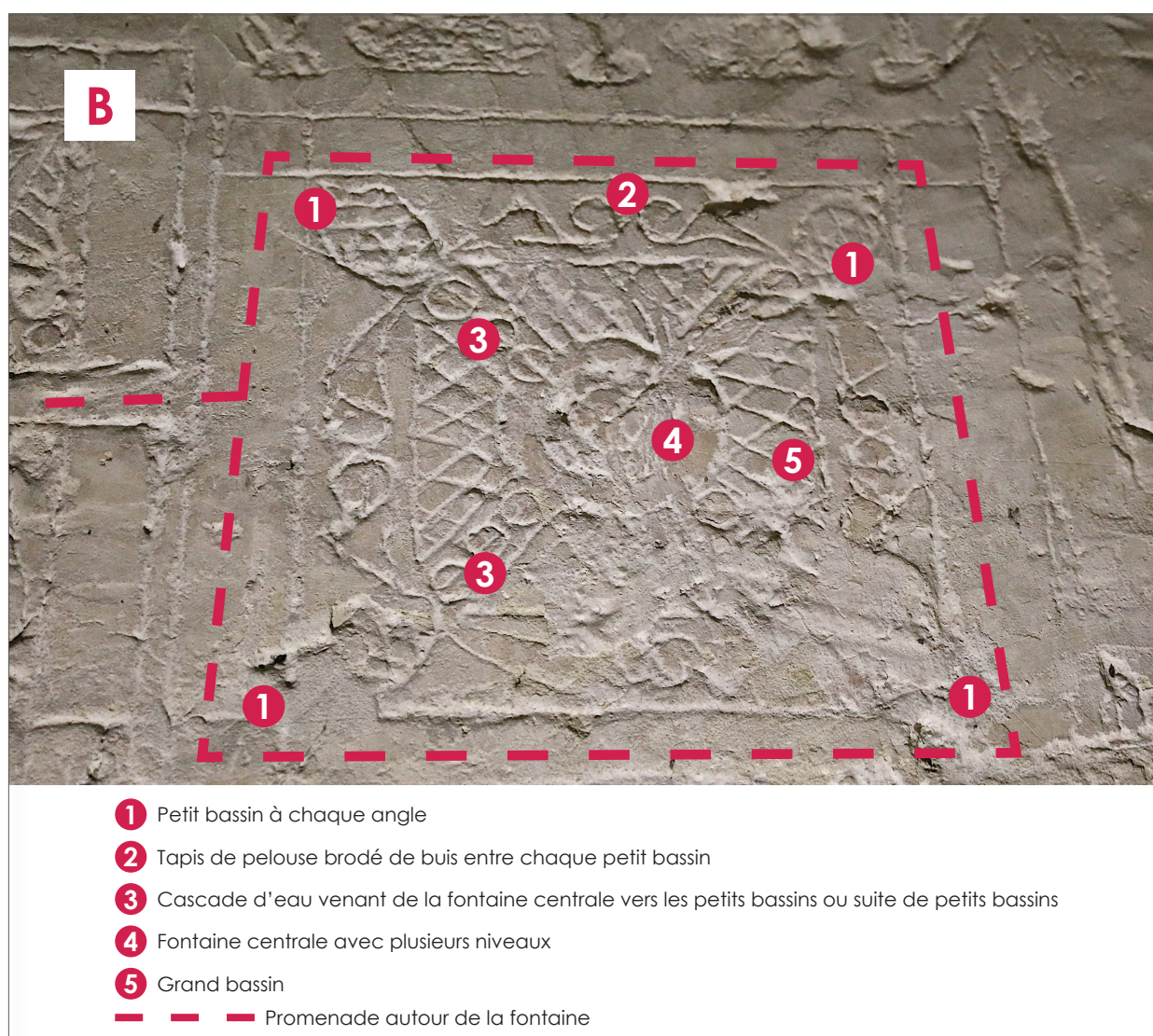


pelouse, occupent le reste du dessin. Sur le centre circulaire en dallage repose une statue ou un vase. Deux séries de motifs sont répétées : la première se compose de figures géométriques plus au moins angulaires (buis ou dallage avec statue ou vasque) bordées de tapis de pelouse brodée de buis ; la seconde, de tapis de pelouse brodée de buis qui s'évasent du cercle central vers les angles extérieurs du grand carré. La forme générale semble dessiner une fleur d'iris. (doc.18) Une série de bassin et un parterre de feuillage et fiori-

tures extraite des planches du livre *Hortus Palatinus* semblent, là encore, se retrouver dans la gravure [D] de l'abbaye. (doc.19) Le troisième dessin de cette deuxième série [E] est également un plan de jardin à la française de forme carrée. Un cercle central enclose un seul grand arbre d'ornement d'une essence précieuse ou rare venant des Amériques, ou d'Asie comme l'arbre aux quarante écus, le *Ginkgo Biloba*. Il pourrait également s'agir de l'évocation de l'arbre du paradis, un arbre portant quatre greffes d'arbres à fruit diffé-

rents : un porte greffe de la famille des rosacées avec fruit à pépins (pomme, poire), et deux d'arbres à fruit à noyaux (cerise, prune voire mirabelle pour les sols acides), constituant un véritable défi pour les pépiniéristes.

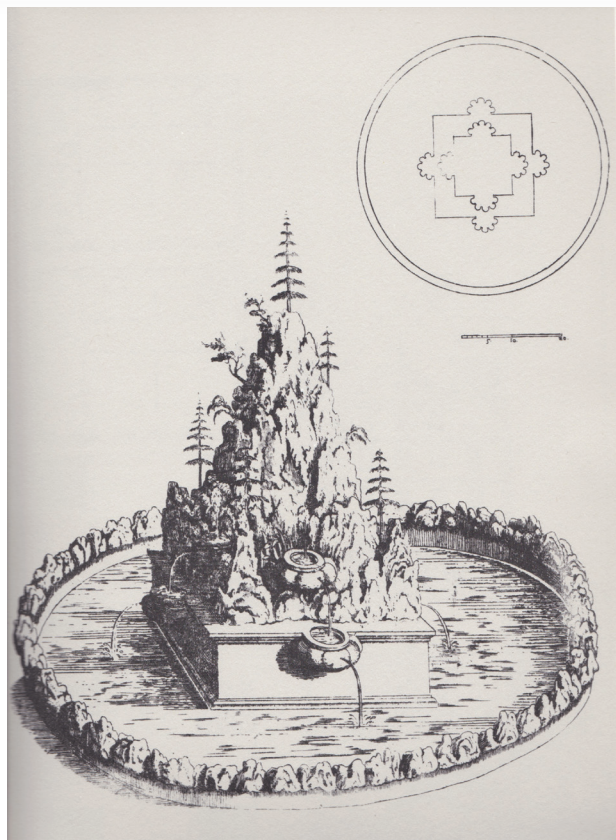
À chaque angle du carré extérieur, au bord de la promenade, on discerne un grand bac et une pergola. Le grand bac, destiné à recevoir des arbres d'ornements ou des fruitiers comme des orangers, est placé aux angles des chemins de promenade. La pergola de forme carrée, au sol en bois ou en métal,



doc.17 [B] Première hypothèse. Fontaine avec des tapis de pelouse brodés.



Une petite série de bassin ou pièces d'eau



Une fontaine centrale avec jet d'eau
vers les petits bassins
ou suite de petits bassins

doc.18 Comparaison entre le dessin [B] de l'abbaye
et une planche extraite du livre de Salomon Caus «Hortus Palatinus»
Les 2 dessins en vue de dessus et en perspective pourraient faire penser
que la gravure [B] est une grande pièce d'eau avec fontaine et bassin.



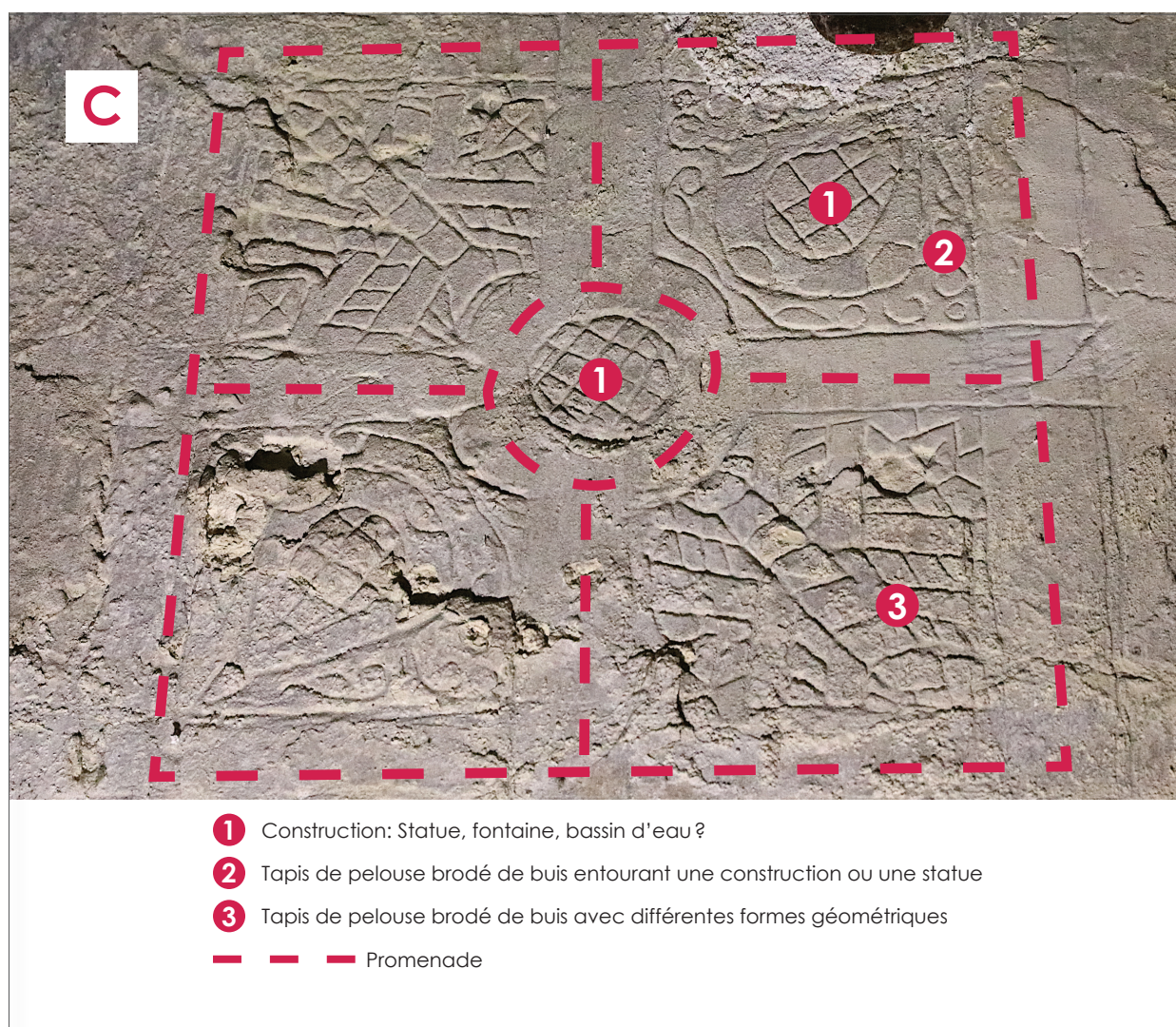
- 1** Ébauche d'un autre plan de jardin ou apprentissage de dessin
- C** Jardin avec statue centrale et tapis de pelouse brodé avec un cercle de promenade
- D** Jardin avec des tapis de pelouse brodés
- E** Jardin du Paradis

permettait une halte propice consacrée à la conversation. Généralement, une plante grimpante s'y enroulait, comme la clématite, le rosier grimpant ou encore la vigne, pour ne citer qu'eux. Entre la promenade extérieure et le cercle central, on devine quatre carrés de tapis de pelouse brodée, sans doute de buis. Bien que la partie inférieure du dessin [E] manque, on peut la reconstituer car tous les dessins de jardin font appel à la symétrie. (doc.20) Les arbres d'ornement ou les fruitiers en bac situés au bord des promenades et des parterres de

feuillages et de fioritures sont des éléments également présents dans une planche du *Hortus Palatinus*. (doc.21)

Ainsi tout concourt à montrer que le prisonnier enchaîné à l'anneau mural était érudit dans l'art des jardins, dont il a réalisé, avec peu de moyens, un petit catalogue d'épures précises. La variété de style et de conception des deux séries de dessins fait foi de l'étendue de ses connaissances car nombre d'éléments que nous avons détaillés sont présents dans les planches du *Hortus Palatinus* de

Salomon de Caux, et rappellent, parfois, les modèles du livre d'Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville. Mais qui était l'«homme»? Servait-il dans la maison d'un aristocrate local? Était-il attaché à une abbaye, à la demeure d'un riche notable? Était-il déporté? Et à quel titre était-il prisonnier? Que dire, enfin, de ce legs fixé sur les murs du cachot? Passe-temps nostalgique faisant appel à des souvenirs? Acte de création ludique, projet en cours ou avenir? Enseignait-il à quelqu'un? Quelle que fut son histoire, cet homme forcé à la réclusion nous



doc.20 [C] Jardin avec statue centrale et tapis de pelouse brodé avec un cercle de promenade

laisse le témoignage émouvant de l'amour des dehors et de la joie exutoire des formes. Dialectique entre le chaos du cachot, le tourment et l'ignorance du destin, et la fuite par l'agencement raisonné et la maîtrise de l'espace... hors les murs.

Photographies : Philippe Jacquemin

Compléments bibliographiques :

L'art des jardins de France, Jean Vassort, Rennes, Ouest France, 2017.

Buis et autres Topiaires, Mark Jones, Paris, Eugen Ulmer, 2014.

Les Jardins de Villandry, Sonia Lesot, photos de Georges Lévêque et Eric Sander, Paris, Eugen Ulmer, 2011.

Notes :

1. Jardin de monastères, Arles, Actes sud, 1996.

2. Salomon de Caus, né en 1576 en Normandie (probablement à Dieppe) est décédé à Paris, en février 1626. Il fut ingénieur et architecte, mena une vie discrète mais ses œuvres sont très connues en différents

domaines comme l'architecture, la mécanique, l'hydraulique, la perspective et la musique. Il construisit des orgues, des cadrans solaires, orna de nombreuses demeures royales en Europe. Il se servit de la force de la vapeur pour faire fonctionner des machines hydrauliques.

3. Le Jardin palatin - Hortus Palatinus, postface Michel Conan, Paris, Éditions du Moniteur, 1981

4. Paris, Jean Mariette, 1709. Consultable sur le site Gallica de la Bibliothèque Nationale de France : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k85672b.pdf>. Rééd. en facsimile, Arles, Acte Sud, 2003.

5. http://www.wikiwand.com/fr/Tommaso_Francini

6. Portrait_des_Chateaux_Royaux_de_Saint_Germain_en_Laye_par_A_Francini_1614_-_Gallica_2010



- ① Doubles figures géométriques avec découpage en buis ou bien statue, vasques avec un dallage au pied.
- ② Tapis de pelouse brodé en forme de fleur (iris ?)
- ③ Bassins et pièces d'eau ?
- ④ Bordure surélevée ou terrasse avec une plongeant sur le jardin pour la perspective
- — — Promenade extérieure au jardin ou haies de buis ?

doc.21 [D] Jardin avec des tapis de pelouse brodés

7. Plan général de Versailles, son parc, son Louvre, ses jardins, ses fontaines, ses bosquets et sa ville par N de Fer 1700 – Gallica 2012

8. Le parterre est admirablement bien décrit par Antoine Joseph Dezallier d'Argenville dans un ouvrage de référence intitulé La théorie et la pratique du jardinage. Au chapitre IV, « Des parterres et plates-bandes de différentes espèces », il écrit : « Le mot parterre vient du latin partiri, et selon quelques-uns, un parterre signifie une aire plate et unie. Les compartiments et les broderies des parterres sont tirés des figures de géométrie, tant de lignes droites, que circulaires, mixtes, etc. il entre dans composition différents dessins, comme des rinceaux, des fleurons, palmettes, feuilles refendues, bec de corbin, traits, nilles, volutes, nœuds, naissances, agrafes, chapelets, graines, culots, cartouches, attaches, feuilles tronquées, dents de loups ou trèfles, panaches, compartiments, guillochis ou entrelacs, enrou-

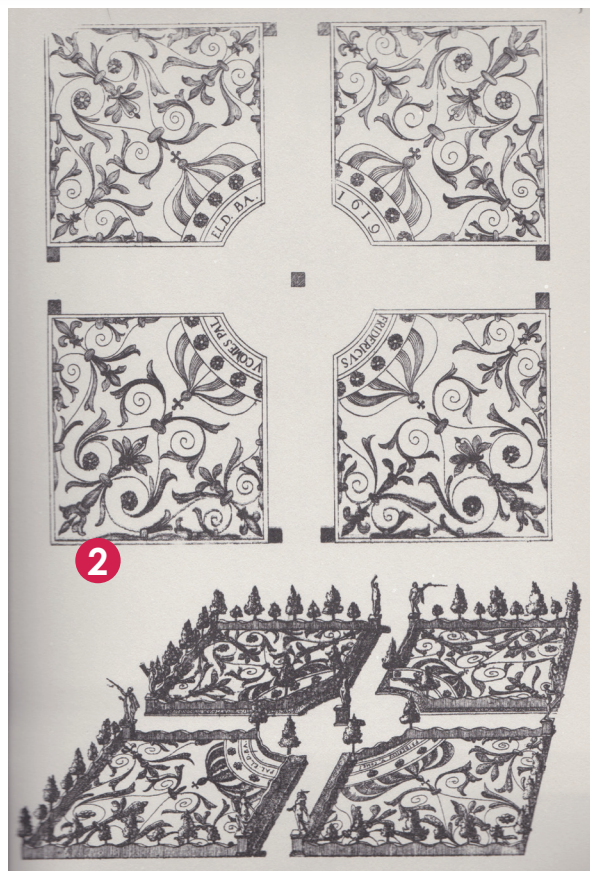
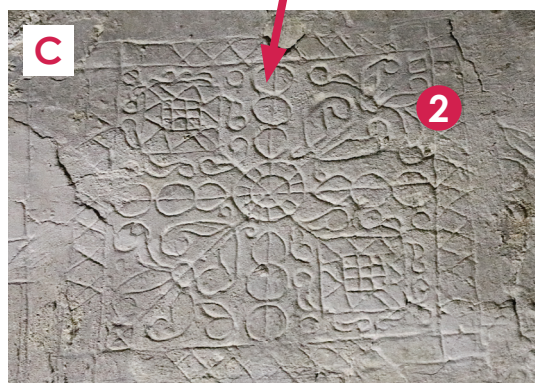
lements massifs et coquille de gazon, sentiers et plates bandes. Quelquefois on y joint des dessins de fleurs, comme des rosettes, des œillets, des tulipes et autres ». Il poursuit plus loin : « Les parterres de broderies sont ainsi appelés, à cause du buis dont ils sont plantés, qui imite la broderie. Ce sont les plus beaux et les plus riches de tous ; on les accompagne quelquefois de massifs et d'enroulements de gazon. Leur fond doit être sablé, afin de mieux détacher les feuilles et les rinceaux de la broderie, que l'on remplit de mâchefer ou de terre noire » (Paris, Jean Mariette, aux Colonnes d'Hercules, 1709, p. 31-38).

9. La pergola est une petite construction dont les poutres horizontales reposent sur des colonnes. Elle est utilisée comme support aux plantes grimpantes afin d'ombrager une terrasse lorsqu'elle est contre une maison. En forme de tunnel d'ombre dans les jardins, elle permet de s'abriter de la chaleur et du soleil l'été.

10. À la saison du gel, leur prix d'achat et de conservation étant très élevés, on entreposait les agrumes, les lauriers roses et les palmiers dans des bâtiments chauffés nommés « orangerie ». Seules les grandes fortunes pouvaient posséder une orangerie. Ces arbres étaient installés dans des bacs disposés de manière très ordonnée, pour ponctuer les angles des parterres à la belle saison. Le terme « orangerie » désigna un temps la plantation d'orangers qui reçut ensuite l'appellation d'« orangerie ».

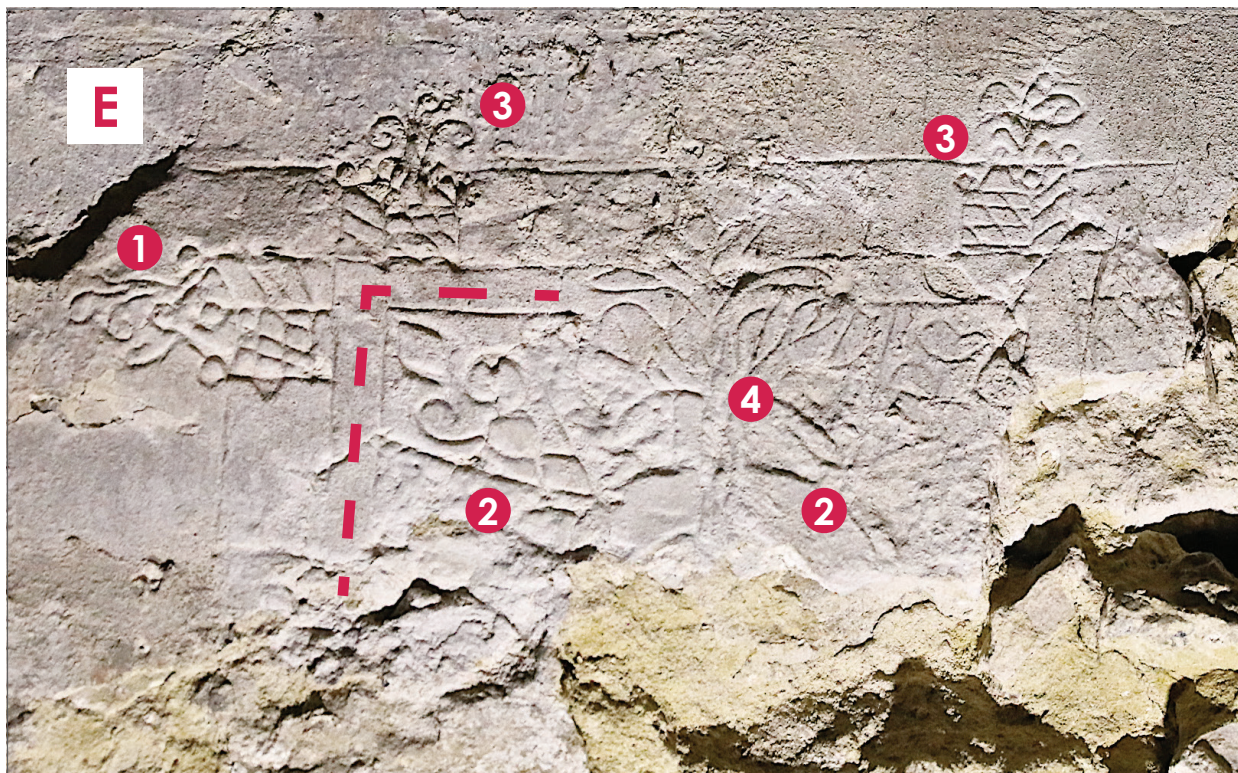


Une petite série de bassin ou pièces d'eau



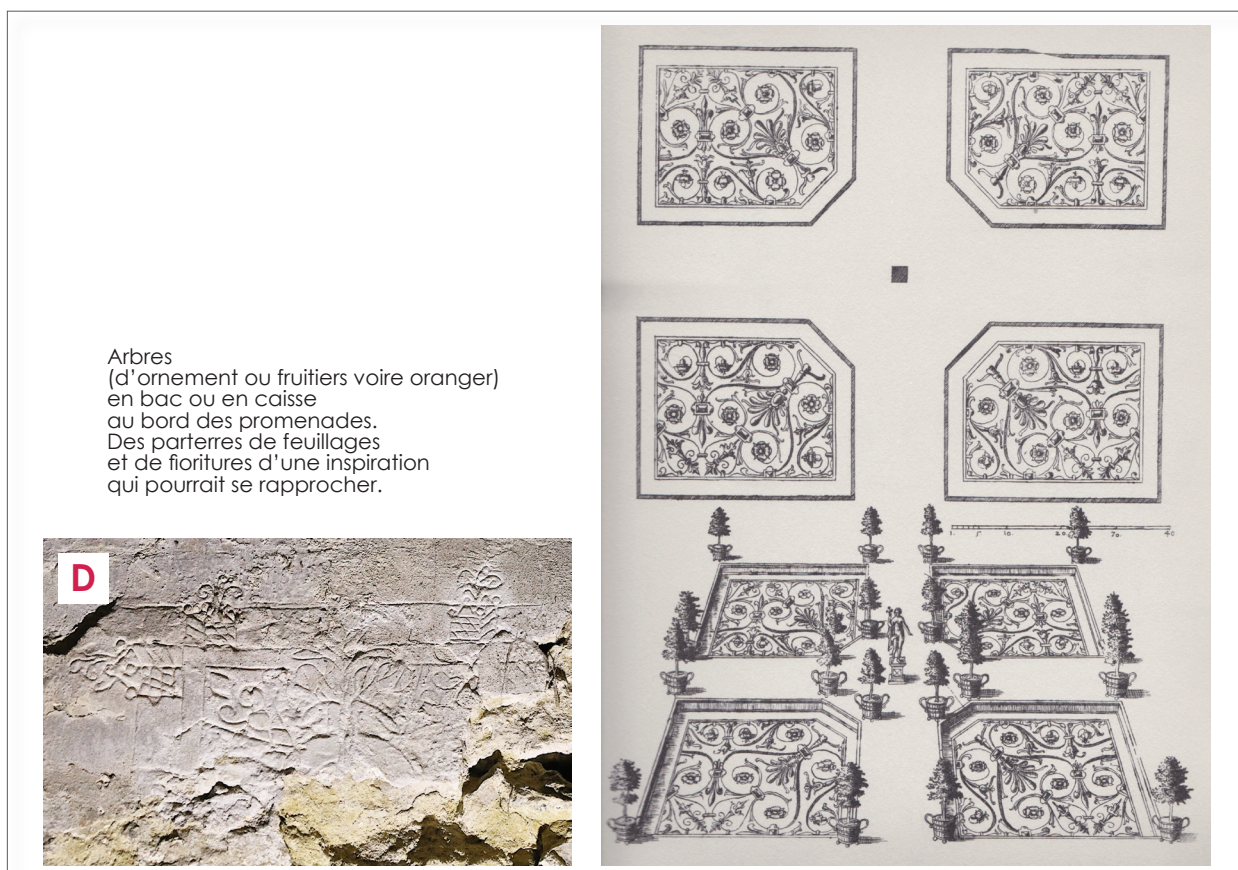
2 On peut remarquer une même inspiration de style dans les feuillages et floritures.

doc.22 Comparaison entre le dessin [C] de l'abbaye et une planche extraite du livre de Salomon Caus « Hortus Palatinus »



- ① Pergola de forme carrée avec plante grimpante autour
 - ② Tapis de pelouse brodé
 - ③ Arbres (d'ornement ou fruitiers voire oranger) en bac ou en caisse au bord de la promenade
 - ④ Au centre l'arbre du paradis, de vie ou de la connaissance.
Soit un bel arbre d'essence exotique,
soit un arbre greffé avec quatre fruits différents: deux à pépins et deux à noyaux.
- — — Promenade

doc.21 [E] *Jardin du Paradis*



Arbres
(d'ornement ou fruitiers voire oranger)
en bac ou en caisse
au bord des promenades.
Des parterres de feuillages
et de fioritures d'une inspiration
qui pourrait se rapprocher.



doc.24 *Comparaison entre le dessin [D] de l'abbaye
et une planche extraite du livre de Salomon Caus «Hortus Palatinus»
La gravure [D] de l'abbaye est un mixte entre plan de dessus et perspective.*



Église de Bannes

par Arnaud SARAZIN

Le premier élément qui saute aux yeux du visiteur, lorsqu'il découvre l'extérieur de l'église de Bannes, est son imposant clocher roman dont le pourtour s'orne d'une frise de billettes. Au-dessus, de cette frise s'ouvre une série de baies géminées agrémentées de chapiteaux romans cubiques ou à feuillages d'eau.

Il domine un chevet à trois pans de construction plus « récente » ainsi que le confirme son fenestration : des baies en arc brisé indiquant une édification au cours du XIII^e siècle. Ces baies, sont encadrées de puissants contreforts de pierre, reliés à la corniche à modillons placée sous la sous-

pente du toit, au moyen d'un chaînage de pierre. Par ce dispositif architectural, les bâtisseurs ont accentué la verticalité du chevet de l'église de Bannes.

Ce chevet est accosté de deux transepts. Si on porte tout d'abord attention sur le transept Sud, ce dernier est percé au niveau de son mur sud, de deux fenêtres au profil légèrement brisé, indiquant une construction remontant sans doute à la fin du XII^e /début du XIII^e siècle. Ce transept a subi quelques modifications au début du XVI^e siècle ainsi qu'en atteste une fenêtre au délicat remplage renaissant ajourant son mur Est.

Quant au transept Nord, ce dernier a probablement été élevé au cours du XIII^e siècle, ainsi que l'indique la série de fenêtres ogivales ajourant ses murs. À noter, la présence au niveau du transept Nord du mur Nord de ce croisillon d'une curieuse tourelle d'escalier bardée de bois et dont la base repose sur une pierre meulière circulaire.

Ces deux croisillons sont prolongés d'une nef et de bas-côtés, dont la construction au XII^e siècle est révélée par la présence au niveau

des bas-côtés Nord et Sud d'une série de fenêtres en plein cintre à l'encadrement de pierre soigné.

Cette datation est confirmée par son portail principal qui s'ouvre au niveau du pignon Ouest et qui est scandé de deux archivoltes romanes soutenues par une série de colonnettes à chapiteaux feuillagés.

Un autre portail a été aussi aménagé au niveau du bas-côté Sud : il présente des piédroits formant chaînages en harpe, supportant deux consoles de pierre qui soutiennent elles-mêmes un imposant linteau rectangulaire. Ce dernier s'inscrit à l'intérieur d'une arcature en plein-cintre.

À proximité immédiate de ce portail, une dernière curiosité s'offre aux visiteurs : un cadran solaire portant la légende suivante : « Chaque heure est un pas vers l'Éternité ».

Photographies : Arnaud Sarazin



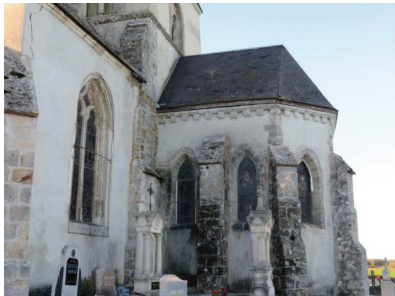
Vue générale de l'église de Bannes



Clocher roman



Vue du côté Sud de l'église



*Vue du chevet gothique
et du transept Sud*



*Vue du chevet
et des transepts Nord et Sud*



Vue du côté Nord



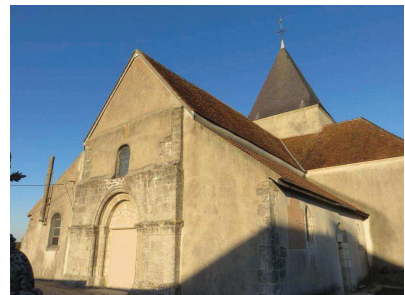
Baie géminée du clocher roman



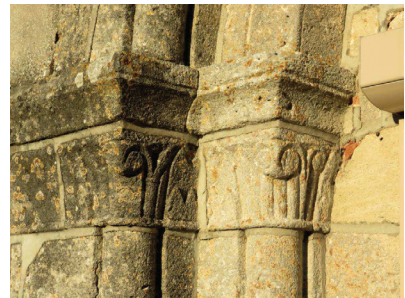
Tourselle du transept Nord



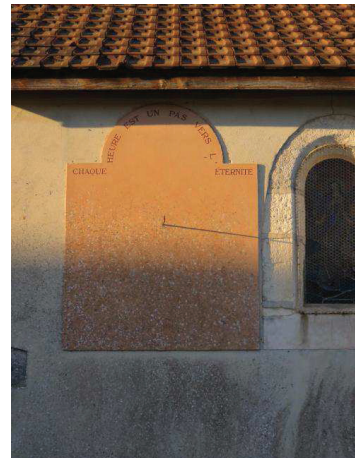
Vue du côté Nord



Vue de la façade Ouest



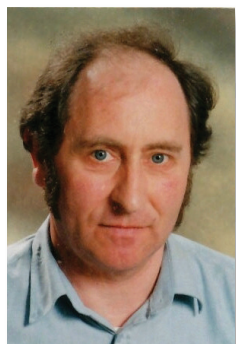
*Détail des chapiteaux romans
du portail principal*



Détail du cadran solaire



Vue du bas-côté Sud



Les marais à la veille de la Révolution

par Jean MACLIN

Une enquête de 1769 sur les terres incultes et les cahiers de plaintes et doléances nous donnent des renseignements intéressants sur l'état des marais.

DES ZONES TRÈS HUMIDES

Les marais de la vallée de Pleurs sont complètement inondés durant l'hiver et au début du printemps ce qui les rend impraticables. À Faux-Fresnay, M. Guillemot dit que les rivières s'écoulent lentement en faisant de

capricieux méandres. Les « mouillures » et les « fondrières » ne peuvent ni s'assécher ni se combler.

Mlle Brulfer écrit que « depuis Pleurs jusqu'à l'Aube, la Superbe s'étendait bizarre et capricieuse dans toute la vallée au milieu de marais inféconds d'où n'émergeait aucun arbre. Thaas et Angluzelles étaient séparés par une immense nappe d'eau. La rivière en était la cause, car sortie de son vieux lit affaissé par une longue suite de siècles, elle serpentait paresseusement en tous sens ».



doc.1 Les Puyots à Faux-Fresnay

À Courcemain, le marais est inondé au printemps à cause de sources qui donnent beaucoup à cette époque ; mais même sans inondation, il y a de l'eau toute l'année ce qui le rend impraticable dans sa plus grande partie.

Dans les marais de Saint-Gond, la description est la même. À Bannes, on dit que le marais est un terrain semblable à une citerne, un bassin fangeux et inhabitable. Les marais proches du village n'ont jamais été cultivés et ne pourront jamais l'être. À Broussy-le-Grand, ces marais le plus souvent « à blanc d'eau » for-

ment « un bassin extrêmement plat, sans fond, qui reçoit l'égout des montagnes qui le bordent et qui, dans sa longueur de 5 lieues n'a pas plus d'un pied de pente; telle est la cause la plus naturelle et la plus sensible au long séjour des eaux qui ne peuvent s'écouler qu'avec une extrême lenteur et que l'on ne peut pomper pendant l'été à cause des grosses herbes qui, en ces temps, en couvrent la superficie... ».

LES PLUIES CAUSENT DE GRANDS DOMMAGES

Les pluies abondantes peuvent aussi provoquer des inondations comme à Gourgauçon.

À Euvy, où il n'y a pourtant pas de rivière, lorsqu'il pleut longtemps et abondamment, les puits, qui ont 15 à 18 mètres de profondeur, débordent. Il se forme alors une sorte de petite rivière qui pénètre dans les maisons, dans les granges et surtout dans les caves, au fond desquelles, on voit en même temps jaillir des sources particulières.

Les orages provoquent des inondations et le ravinement des coteaux. À Salon en 1777, « toutes les terres ont été emportées, les « empouilles » comblées et submergées, des maisons renversées où plusieurs personnes ont péri et plusieurs bestiaux... »

Ces eaux arrivent ensuite à Faux, s'étendent en lac, s'accumulent et envahissent les maisons des quartiers bas. Le 22 janvier 1757, une crue violente, se produisant pendant la nuit, provoque l'effondrement de quelques maisons et la fuite des habitants de ces quartiers bas qui vont perdre une grande partie de leurs animaux.

Un peu avant la Révolution, le

gouvernement, à la demande des gens de Salon fait construire plusieurs digues sur les hauteurs du village. Ces barrières de 2 à 3 mètres d'élévation et d'une longueur de plusieurs centaines de mètres, forment des réservoirs qui emmagasinent un grand volume d'eau et empêchent l'effet désastreux d'un dégagement trop rapide. L'entretien de ces digues est assuré par les habitants de Salon.

Ceux-ci se plaignent de cette charge supplémentaire dans les cahiers de plaintes et doléances.

DES ENDROITS DANGEREUX

Jadis, les zones humides étaient aussi un objet de crainte, car c'était le repaire de tout ce que les brouillards pouvaient receler d'esprits malfaisants. Les marais avaient mauvaise réputation, car les eaux stagnantes et les sols instables « qui se referment sur leur proie » en faisaient un lieu dangereux. De plus, l'odeur des marais était qualifiée de putride et véhiculant des miasmes...

À Saint-Saturnin, on mentionne que les marais occasionnent des fraîcheurs printanières qui, souvent, causent des dégâts aux cultures.

Dans plusieurs communes, on signale que l'humidité et les brouillards provoquent des fièvres. Les mares d'eau croupie, aux exhalations contagieuses font que l'air n'est pas sain et les maladies nombreuses.

M. le Docteur Gayrard de Congy rappelle à la fin du XIX^e siècle que le souvenir des fièvres paludéennes n'a pas disparu de la mémoire des habitants des Marais de Saint-Gond. Ces fièvres étaient chro-

niques et atteignaient une grande partie de la population, se propageant jusqu'à Congy, Étoges et Montmort, c'est à dire à plus de trois lieues des marécages.

En 1893, M. Théveny Constant, médecin à Plancy constate encore des fièvres paludéennes dans les communes de Vouarces et Saint-Saturnin.

Les animaux ne sont pas épargnés. À Boulages, le 13 août 1789, le sieur Flaubert, vétérinaire à Bagneux, vient constater une maladie épidémique parmi les bestiaux. Dans l'espace d'un mois, elle fait 16 victimes sur 300 têtes. Cette maladie débute par une tache blanchâtre dans l'œil qui fait perdre la vue. C'est la maladie du charbon blanc. La cause du mal est la trop grande humidité. En 1871, le typhus a régné dans les étables; il a fallu abattre 120 têtes sur environ 430.

Dans les marais, existent (même encore de nos jours) des trous de taille variable, parfois d'ailleurs minuscules, où il y a de l'eau toute l'année, même en période de sécheresse et l'hiver, ils ne gèlent pas. On les nomme « puisards », mais surtout « bîmes » (rivière des Bîmes à Pleurs, « les Puyots » à Faux-Fresnay (doc.1), « bîmes » et « fontaines » à Courcemain)... Dans ces lieux, l'eau semble sourdre d'une très grande profondeur, alimentée par une rivière souterraine. Ce sont en fait des résurgences. Plusieurs personnes ont essayé de trouver le fond en y introduisant des perches liées bout à bout... Peine perdue! Inutile de dire que ces zones sont dangereuses. Plusieurs chasseurs, connaissant pourtant bien les lieux, ont failli y perdre la vie.

UN MILIEU DIFFICILEMENT PÉNÉTRABLE

Les marais demeurent donc impraticables une bonne partie de l'année et la communication entre les villages est souvent difficile.

Soyer est situé au milieu d'un marais qui, pendant plus de six mois, lui ôte la communication avec presque toutes les autres communautés.

La Chapelle-Lasson et Marsangis sont séparés par un marais fangeux impraticable durant une partie de l'année.

Villeneuve-Saint-Vistre est une paroisse si aquatique et si marécageuse que les rues sont impraticables. La communication avec Villevote est très difficile durant plusieurs mois.

À Courjeonnet, les habitants indiquent que la traversée des marais est dangereuse, bêtes et gens y exposant leur vie.

À Broussy, les bestiaux ne peuvent s'aventurer dans les marais sans risquer d'y périr.

LES ROUTES ET LES CHAUSSÉES

En 1755, à Courcemain, les habitants demandent «à réparer le chemin de communication de Boulages qui est chez eux gâté par les eaux du marais de Riverolles (il n'y a pas de pont). Ce chemin leur est d'une grande utilité attendu que Boulages est situé sur l'Aube et qu'il y a un pont sur lequel ils passent pour conduire leurs grains à Méry ou à Troyes...»

Pour traverser les marais, on a parfois construit une chaussée (route surélevée). L'entretien de celle-ci est à la charge des communautés. Ainsi, à Courcemain et à Saint-Saturnin on se plaint des dépenses occasionnées par «cette mauvaise chaussée passant à travers les marais du dit lieu, qui est journellement abîmée par les voituriers de la haute Champagne qui conduisent des grains et autres marchandises au port d'Anglure, pour la provision de Paris...»

De plus, cette chaussée et les deux ponts sont «souvent inondés et ravagés par les eaux».

À Pleurs, de nombreuses corvées sont nécessaires à l'entretien de la chaussée et des ponts sur son territoire permettant la communication de Sézanne à Arcis-sur-Aube.

En 1784, le marquis de Pleurre écrit à l'intendant Rouillé d'Orfeuil: «l'hiver extraordinaire que nous venons d'avoir et un débordement tel qu'il ne s'en était pas vu de plus grand qu'en 1740, ont, entre autres désordres, achevé de ruiner les ponts et chaussées du village de Pleurs. On avait déjà dû réparer la chaussée du lieu en 1777 au moyen de corvées...»

LE BACHOT (doc.2)

Avant 1832, pour aller d'Angluzelles à Thaas, on se sert d'un «bachot» (grande barque). Ce moyen de locomotion aboutit pour Angluzelles au «Bois du Bachot», là où se trouvent maintenant les vestiges d'une vanne et pour Thaas au lieu dit «Les Croisées». Au moment du départ retentit le cri de: «Au Bachot!» pour appeler les voyageurs.

LES PONTS DE LA GRANDE RIVIÈRE

Plusieurs villages doivent aussi participer à la construction et à la réparation des ponts sur l'Aube (La Grande Rivière, comme on disait alors).

Ainsi, en 1770, le pont de Boulages est reconstruit (doc.3). C'est le village qui est chargé de cette construction. Mais les villages voisins doivent participer à ces travaux.

C'est ainsi que Faux-Fresnay doit payer les deux tiers de cette participation. L'autre tiers est réglé par Courcemain et Longueville.

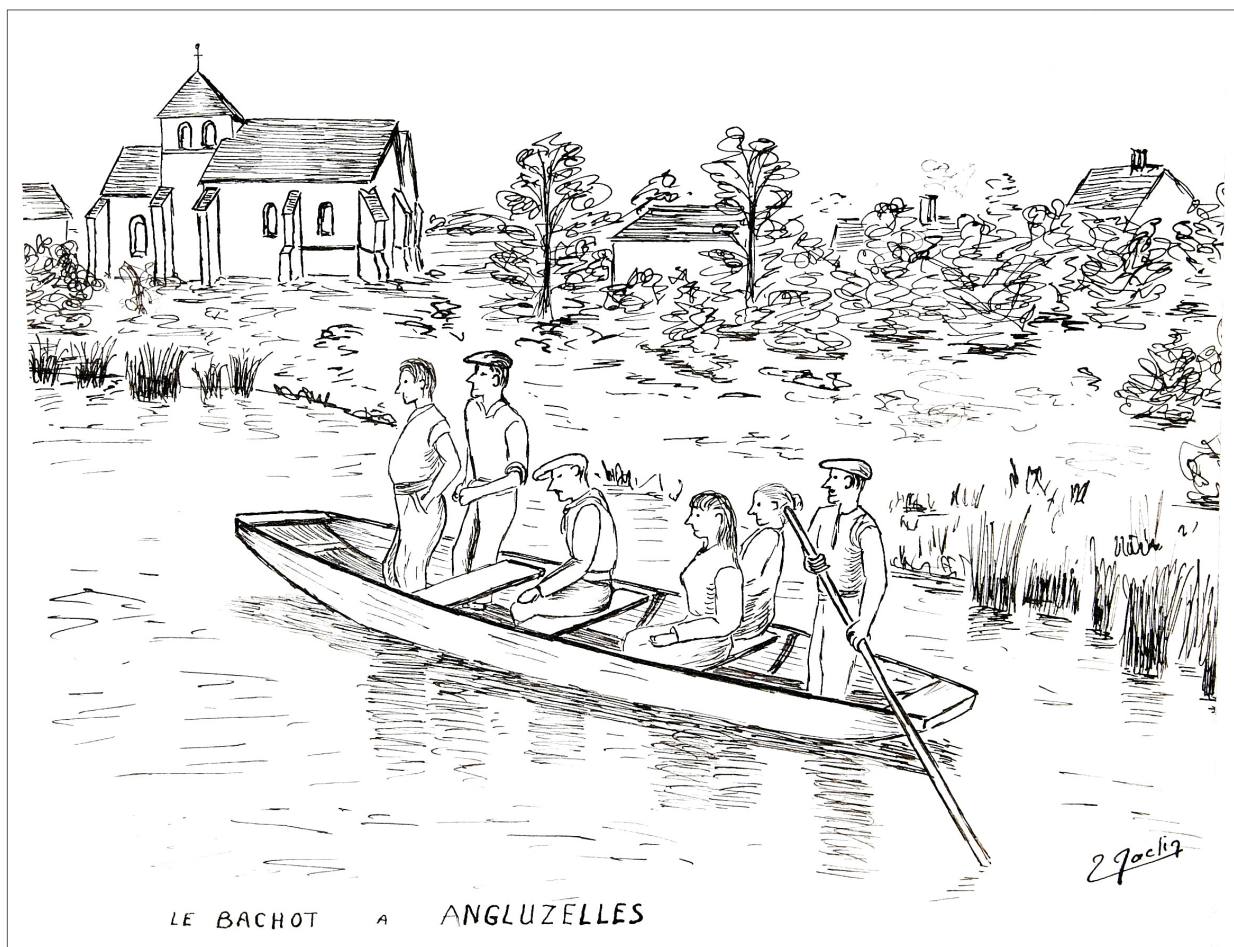
Le pont de Plancy a lui aussi été reconstruit à neuf en 1755 au-dessus des moulins, celui du Bachot l'est également en 1768.

Ces deux ouvrages sont financés par les communautés de Charny-le-Bachot, Plancy et l'Abbaye qui en payent les trois quarts; l'autre quart est réglé par les communautés de Champfleury, Salon et Semoine.

Les habitants de ces communes ne sont pas dispensés pour autant du péage qu'ils doivent acquitter lorsqu'ils empruntent le pont qu'ils ont pourtant financé.

C'est ainsi que le baron Godard d'Aucour de Plancy percevait le péage sur le pont (voitures) et dessous (bateaux).

Il en va de même pour les autres ponts sur l'Aube (Granges, Anglure, Saron, Marcilly...). C'est ainsi que Chichey doit financer la construction d'un pont à une arche en pierre pour franchir les marais de la commune et doit une participation à la route qui mène à Troyes et au pont qui franchit l'Aube à Granges.



doc.2 le Bachot entre Angluzelles et Thaas

LES PÂTURAGES

Les marais sont utilisés pour le pâturage sur les bords et uniquement à la belle saison (5 à 6 mois). Seules les bêtes à cornes peuvent y pâturer. À Oyes on indique d'ailleurs que le marais est « contraire aux bêtes à laine ». Bien souvent, on ne peut même pas y faire du foin (La Chapelle-Lasson, Faux-Fresnay, Queudes, Aulnizeux, Bannes). À Faux-Fresnay on signale que « ce n'est que de mauvaises herbes qui ne servent que pour le pâturage des troupeaux ». Parfois sur le bord du marais, on arrive à récolter du foin, comme à Broussy-le-Grand, mais celui-ci

est de piètre qualité « On y recueille sur les bordages quelques foins très grossiers qui, étant donnés dans l'hiver aux bestiaux ne font d'autres effets que de les rendre horriblement maigres et leur engendrer une vermine qui les ronge et les dessèche... ».

(Il convient de signaler que dans les marais de Saint-Gond, le comte de Lantage s'est approprié les meilleurs pâturages).

En effet, dans d'autres marais, la situation est différente. À Allemanche, l'enquête de 1769 signale que « 200 arpents de marais appartenant à la communauté produisent dans les années de sécheresse 2000 bottes de foin ».

SEIGNEURS ET BIENS COMMUNAUX

Ces pâturages sont le plus souvent des biens communaux dont les habitants peuvent profiter. Malheureusement pour eux, le seigneur local va souvent essayer d'évincer les villageois de ces terres.

- À Coligny, le seigneur conteste aux habitants le droit de pêche dans le ruisseau.
- À Thaas, le seigneur Du Val revendique des droits sur la rivière (fondés sur aucun titre) alors que les habitants en ont toujours joui.

- À Marigny, les habitants jouissent de la rivière mais en 1774, M. le marquis de Pleurre

s'empare de la dite rivière sans avoir acquis de nouveaux titres.

- À Semoine, le seigneur d'Aucourt a essayé de s'emparer de toutes les bassières où coule quelquefois l'eau de petites fontaines dont il prétend la propriété, au préjudice des particuliers qui y ont, de temps immémorial, planté des noyers et des peupliers.

- À Connantray, le seigneur a obtenu l'annulation de l'adjudication des usages, prés et marais du village. Chaque année, il renouvelle son opposition aux mêmes adjudications, mettant la communauté en demeure de soutenir des procès coûteux.

- Les habitants de Courcemain accusent le seigneur d'usurpations sur les biens communaux.

Faux-Fresnay possède plus de 200 ha de « marais communs ». D'après une opinion accréditée dans la paroisse, ceux-ci, comme dans les villages voisins, étaient primitivement propriété royale. Un généreux monarque en aurait fait l'abandon aux villageois, soit gracieusement, soit pour remercier des services.

Le seigneur Chambaut possède le droit de chasse sur les marais. Mais il veut aussi interdire la pêche sur les rivières, alors que les villageois l'avaient toujours pratiquée. Quelques pêcheurs pris en flagrant délit sont condamnés (sentence confirmée à Sézanne).

Il soutient bientôt que tous les marais lui appartiennent. Mais la tentative est si peu raisonnable que le seigneur doit abandonner après les premières démarches. Mais il ne renonce pas et présente des exigences sur une portion des marais, puis sur une autre et fait peu à peu connaître ses prétentions sur une grande partie des marais de Faux-Fresnay. Une série de procès débute en 1757,

occasionnant bien des frais et des tourments aux villageois.

Certains, lassés par toutes les procédures et affolés par les dépenses engendrées sont prêts à céder aux prétentions du seigneur, mais d'autres, emmenés par Pierre Morant (qui avait étudié la médecine à Paris) s'accrochent et parviennent enfin à mettre un terme aux revendications de Chambaut en 1782. Le seigneur ne s'avoue pas vaincu, calomnie Pierre Morant et présente de nouvelles prétentions. Il capte tout le ruisseau des Couchis pour alimenter le moulin de Faux, privant les habitants du village de l'eau nécessaire au jardinage et aux besoins ménagers. Suivent d'autres tracasseries... Le procès des marais ne va vraiment prendre fin qu'en 1792, à la mort du seigneur.

À Connantre, en 1502, le seigneur abandonne aux habitants un ancien étang asséché servant de pâturage. Plusieurs dizaines d'années plus tard, le nouveau seigneur veut récupérer cet espace pour le remettre en eau.

Les villageois s'y opposent et un long procès va avoir lieu. Les habitants menacent même de quitter Connantre. Finalement, un accord est trouvé. En 1612, les villageois laissent au seigneur d'autres parcelles en échange de l'ancien étang.

La communauté de Connantre, avant la Révolution, doit soutenir encore un long procès contre le seigneur du lieu au sujet du droit de cens sur les biens communaux.

Le propriétaire des marais de Saint-Gond est le comte de Lantage (successeur du comte de Romécourt à qui Louis XIV avait concédé les marais en 1670). Mais le seigneur s'est engagé à dessécher ces terres pour assainir la région. Il

doit aussi construire des chaussées et des ponts et laisser les communautés conduire les bestiaux dans les prairies. Mais ces conditions ne sont pas remplies. Le comte de Lantage veut interdire l'accès des pâturages aux dix-sept communautés riveraines. Il fait enlever 26 bœufs qui paissaient dans les marais par ses hommes jusqu'à son château de Bannes. Il ne les rend que 16 à 18 jours plus tard, obligeant les paysans à lui verser « des sommes d'argent considérables ».

Il fait arrêter un habitant du Grand-Broussy qui pêchait et le fait conduire par la maréchaussée, piqué de sangsues par tout le corps, perdant son sang et ses forces.

Le procès, opposant les communautés villageoises au comte de Lantage dure jusqu'à la Révolution. Ce n'est que le 7 novembre 1792 qu'un arrêté du département de la Marne, du reste attaqué sous la restauration par le fils du comte de Lantage, peut mettre les communes en possession des Marais de Saint-Gond.

Après la Révolution, les biens communaux sont soit distribués entre les habitants, soit vendus. Quelques communes conservent cependant leurs marais, en partie ou en totalité.

Cahiers des Plaintes et Doléances des villes, bourgs et communautés du baillage de Sézanne publiés par Gustave Laurent, 1909.

Faux-Fresnay Ancien et Moderne par Alexis Guillemot, 1897. Réédition en 1977.

Notes de Mlle Brulfer, ancienne institutrice à Thaas vers 1940.

Dictionnaire des communes du département de la Marne par J. Chalette, 1845.



doc.3 *Le pont sur l'Aube à Boulages*



Le Mont Aimé, d'hier à aujourd'hui

Un haut lieu du catharisme en Champagne

par Luc DASSENS

Notes :

1. C'est l'affleurement qui sert de référence pour définir un étage géologique, en l'occurrence le Danien, compris entre 66,0 et 61,6 millions d'années.
2. Limite entre le Crétacé et le Tertiaire, correspondant à une extinction massive d'espèces animales et végétales il y a 65 millions d'années.

Pour autant que je m'en souviennne, il n'y avait pas beaucoup de livres à la maison. Mais dans le secrétaire de mes parents, un ouvrage en particulier avait toujours attiré mon attention. Il s'agissait du 1^{er} tome de « L'Épopée Cathare » de Michel Roquebert.

À mes yeux d'enfant, c'était un gros livre chargé de mystère. Rien que la photo en noir et blanc de couverture me fascinait. Presque solarisée, elle représente les vestiges du château de Penne d'Albigeois dans le Tarn. Et puis surtout, ce mot totalement inconnu, étrange : « cathare ».

Avec une mère née à Castelnaudary et un père à Carcassonne, et je ne parle pas de mes ancêtres, il y a

fort à parier que du sang d'hérétique doit couler dans mes veines. Au décès de mes parents, j'ai hérité d'un vieux moulin à eau à l'abandon près de Tarascon-sur-Ariège, de deux stylos-plumes, et de ce fameux pavé. Trop jeune à l'époque, j'en ai entrepris la lecture bien des années plus tard. Comme beaucoup, j'ai été fasciné par cette histoire et les trois autres tomes ont rapidement rejoints le premier.

Plus de quarante ans après leur disparition, je dédie ces lignes à mes parents en me replongeant dans l'Épopée Cathare, plus particulièrement près de nous, au Mont Aimé.

Pour le commun des mortels, le catharisme renvoie forcément au Languedoc et à ses citadelles du vertige. Seulement, cinq ans avant Montségur, fut dressé au Mont Aimé un gigantesque bûcher où périrent 183 hommes et femmes convaincus de catharisme.

Mais avant d'aller plus en avant, penchons nous sur l'histoire exceptionnelle de ce mont.

(docs.1, 26, 27 et 28)



doc.1 Le Mont Aimé vu depuis la D933, photo. L. Dassens

MAIS LE MONT AIMÉ C'EST QUOI ?

C'est avant tout l'un des plus hauts sommets de la Marne avec une altitude de 240 mètres.

Si l'intérêt historique du Mont Aimé est indéniable et passionnant, il l'est également d'un point de vue géologique. Les caractéristiques géologiques du Mont Aimé, mériteraient à elles seules un article complet.

À l'heure où j'écris ces lignes, le MNHN (Muséum National d'Histoire Naturelle) s'apprête à publier un volume dédié au « stratotype du Danien (1) ». Lors de ses recherches, l'équipe du MNHN dirigée par Didier Merle, maître de conférences, a pu ainsi redater l'âge stratigraphique du Mont Aimé. Il apparaît donc que le site s'étendant aux environs du Mont Aimé proprement dit et de Vertus appartient à la fin du Crétacé supérieur, au Maastrichtien (fin du secondaire).

Le Mont Aimé est ce que l'on appelle une « butte-témoin de cuesta (côte) ». Il fait partie du Bassin parisien, qui est le plus grand des trois bassins sédimentaires français. Sa superficie est d'environ 110 000 km². (doc.2)

Le Bassin parisien repose sur un socle cristallin d'âge hercynien (environ 300 millions d'années). Ce bassin va se remplir progressivement au Mésozoïque (anciennement ère secondaire) par couches empilées de manière relativement régulière, faisant penser à une pile d'assiettes. Des périodes de transgressions/régressions marines de différentes amplitudes vont s'enchaîner. Le climat est dans l'ensemble humide et chaud. Progressivement, sous le poids des sédiments, le centre du Bassin parisien va s'enfoncer.

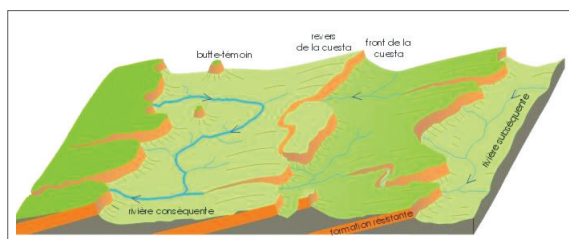
Au Cénozoïque (ère tertiaire), des transgressions/régressions marines persistent jusqu'à environ -35 millions d'années. Ensuite, le Bassin parisien va s'éroder.

Il y a 23 millions d'années, la poussée alpine va se répercuter sur les bordures septentrionales, orientales et méridionales du Bassin parisien et un relief de côtes va se développer d'est en ouest. Ces bordures vont se soulever de 100 à 200 mètres. Cette inclinaison va favoriser l'érosion par le réseau hydrographique et les buttes-témoins commencent à se façonner. (doc.3)

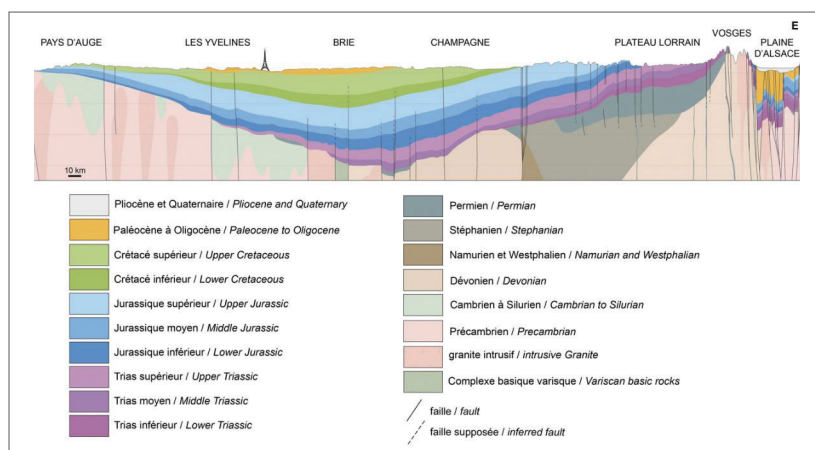
Les nombreux fossiles trouvés sur le site, font du Mont Aimé un lieu exceptionnel de recherche qui n'a sans doute pas encore livré tous ses secrets.

Parmi ces fossiles, on peut citer *Laffitteina bibensis*, un des rares grands foraminifères à avoir passé la limite K/T (2), *Cerithium Carolinum* (d'Orbigny, 1850) (mollusque), des plantes, mais aussi de nombreuses empreintes de poissons comme l'*Oryopycnodus ponsorti* (Haeckel, 1854) ou le *Prolates heberti* (Sauvage, 1883), un crâne de crocodile *Thoracosaurus macrorhynchus* (Blainville, 1855), ainsi que la tortue *Taphrosphys ambiguus* (Gaudry, 1890).

Une partie de ces fossiles, soit 36 spécimens, se trouve au Musée de Châlons-en-Champagne et provient de la collection du Baron de Ponsort. (doc.4)



doc.2 Coupe schématique représentant un exemple de butte-témoin



doc.3 Coupe géologique du bassin Parisien



doc.4 *Oryopycnodus ponsorti*
(Haeckel, 1854).

Musée de Châlons-en-Champagne, photo. L. Dassens

LA COLLECTION DE FOSSILES DU BARON DE PONSORT

Charles-Louis de Ponsort est né à Vaux-lès-Mourons le 7 janvier 1792. Il est issu d'une vieille famille noble ardennaise, ce qui vaut à ses parents d'être guillotins moins de deux ans après sa naissance. Sauvé par un domestique, il est élevé par son oncle maternel. Devenu militaire, il sera officier supérieur de cavalerie dans l'armée royale de Bavière, sous le commandement du prince royal Maximilien I^{er}. Ce dernier va changer de camp lors des premières défaites napoléoniennes et rejoindre les coalisés. Charles de Ponsort décide alors de se ranger du côté de l'armée française. Blessé à la bataille de Bautzen (20 et 21 mai 1813), il devient aide de camp du Maréchal Oudinot et sera décoré de la Légion d'honneur le 1^{er} août 1813.

Il se marie à Châlons-sur-Marne en décembre 1814 et aura quatre enfants, deux filles et deux garçons, dont le futur héritier du titre de baron, Anatole-Charles.

Collectionneur dans l'âme, il est aussi passionné d'horticulture et va créer plusieurs variétés de fleurs dont deux œillets : « *Laure de St Vincent* » et « *Maria de Ponsort* ». Il va parcourir la France de long en large pour dit-il : « *Trouver des coquilles dans tous les terrains qui sont fouillés* ».

Les premières découvertes de vertébrés au Mont Aimé sont dues à Pierre Philippe Aimé Dutemple (1810-1870), sans doute au début des années 1840, avec entre autres des *Prolates heberti* (Sauvage, 1883), *Oryopycnodus ponsorti* (Haeckel, 1854), *Anomoeodus subclavatus* (Agassiz, 1833) et des dents de Lamnidae (requin). (doc.5)

Début 1847, le baron de Ponsort fait l'acquisition d'un crâne de crocodilien découvert au Mont Aimé par un carrier et se propose de le vendre au Muséum d'Histoire naturelle. Il écrit pour ce faire à Charles Laurillard alors conservateur du Cabinet d'Anatomie Comparée au muséum : « *Je viens d'acheter [sic] cher la belle tête de crocodile [sic] du cabinet de Mr Arnould [...], elle est à la disposition du musée s'il veut la payer, mais l'emballer lui-même. Car le tout est si friable qu'il se détache de suite. C'est un superbe morceau que j'ai vu sur le point de vous être enlevé par un géologue de Verdun. C'est un morceau digne de votre musée tiré du Mont Aimé (Marne) il y a trois ans, dans un terrain craie [sic]* ».

Entre 1847 et 1854, le baron de Ponsort va s'assurer l'exclusivité des fossiles trouvés par les carriers au Mont Aimé. Sur la base d'un système de récompense, il désignait l'ouvrier lui ayant remis le plus beau fossile et lui offrait une pièce d'or d'une valeur de 10 ou 20 francs, sachant que le salaire journalier d'un ouvrier des mines tournait autour des 2 francs. Mais il ne s'arrêtait pas là, et offrait tous les matins un verre de gnole aux ouvriers, verre qui était servi par le responsable de la carrière en personne.

Le calcaire qui était extrait servait principalement de pierre de construction. La technique qu'utilisaient les ouvriers de l'époque était très dangereuse comme le souligne le baron de Ponsort à M. Laurillard : « *Chaque atelier travaillé à son compte et attaque de son côté, la petite portion toujours peu étendue mais toujours de la base en haut, qu'il a pu acheter. Puis il pioche par le bas jusqu'à hauteur d'homme qu'il exhausse au moyen de pierre pour le soulever en travaillant. Puis il abat à tort et à travers pour faire*

des moellons pour bâtir. Le menu est pour les routes, s'il tombe un beau et bon morceau il est travaillé pour faire des auges : voilà l'exploitation de bas en haut toujours fort dangereuse. [...] Ne vous figurez pas que le banc de poissons se trouve à la base de la craye. Il réside à 4 et 5 pieds au contraire au dessus encastré dans le roc, et n'a pas une épaisseur de plus de 3 à 4 centimètres au plus [...]. Ce terrain demande à être vu et étudié. J'ai ramassé encore du crocodile [sic] que vous allez recevoir, mais jamais trois morceaux ne se trouvent ensemble, toujours épars à de très grandes distances, soit éloignés, soit de haut ou d'en bas ».

Durant cette exploitation qui dura probablement jusqu'à sa mort le 29 juin 1854, un très grand nombre de poissons fossiles, de tortues et de crocodiles entrèrent en sa possession. Il chercha à vendre une partie de sa collection au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, mais les négociations s'avèrent compliquées. Il s'agissait d'un lot de 41 pièces proposées à 500 francs. Le Muséum fit une offre à 300 francs que le baron refusa. Furieux, il tenta sa chance auprès du British Museum qui accepta finalement son offre après d'âpres négociations. Les fossiles changèrent de main pour 22 livres sterling, soit 550 francs.

Une autre collection de fossiles de diverses régions de France mais aussi du Mont Aimé se trouve aujourd'hui au musée d'histoire naturelle de Vienne. Le MNHN en possède aussi une belle collection, soit 44 poissons du Mont Aimé dument répertoriés.

Quatre mois après la mort du baron de Ponsort, son fils, Anatole de Ponsort mis en vente les collections de son père. Pour l'occasion, un catalogue fut imprimé, et la vente organisée en 28 catégories d'objets !



doc.5 *Prolates Heberti*
(Sauvage, 1883).

Musée de Châlons-en-Champagne, photo. L. Dassens



doc.6 *Crocodile, Thoracosaurus macrorhynchus*
(Blainville, 1855).

Musée de Châlons-en-Champagne, photo. L. Dassens

L'ensemble de la collection de fossiles ne trouva pas preneur, et Anatole de Ponsort en fit don à la ville de Châlons par une lettre adressée au maire en date du 18 décembre 1861 : « *Monsieur le maire, j'offre à la ville de Châlons, pour son muséum ou son cabinet de géologie, tout ce qui m'est resté des collections de mon bien aimé père, soit principalement une collection assez complète de coquilles fossiles du Bassin de Paris, un très beau choix de poissons fossiles du Mont Aimé, quelques trilobites, des ossements et des dents fossiles, une défense d'éléphant antédiluvien et enfin de beaux spécimens d'ichthyosaurus et de poissons fossiles. J'offre en même temps les vitrines qui contiennent les dites collections [...]* ».

La proposition fut acceptée par une délibération du Conseil Municipal en date du 14 février 1862. (doc.6)

Comme tout point culminant, le Mont Aimé a été occupé par l'homme, et ce dès le quaternaire. Un atelier de l'âge de pierre fut découvert en bas du Mont par M. Auguste Nicaise (1828/1900), archéologue châlonnais.

Parmi ces découvertes, on peut citer aussi un petit coup-de-poing

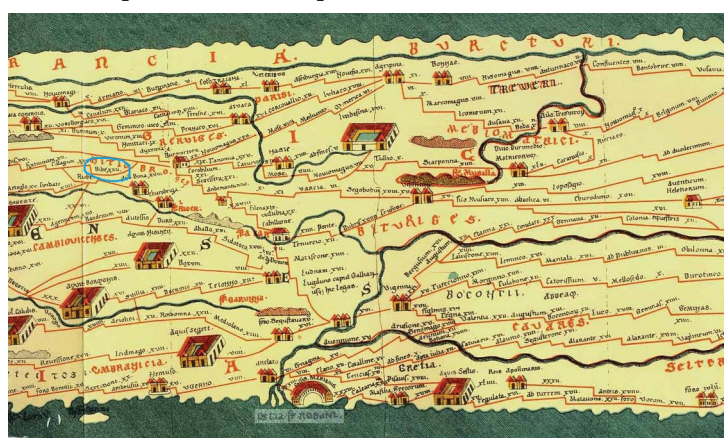
amygdaloïde, une hachette polie du néolithique, des grattoirs et des lames en silex de la fin de l'âge de pierre.

Des vestiges de l'âge de bronze ont également été mis à jour par M. Varnier-Bara ; une hache à douille, une hache à ailerons et deux couteaux.

Durant les fouilles effectuées par Odile François au début du XX^e siècle, un puits gallo-romain de 10 mètres de profondeur a été découvert. Il est de forme carré à son orifice et d'une largeur de 2,50 mètres. Il est maçonné sur trois mètres de profondeur, et est ensuite directement creusé dans la roche dans une forme circulaire. Selon le *Dictionnaire topographique de la Marne*, publié en 1891 par

M. Auguste Longnon, on peut lire en page 171 que : « *Le Mont Aimé paraît avoir été le siège d'un ancien oppidum dont le nom n'est pas connu d'une manière certaine, mais qui, si l'on en juge par les distances qu'indique la Table de Peutinger et par le parcours des chemins antiques, pourrait bien être Bibe, station romaine située au point de jonction de voies aboutissant à Reims, à Troyes et à Meaux* ». (doc.7)

Si des doutes subsistent quant à cette théorie historique, la présence sur site d'une brique romaine ainsi que d'une pièce en bronze de Salonia, femme de l'empereur Gallien, sans oublier le puits, démontrent bien la présence romaine au Mont Aimé.



doc.7 Table de Peutinger. Bibe se trouve dans le cercle bleu en haut à gauche

Une fontaine est également répertoriée sur le versant nord du Mont Aimé : la fontaine Saint-Leu. Son édification remonterait à l'antiquité. (docs.8 et 9)

Après la conquête romaine, on retrouve de manière éparse des traces écrites sur le Mont Aimé, notamment dans un passage des *Annales de Saint Bertin* rédigé par l'archevêque de Reims, Hincmar, où il est fait mention d'une assemblée des grands du royaume après la mort de Charles le Chauve en 877.

L'HÉRÉSIE EN CHAMPAGNE

Quand on parle d'hérésie, et plus particulièrement du catharisme, notre région est peu, voire pas citée du tout. Comme le souligne Michel Roquebert dans son premier tome de « L'Épopée Cathare » : « Si l'hérésie est en elle-même « un scandale » aux yeux de l'Église, une autre forme de « scandale » apparaît dès qu'on se transporte en Flandre, de Champagne ou de Rhénanie, en terre occitane ; et ce scandale, c'est précisément la tolérance. Partout dans le Nord, les sectes, sitôt décelées, sont anéanties, leurs meneurs suppliciés, leurs adeptes dispersés [...] En revanche, en Occitanie, l'hérésie trouve, nonobstant le bûcher qui fut dressé à Toulouse en 1022, des conditions qui, de génération en génération, vont rendre la répression plus difficile : la présence du catharisme y est acceptée, par l'opinion et, ce qui est plus grave, par les pouvoirs ».



doc.8 La fontaine Saint-Leu de nos jours, photo. L. Dassens

Si l'on se penche un peu sur les débuts du christianisme, la pensée dualiste avait toujours été présente au sein des communautés religieuses d'Orient.

Les cathares, qui étaient avant tout des chrétiens, ont développé cette vision, avec d'un côté Dieu, qui est naturellement bon et de l'autre le mal. Dit plus simplement, tout ce qui est matériel est par essence mauvais, c'est l'œuvre de Satan, tout ce qui est bon et spirituel est l'œuvre de Dieu.

Vers l'an mil, les foyers de dualismes vont se développer suivant les grands axes commerciaux : Italie du nord, Bourgogne, Champagne, Flandre, etc.

Cette expansion va aller croissante, et selon certaines sources, le tout premier hérétique d'Occident connu par son nom serait originaire de Vertus et s'appelait Leutard.

Après avoir répudié sa femme, il serait rentré dans l'église et aurait brisé la croix, harangué les fidèles en prêchant l'existence d'un dieu du bien et d'un dieu du mal, et déclaré qu'il était vain et superflu de payer les dîmes. Les idées de Leutard vont obtenir un certain succès auprès de la population locale, obligeant le clergé vertusien à en informer l'évêque du diocèse de Châlons.

Condamné à la réclusion à Vertus, Leutard se serait jeté dans le puits Saint-Martin tout proche de l'église et s'y serait noyé.

Mais la mort de Leutard ne va pas signer la fin du dualisme dans la région.



doc.9 La fontaine Saint-Leu hier

Un quart de siècle plus tard, un concile tenu à Reims du 3 au 5 octobre 1049, déclare que : « l'hérésie pullule en Gaule », et par un courrier, l'évêque de Châlons Roger II demande à l'évêque de Liège Wason quelle attitude adopter face aux hérétiques de son diocèse.

Le Mont Aimé est pour une fois directement cité dans une lettre adressée au pape Lucius II par les chanoines de Liège en 1144 : « De Mont Aimé, nom sous lequel on désigne une localité de France, on sait qu'une hérésie s'est répandue dans tout le pays. Elle est si variée et multiple qu'on ne peut l'enfermer dans un seul vocable. On a découvert chez nous de ses sectateurs : ils furent convaincus et avouèrent. [...] Cette hérésie est divisée en degrés. Elle a des auditeurs qui sont initiés à l'erreur ; des croyants, déjà abusés, et des « chrétiens » ; elle a des prêtres et des autres prélats comme nous. Les blasphèmes de cette néfaste hérésie consistent à nier la rémission des péchés dans le baptême, à réputer vain le sacrement du corps et du sang du Christ, et à dire que l'imposition des mains de l'évêque n'apporte rien, que personne ne reçoit le Saint-Esprit sans les mérites préalables de bonnes œuvres, à condamner le mariage, à prêcher qu'il n'y a d'Église catholique que chez eux, à considérer tout serment comme un crime ».

Pour Michel Roquebert : « Toute l'Église cathare est déjà dans cette brève mais significative description », et c'est semble-t-il une première en Occident.

On peut donc penser en fonction des connaissances actuelles que le Mont Aimé fut le siège de l'Église cathare de Champagne, peut-être même le siège de l'Église cathare d'Occident, ou tout au moins de France, ce qui n'est pas rien.

LA CONSTRUCTION DU CHÂTEAU DE BLANCHE DE NAVARRE

L'enchâtellement de la France remonte aux premières mottes castrales du X^e siècle. Les vagues d'invasions successives, la division de l'empire carolingien, des rivalités entre seigneurs vont accentuer la prolifération de ces forteresses. C'est en 1210 que Blanche de Navarre (doc. 10) ordonne la construction du château du Mont Aimé : « *Quo tempore comitissa Campanie contra guerras imminentes supra Montem qui dicitur Mons Widomari, castrum edificavit.* » (Chronique d'Aubry de Troisfontaines).

Philippe II dit « Auguste » est alors le septième roi de France de la dynastie capétienne, et c'est sous son règne que va se développer une nouvelle architecture castrale avec les châteaux dits : « Philippiens » (voir encadré).

Le château du Mont Aimé en a été un exemple, même s'il est bien difficile de s'y projeter de nos jours. (doc. 12)

Philippe Auguste et Blanche étaient liés par l'hommage que cette dernière lui avait rendu à Sens peu après la mort prématurée de son époux Thibaut III en mai 1201.

Les conditions imposées par Philippe Auguste sont sévères : interdiction lui est faite de se remarier sans son accord, lui

remettre sa fille ainsi que l'enfant à naître (le futur Thibaut IV dit « le Chansonnier ») qui seront élevés à la cour de France, lui remettre les châteaux de Bray-sur-Seine et de Montereau, et lui verser une rente de 500 livres pour les frais de garde de ces forteresses. En contrepartie, elle reçoit le soutien du pape Innocent III qui la place sous sa protection.

Innocent III justement a fort à faire avec l'hérésie et il veut : « *chasser les hérétiques hors de tous les dio-*

cèses de la province (occitane), et sévir contre ceux qui les protègent ou entretiennent des relations avec eux, et si nécessaire, les faire contraindre par la force du glaive matériel, au moyen des princes et des peuples. »

Un tel recours au « glaive matériel » ne contient aucune innovation puisqu'il se situe dans la droite ligne des décisions du concile de Latran de 1179. (doc. 13)

Les bûchers se multiplient en France, et Innocent III demande à Philippe Auguste d'intervenir, ou à défaut son fils, ou bien encore un grand seigneur français de son choix.

Ses desseins sont on ne peut plus clair : « *Confisquez les biens des comtes, des barons et des citoyens qui ne voudraient pas éliminer l'hérésie de leurs terres, ou qui oseraient l'entretenir. Ne tardez pas à rattacher leur pays tout entier au domaine royal...* »

LES CHÂTEAUX PHILIPPIENS DU MOYEN ÂGE

Sous le règne de Philippe Auguste (1165-1223) de nombreux châteaux vont être construits, ou ceux déjà existants améliorés.

Les architectes de Philippe Auguste vont concevoir des structures maçonnées plus résistantes, mais aussi repenser le système défensif en suivant un plan architectural plus ramassé, de forme rectangulaire ou polygonal. L'enceinte du château est constituée de hautes courtines dont les bases sont souvent talutées, d'une tour maîtresse circulaire (soit placée au centre de la cour, soit dans un angle) et d'un châtelet encadré de deux tours défensives à l'entrée. La surface à défendre est donc moins importante.

Cette tour maîtresse devient sous Philippe Auguste ce que l'on appelle communément une « tour maîtresse mixte », à vocation autant symbolique que résidentielle. Elle est le reflet du changement de comportement des possesseurs de châteaux.

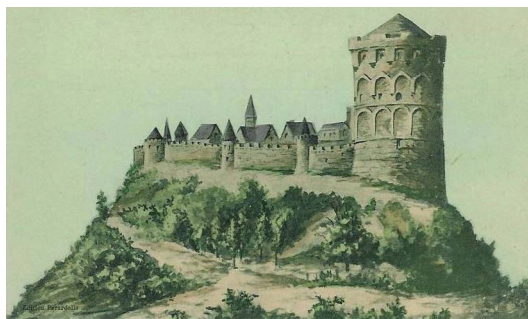
Pourvue de trois niveaux, dont deux voutés, les salles de ces tours étaient équipées d'un puits, de latrines, de cheminées et d'un four à pain.

Ce modèle de tour disparu progressivement au XIV^e siècle, laissant place à des « tours résidence ».



Quelques exemples de châteaux philippiens : Dourdan (doc. 11), Lillebonne, le Louvre, Ratilly, Druyes-les-Belles-Fontaines et Guedelon (commencé il y a 20 ans et qui devrait être achevé en 2025)

doc. 11 Maquette du château de Dourdan, archétype des châteaux Philippiens. Sa construction débuta à partir de 1220.



doc. 12 Reproduction imaginaire du château de Blanche de Navarre par Jacqueline Bacquet d'après un dessin de René Ramez



doc. 10 Sceau de Blanche de Navarre. Archives nationales, coll. de sceaux, D 571

L'assassinat du légat du pape Pierre de Castelnau le 14 janvier 1208 va être l'élément déclencheur de cette croisade dite : « croisade contre les Albigeois ».

Après avoir tenté de manœuvrer pour ne pas participer à cette croisade, Philippe Auguste autorise malgré tout deux de ses barons à prendre la croix contre les cathares : le duc de Bourgogne et le comte de Nevers, tout en limitant par la même occasion le nombre de chevaliers à cinq cents. Il serait fastidieux de citer ici toutes les tueries perpétrées par les croisés, mais « le massacre de Béziers » le 22 juillet 1209 eut un énorme retentissement dans l'Europe de l'époque. Selon les sources,

on estime environ à 20 000 le nombre de personnes tuées ce jour-là.

Cette répression contre les hérétiques est relatée dans le texte d'un bénédictin d'origine anglaise Matthew Paris et couvre les périodes de 1236 à 1242.

Le nord de la France et les Flandres ne furent pas épargnés par cette vague inquisitoriale, et un homme en particulier va s'illustrer avec un zèle impitoyable.

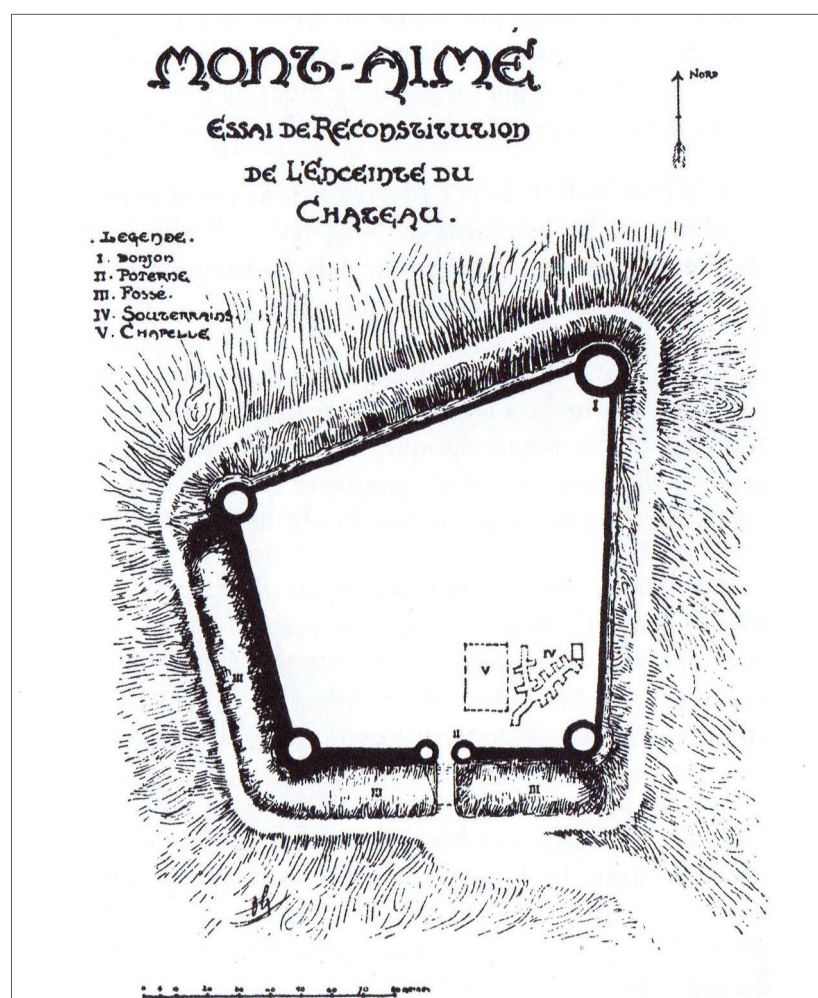
Cet homme c'est Robert le Bougre, qui fut un (*parfait*) cathare pendant une vingtaine d'années à Milan, mais revint vers le catholicisme en tant que frère dominicain.

Il semblerait que des chroniqueurs de l'époque, Aubry de Troisfontaines soit le seul à l'avoir rencontré : « *Frère Robert, qui à cette époque (1236) brûlait les hérétiques, avait été un homme d'une grande religion, mais c'était une apparence et non une réalité, (car) à l'époque du grand concile (1215) il apostasia, suivit une femme manichéenne à Milan, et se fit de cette mauvaise secte pendant vingt ans, au point d'être un de leurs superparfaits (inter eos fuit perfectissimus). À la fin, ayant égard aux ordres du pape, il dévoila beaucoup d'hérétiques ; il les arrêtait sur leur seule manière de parler et sur les gestes qu'ont les hérétiques* ».

Nommé inquisiteur par une bulle papale en 1233, il va faire parler de lui car sa violence semble sans limite envers ses anciens coreligionnaires, il sera même appelé : « Le marteau des hérétiques ». Certains archevêques se plaignent auprès du pape, mais rien n'y fait, et le 21 août 1235 il est nommé inquisiteur général. Deux jours plus tard, le pape lui demande d'agir tout spécialement à Sens et à Reims.

Cette chasse aux hérétiques tous azimuts alimentera le bûcher qui va se dérouler sur les pentes du Mont Aimé quatre ans plus tard. Ce lieu, comme il a été dit plus haut n'a pas été choisi au hasard. Durant une semaine, début mai 1239, un tribunal ecclésiastique va siéger au Mont Aimé, où Robert le Bougre va faire fonction de ministre public et de juge d'instruction. L'abbé Albert Mathieu estime entre 400 et 500 le nombre de personnes accusées ce jour-là d'hérésie (vendredi 13 mai 1239) mais « seulement » 183 vont périr sur le bûcher, les autres seront assignés à résidence ou rééduqués.

Après cette affaire, Robert le Bougre va continuer sa chasse à



doc.13 Essai de reconstitution de l'enceinte du château, d'après le livre d'Odile François

l'homme, mais sera finalement relevé de ses fonctions. Sa fin est mal connue.

Après six mois de siège, c'est au tour du château de Montségur de tomber.

Le 16 mars 1244, soit cinq ans seulement après le bûcher du Mont Aimé, 214 cathares y sont brûlés vifs. D'autres châteaux vont se rendre, Puilaurens (1245), Quéribus (1255), et le dernier cathare connu, Guilhem Belibaste, sera brûlé à Villerouge-Termenès en 1321.

Le Languedoc est rattaché au royaume de France en 1271.

LES DERNIÈRES HEURES DU CHÂTEAU (doc.14)

Durant la guerre de Cent Ans (1337-1453), le Mont Aimé va devenir un lieu de refuge pour les populations locales, mais servir également de garnison.

À partir de 1423, le Mont Aimé va subir trois sièges ; le premier d'octobre 1423 à juillet 1424, le second en janvier-février 1426, et enfin le troisième de décembre 1426 à mars 1427 par le comte de Salisbury.

Les anglais vont ordonner la démolition du château par les habitants de Reims, de Châlons et de Troyes : « *Fut ladite forteresse ruinée et démolie, continue Rogier (bibliothèque de Reims, manuscrit de Rogier, p.365), à l'instance et poursuites qu'en faisoient les habitants de Reims, avec lesquels se joignirent ceux de Troiez et de Chaalons, et fut envoyé à cet effet grand nombre de charpentiers et massons, sous la conduite de Robinet Méreau de Reims, lequel manda que la tour du donjon étoit de telle manière qu'un ouvrier pouvoit porter sur son dos, à la fois, tout ce qu'il pouvoit rompre de la massonnerie en un*

jour, et avoit douze pieds d'épaisseur sous la première voute ». (doc.15)

La démolition demeura inachevée, comme en témoigne le dessin du relevé topographique de 1590 réalisé par Claude de Chastillon sur ordre d'Henri IV.



doc.14 L'entrée actuelle
des souterrains,
photo. L. Dassens



doc.15 Pied de chandelier
retrouvé au Mont Aimé,
cuivre émaillé, XIV^e siècle.

Musée de Châlons-en-Champagne, photo. L. Dassens



doc.18 Les souterrains du Mont Aimé
n'ont pas encore livrés tous leurs secrets,
photo. L. Dassens

En 1802, des restes de la tour étaient encore visibles. (docs.16 et 17)

D'après des recherches récentes, la tour-donjon ne faisait pas 50 mètres de haut comme il est dit dans la plupart des ouvrages, mais plutôt une trentaine.

LE TSAR ALEXANDRE I^{er} AU MONT AIMÉ

Début 1814, malgré quelques victoires, Napoléon ne peut rien contre l'avancée des coalisés vers Paris.

Le 1^{er} février, Napoléon perd la bataille de Brienne. Fortes de cette victoire, les troupes étrangères décident de suivre la vallée de la Marne pour aller prendre Paris.

Cette avancée vers la capitale terrorise les populations locales. Les habitants des environs du Mont Aimé vont se réfugier dans les souterrains de la montagne. Des centaines de personnes vont s'y cacher, y amenant de quoi se nourrir et dormir. (doc.18)

Mais Napoléon n'a pas dit son dernier mot et remporte la campagne dite « des Six-Jours ». Entre le 9 et le 14 février 1814, Napoléon va battre l'armée du feld-maréchal Blücher ; le 10 à Champaubert, le 11 à Montmirail-Marchais, le 12 à Château-Thierry et enfin le 14 à Vauchamps.

Mais Paris est finalement perdue et l'empereur abdique une première fois le 6 avril 1814. Il part en exil à l'île d'Elbe.

Il va y rester moins d'un an et revenir en France début mars 1815. Débute alors la période appelée les « Cent-Jours ». Ils se termineront sur les champs de batailles de Belgique avec la cuisante défaite de l'armée française à Waterloo (communes de Lasne, Braine-l'Alleud et Genappe) le 18 juin 1815.

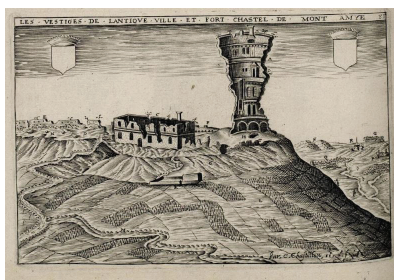
Quatre jours plus tard, Napoléon abdique une seconde et dernière fois. Il meurt en 1821 sur l'île de Sainte-Hélène en laissant une France ruinée économiquement et démographiquement (1 700 000 morts dans les guerres napoléoniennes depuis 1792).

Même si la Russie n'était pas présente durant les combats de 1815, le Tsar Alexandre 1^{er} tient à montrer sa toute puissance à l'égard des souverains et des chefs militaires alliés. La revue des troupes russes mise en place à Vertus se veut un acte à la fois symbolique et politique particulièrement marqué. Le Tsar craint un démembrement de la France voulu par de nombreuses puissances européennes et compte bien prouver aux coalisés à travers ce défilé, qu'il dispose d'une armée efficace et disciplinée. (doc.19)

Quelles motivations ont guidé Alexandre I^{er} pour le choix du Mont Aimé?

Plusieurs hypothèses ont été avancées.

La première on l'a vu plus haut, était de donner un signal fort aux autres puissances, et le site du Mont Aimé qui domine les plaines environnantes est pour un tel déploiement de forces un site exceptionnel. D'autre part, les troupes russes sont nombreuses dans la région à l'été 1815 et la connaissent bien. De plus, c'est dans ce secteur qu'eurent lieu les derniers affrontements contre Napoléon. (doc.20)



doc.16 Relevé topographique réalisé par Claude Chastillon en 1590

La seconde serait d'ordre mystique. Selon l'abbé Mathieu, Alexandre 1^{er} fait partie d'une société secrète à tendance dualiste. Il est sujet à de nombreuses crises mystiques, et se serait convertit à une sorte de méthodisme, la Société biblique. Il est persuadé que la Russie est le bras de Dieu dans le combat contre le diable français. Le Tsar est influencé également par Madame de Krüdener, grande mystique elle aussi, proche du piétisme. Elle fut largement associée à la cérémonie religieuse qui se déroula le lendemain de la revue. Bien que désapprouvant cette parade militaire, elle y assiste malgré tout.

De là à dire qu'Alexandre 1^{er} connaissait l'histoire du Mont Aimé, le sujet fait débat.

Les préparatifs de cette opération hors norme vont mobiliser les habitants de Vertus et au-delà. C'est tout le département qui va être mis à contribution.

Il y a sur place près de 250 000 militaires, sans compter les visiteurs. L'abbé Mathieu parle de 300 000 figurants!

Les réquisitions qui vont frapper la région sont considérables. Le sous-préfet d'Épernay la décrit d'ailleurs comme «un pays stérile et ruiné». Il faut du pain, des animaux de boucherie, du fourrage,



doc.17 Les restes du donjon au début du XIX^e siècle d'après un dessin de Barbat

du bois de chauffage, etc. Les plaintes se multiplient mais restent lettre morte.

Un exemple de réquisition : 60 000 bottes de paille, 170 000 bottes de foin, 600 sacs de charbon, 100 000 paires de fers à cheval, quatre vingt tonnes de graisses pour les essieux, et 9000 stères de bois de chauffage !

Pour le Tsar et ses proches, 1200 bouteilles de champagne de la maison Moët et Chandon vont être acheminées jusqu'à Vertus.

Le 2 août, le baron de Sarth, chef du génie russe, ordonne au maire de faire niveler la plate-forme du Mont Aimé. Le peu qu'il restait du château et de l'ancien village au centre de la colline vont disparaître définitivement. Les champs sont aplanis et une balustrade de sécurité est mise en place au sommet du Mont Aimé pour y accueillir les 3000 invités du Tsar. Le 10 septembre, du haut du Mont Aimé, débute la revue des troupes sous le commandement d'Alexandre 1^{er}.

La cérémonie va débiter à huit heures par une salve d'artillerie annonçant l'arrivée des Souverains et de tout l'État-major.

Pas moins de 540 canons vont tirer des salves pendant douze minutes et 150 000 militaires vont évoluer dans les plaines vertusiennes dont 87 généraux et 4500 officiers supérieurs dont deux des frères du Tsar.

Le lendemain, qui est le jour de la Saint-Alexandre-Nevski, va se dérouler la cérémonie religieuse orthodoxe à la butte de Cormon qui fait face au Mont Aimé. À mi-côte une tente et un autel sont dressés pour le Tsar, tandis que dans la plaine, sept autres autels sont également installés pour les Corps sans armes et la cavalerie (à pied). Cette cérémonie religieuse

se terminera par un gigantesque Banquet (300 couverts) dont le menu figure dans le livre d'Odile François « Le Mont Aimé ».

Le soir même, l'Empereur d'Autriche quittait Vertus, le lendemain ce sera le roi de Prusse, quant au Tsar, il quittera Vertus le 13 dans la soirée.



doc.19 *Le Tsar Alexandre I^{er} peint en 1812 par Franz Krüger*



doc.20 *Bergères-lès-Vertus et Vertus depuis le plateau du Mont Aimé, photo. L. Dassens*



doc.22 *La table d'orientation actuelle date de 1975. Vue exceptionnelle sur la Côte des Blancs, photo. L. Dassens*

En 1910, le 15 août très exactement, fut inaugurée une table d'orientation à l'initiative du Touring-Club de France. Près de 3000 personnes se rendirent à cette cérémonie. (doc.21)

Au fil du temps, les aléas climatiques finirent par dégrader cette table d'orientation. Elle sera remplacée à l'identique, le 18 avril 1975, grâce au dévouement des *Amis du Mont Aimé*. (doc.22)

Cette association, toujours très active en 2018, a vu le jour en mai 1966 par la volonté sans faille des habitants de Bergères-lès-Vertus.

DE LA 1^{re} BATAILLE DE LA MARNE À NOS JOURS

Durant la Grande Guerre et plus particulièrement pendant la 1^{re} bataille de la Marne, le Mont Aimé va renouer avec son passé guerrier. Les allemands progressent vite, et la II^e armée commandée par le général Von Bülow va envahir Vertus et Bergères-lès-Vertus. Le 5 septembre, elle est entre Montmirail et Vertus. En certains points du front, l'armée allemande est à moins de 50 kilomètres de Paris.

C'est ce même 5 septembre, que Joffre lance son célèbre message où il est dit notamment que : « Une troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis, et se faire tuer sur place, plutôt que de reculer ».

L'État-major du corps de la Garde Impériale va s'établir à Bergères-lès-Vertus le 7 septembre avec à sa tête le général d'infanterie Karl Von Plettenberg. Des batteries d'artillerie sont installées aussitôt sur le versant sud-ouest du Mont Aimé.

Au cours de la bataille des marais de Saint-Gond, Plettenberg va faire face à la IX^e armée française



doc.21 *L'inauguration de la table d'orientation le 15 août 1910*

commandée par le général Foch. Petit frère du Mont Aimé, le Mont Août, position clé de la défense française, tombe à son tour le 9 septembre à midi. Malgré une victoire qui semble acquise pour l'armée allemande, la contre-attaque française finit par porter ses fruits en certains points du front, et Von Bülow doit se résoudre à entamer un mouvement de retraite à la grande stupéfaction des officiers.

Le 10 septembre, l'arrière-garde allemande quittait le Mont Aimé pour se replier sur Châlons.

Entre le 7 et le 15 septembre, Bergères-lès-Vertus soigna près de 4000 blessés, allemands pour la plupart.

Le sinistre bilan comptable de cette première bataille de la Marne (du 5 au 13 septembre 1914) fait état de 1 600 000 soldats impliqués de part et d'autre, avec 67 000 morts (3000 anglais, 21 000 français et 43 000 allemands), 325 000 blessés et 128 000 disparus.

Ces chiffres proviennent des différentes recherches effectuées par l'historien Jean-Pierre Verney.

Tout récemment, le Tsar Alexandre I^{er} a refait parler de lui via une délégation de la Fédération de Russie. En effet, cette dernière s'était rendue au Mont Aimé début 2014 pour un reportage cinématographique commémorant la bataille de 1814 et bien évidemment la revue des troupes évoquée plus haut.

La délégation projetait aussi d'offrir trois monuments sous forme d'obélisques qui puissent être installés sur les lieux symboliques des batailles de 1814.

Ces trois obélisques ont été inaugurés le même jour, le samedi 28 juin 2014 en présence du ministre de la culture Russe Vladimir Medinski ; le premier à Reims dans les jardins de l'ancienne abbaye Saint Rémi, le second à Bergères-lès-Vertus sur le site du Mont Aimé et le dernier

à l'entrée de Fère-Champenoise. (docs.23)

Si un tel obélisque a pu être installé en mémoire des batailles de 1814, pourquoi ne pas ériger une stèle en mémoire du bûcher de 1239 comme le suggère Albert Mathieu ? L'idée n'est pas saugrenue, puisqu'une telle réalisation existe à Montségur. (doc.24)

Nous pourrions y lire ceci :

Ici

Vendredi 13 mai 1239

183 personnes

Ont été livrées au feu

En raison de leur foi

Jugée hérétique

Passant : souviens-toi



doc.23 L'obélisque
offert par la Fédération de Russie
et inauguré le 28 juin 2014,
photo. L. Dassens



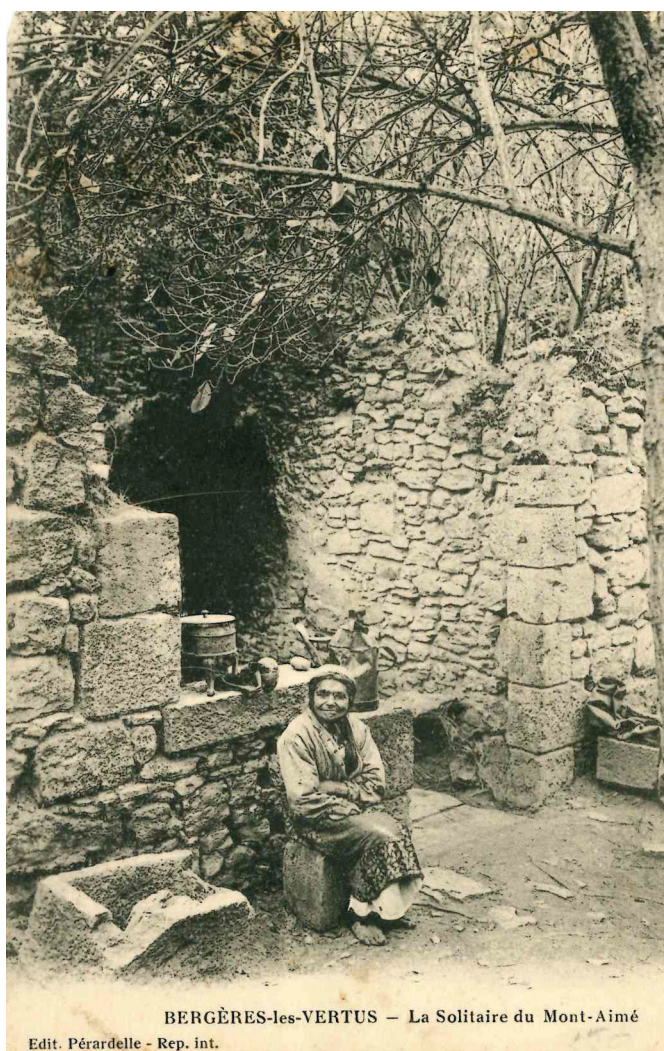
doc.24 Stèle érigée à Montségur
en mémoire des 225 cathares livrés
aux flammes le 16 mars 1244

Je tiens à remercier M. Gervais Perrot, maire de Bergères-lès-Vertus et Président de l'association « Les amis du Mont Aimé » que j'ai pu rencontrer lors de mes recherches. Sa passion pour le site ne fait aucun doute et les projets ne manquent pas. Le site du Mont Aimé demande un entretien régulier et de gros travaux de réfections. Certaines parties des souterrains menacent même de s'effondrer. Des partenariats sont à l'étude, notamment avec le Musée d'Épernay (actuellement en travaux et qui rouvrira ses portes en 2019) ainsi qu'avec la « Fondation du Patrimoine ».

Je remercie également Madame France de Lapparent de Broin, attachée honoraire au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris, spécialiste de vertébrés, crocodiles et

tortues fossiles, dont l'aide m'a été précieuse. Je n'oublie pas non plus, M. Bernard Nicolas, régisseur des œuvres, Conservation des Musées de Châlons-en-Champagne, pour son accueil toujours chaleureux et la mise à disposition des fossiles de la collection Ponsort, ainsi que son aide pour la prise de contact avec Mme France de Lapparent de Broin. Un grand merci également à M. Arnaud Brignon dont les recherches incroyables sur le baron de Ponsort m'ont été d'un grand secours. Son article est disponible dans le : « Bulletin d'information des géologues du Bassin de Paris, Volume 54-n°3, septembre 2017 ».

(doc.25)



doc.25 Sophie Lucas, née en 1831 à Charny-le-Bachot
est la dernière habitante du Mont Aimé.
Elle y vivait en autarcie dans une grotte située sur le versant sud face à
Coligny, se nourrissant de champignons, de fruits et d'escargots.
Elle meurt à Coligny en 1908

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES SOURCES DIVERSES

Géologie :

- HAL archives-ouvertes.fr
Le Crétacé terminal et le Paléocène basal de l'Europe nord-occidentale par Gérard Bignot, Florence Quesnel, Chantal Bourdillon (archive ouverte PDF).
- Histoire géologique du Bassin parisien/ géologie de la France : www.vinsvignesvignerons.com
- Bulletin d'information des géologues du Bassin de Paris. AGBP. Trimestriel. Volume 54-n°3. Septembre 2017. Pages 20 à 44.
- Histoire géologique du Bassin parisien : [sigess.brgm.fr/spip.php ?article 255](http://sigess.brgm.fr/spip.php?article255).
- Le Bassin parisien Wikipedia.
- Carte géologique de la France à 1/50 000. Vertus XXVIII-14.

Mont Aimé :

- « Le Mont Aimé », d'Odile François, nouvelle édition disponible auprès de l'Association des Amis du Mont Aimé, mairie de Bergères-lès-Vertus ou chez Majuscule, Sézanne.
- « Ce lieu est terrible. Le Mont Aimé en Champagne » d'Albert Mathieu prêtre de Châlons-en-Champagne. En vente à l'évêché du diocèse de Châlons, ou bien chez l'auteur au 12, rue Parmentier 51000 Châlons-en-Champagne.
- « L'Épopée cathare » 4 tomes, Michel Roquebert, Éditions Privat.
- « La religion des cathares » et « L'Histoire des cathares » par Jean Duvernoy. Éditions Privat.
- « Le château à la croisée des voies, à la croisée des temps ». Publications de l'Université de Rouen. Pages 161 à 177 par Marie-Geneviève Grossel.
- « Le camp de Vertus » www.persee.fr/doc/slave
- « La Halette n°71, novembre 2015 » Bulletin de liaison des Ragraigneux.

Divers :

- Alexandre I^{er} : <https://www.napoleon.org>
- « Châteaux Forts et fortifications en France » par Jean Mesqui. Éditions Flammarion.
- La bataille des marais de Saint-Gond : www.sambre-marne-yser.be



doc.26 Vue sur la plaine champenoise depuis l'arrière du plateau, côté vignoble.



doc.27 Le Mont Aimé vu depuis la D9



doc.28 Le plateau du Mont Aimé.
De gauche à droite, l'Obélisque Russe, les restes du donjon
et la table d'orientation, photo. L. Dassens

Élève interne au collège de Sézanne en 1968

par René GUYOT



Le présent article n'est que l'imparfaite présentation d'un texte plus vaste, primitivement destiné à paraître dans cette revue, mais écarté en raison de son volume. Fourni de nombreuses pièces d'archives et d'éléments explicatifs sur l'éclosion et l'évolution du mouvement de mai 1968, le texte sortira sous forme de fascicule au cours de cet été sous le titre « Collégien à Sézanne en 1968 ».

Nous y apprendrons, ou nous nous souviendrons des circonstances particulières qui façonnèrent les années 1960 sur les plans très généraux de la situation internationale marquée par les interventions militaires des USA dans de nombreux pays du monde et notamment au Vietnam ; de la politique intérieure française avec le recul de l'influence gaulliste dans l'opinion (élections) ; de l'état social en dégradation (grèves et pouvoir d'achat) ; des problèmes de société (auxquels les points précédents participent) qui vont interpeller une jeunesse également insatisfaite (y compris sur les thèmes de l'enseignement, du féminisme...). Dans ce cadre global dominant, nous insérerons le tableau local (Sézanne et sa région) des succès industriels et commerciaux, des préoccupations courantes des habitants, de leurs divertissements et de leurs peines. Ce récit étant inscrit dans un terreau rural, nous évoquerons les évolutions spectaculaires intervenues dans le domaine agricole, en suivant la vie du narrateur, de sa famille, de leur ferme jusqu'en septembre 1967, date pour lui de la rentrée scolaire en classe de



doc.1 Fin de la classe de Quatrième, juin 1967 ;
de gauche à droite : René Guyot, Jean-Pierre Cassier,
Jean-Claude Nietupski, Luc Mortier, Salvador Tudela (caché), Guy Gaudiez.

Troisième. Nous ferons alors connaissance avec le bâtiment (et son histoire rapidement), avec son personnel, et entrerons sans restriction dans le monde de ces adolescents, soudain confrontés aux soubresauts populaires déclenchés à Paris et relayés dans les grandes villes. Installés en parallèle avec le déroulé des événements urbains (surtout Paris), nous verrons comment à Sézanne, au Lycée, dans les classes (et dans les entreprises), les acteurs y ont adapté leurs comportements.

Ainsi que le note si justement le général de Gaulle lors de son interview télévisée devant Michel Droit, au lendemain de sa victoire électorale face à la « chienlit », la contestation n'a pu se déclarer que dans le seul lieu d'où elle pouvait surgir : à l'Université. Elle avait ses raisons. (docs.1, 2 et 3)

**UNE AMBIANCE
REVENDICATIVE
DU MONDE DU TRAVAIL**

Dans les années 1966-67 se produit une montée en puissance des alertes sociales. En 1966 on dénombre 3 millions de journées de grèves ; l'année suivante, plus de 4 millions. En février de cette année là, la journée nationale d'action des syndicats fait défiler une masse impressionnante de manifestants. Ils sont mus par la modestie de leurs revenus qu'insulte une croissance économique mirobolante (seulement le partage de la valeur-ajoutée, solde bénéficiaire du produit intérieur brut, s'opère en faveur des profits des capitalistes). En même temps, sur le plan de l'emploi, la situation devient également inquiétante : de 157000 chômeurs en janvier 1967, on passe à 225000 à la fin de l'an-

GUYOT - René - Péas. *Père Guyot*

COLLEGE D'ENSEIGNEMENT
SECONDAIRE. SEZANNE.

Année Scolaire 1967-68

CLASSE DE TROISIEME

LE FRANCAIS EN CLASSE DE 3 ^{ème} (Nouveau programme)	Coll. Leger & Michard	Bordas	13,35
MOYEN-AGE	" " <i>Curry</i>	"	9,25
GRAMMAIRE FRANCAISE ET EXERCICES (Cl. de 3 ^{ème})	Souchet & Grunewald <i>en m</i>	Nathan	9,50
LANGUE LATINE (Cl. de 3 ^{ème})	Cours Berguin	Hatier	
LE LATIN EN 3 ^{ème}	Cayrou	Colin	
GRAMMAIRE LATINE (1 ^{re} , 2 ^{de} , 3 ^{de} , 4 ^{de})	Cayrou	Colin	
GRAMMAIRE GRECQUE (1 ^{re} , 2 ^{de} , 3 ^{de} , 4 ^{de})	Allard & Feuilleire	Hachette	
EXERCICES GRECS (Cl. de 3 ^{ème} A)	Allard & Feuilleire	Hachette	
Collection " ENGLAND " Cl. de 3 ^{ème} 1 ^{ère} Langue. Edition rouge.	Laffay & Kerst <i>en m</i>	Masson	13,87
ANGLAIS (Cl. de 3 ^{ème}) 2 ^{ème} Langue	Richard & Hall	Hachette	
L'ALLEMAND FACILE (Cl. de 3 ^{ème}) Nouvelle édition. 1 ^{ère} Langue.	Chassard & Weil	Hachette	
L'ALLEMAND FACILE (Cl. de 3 ^{ème}) 2 ^{ème} Langue	Chassard & Weil <i>en m</i>	Hachette	41,30
HISTOIRE. (Cl. de 3 ^{ème}) Nouveaux programmes.	Cours Chaulanges & Hoop <i>en m</i>	Delagrave	18,72
GEOGRAPHIE. (Cl. de 3 ^{ème}) LA FRANCE ET LES PAYS D'EXPRESSION FRANCAISE.	Coll. Varon-Labaste <i>en m</i>	Colin	13,85
MATHEMATIQUES. (Cl. de 3 ^{ème}) <i>en mag.</i>	Monge	Belin	11,60
SCIENCES NATURELLES. HYGIENE (Cl. de 3 ^{ème}) Nouvelle édition	Orie & Raffin <i>en m</i>	Hatier	17,26
<i>Règle</i>			
<i>complut</i>			117,60

doc.2 Liste des livres à acheter,
et donc à étudier en cette année scolaire 1967-1968.

LYCEE DE SEZANNE

EMPLOI du TEMPS

TOTAL 29 heures

	8 ^h 15	9 ^h 15	10 ^h 15-10 ^h 25	11 ^h 20	12 ^h 15-12 ^h 30	14 ^h 15	15 ^h 15	16 ^h 15	17 ^h 15
Lundi	FRANCAIS	FRANCAIS	TRAVAUX MANUEL	HISTOIRE	ED-MUS	DESSIN	MATHS		
Mardi	MATHS	FRANCAIS	ALLEMAND	Geographie	ANGLAIS	ANGLAIS	PHYSIQUE		
Mercredi	EXPLICATION FRANCAISE	FRANCAIS	HISTOIRE	Anglais (construction)	ANGLAIS	ANGLAIS	MATHEMATIQUES	FRANCAIS	
Judi									
Vendredi	Composition Française	FRANCAIS	ALLEMAND	ANGLAIS	ALLEMAND	ALLEMAND	Instruction civique		
Samedi	1. FRANCAIS	2. SN	ED. PH	MATHS	S.N	ALLEMAND			

doc.3 L'emploi du temps de la classe de Troisième M1A, 1967-1968.

née. Habituellement très favorables à un gouvernement de droite (plébiscité par la FNSEA), les agriculteurs de l'Ouest surtout mènent des opérations réprimées par la police (le 2 octobre 1967, 2000 paysans manifestent et laissent 283 blessés) ou posent des bombes devant les préfectures de Quimper, de Saint-Brieux ou devant les perceptions (Finistère). Les négociations, qui portent le nom d'« Accords de Grenelle », obtenues par la CGT, commencent le 25 mai 1968 et se concluent deux jours plus tard par une hausse des salaires de 10%.

UNE JEUNESSE EN BOUILLONNEMENT

Plusieurs facteurs troublent la jeunesse des Universités. Tant d'injustices dans une société en croissance économique lui semble intolérable. En Amérique latine la CIA bâillonne les démocraties, Cuba est en état de siège, en Afrique de même où le colonialisme s'accroche, en Asie où les USA (en guerre permanente dans quasi tous les pays du monde, et le seul ayant utilisé les méthodes de destruction massive : Dresde, bombes atomiques à Hiroshima et Nagasaki) mènent des actes barbares (bombes à fragmentation) face à la résistance Vietcong. La posture américaine est dénoncée par les intellectuels mêmes de ce pays (Noam Chomsky...) et leurs écrits traversent les océans. En cette année 1968, le bras armé des exploiters anonymes de la nature et des hommes fait assassiner Ernesto Guevarra, Robert Kennedy, Martin Luther King... La justice semble se conjuguer avec la liberté. Une liberté que les étudiants revendiquent, serrés dans une société libérale de l'étri-

quement, de la désagrégation, de l'isolement et de la contingence. Ils ont soif de respiration et de solidarité. Le sort de leurs parents, en détresse dans leurs professions, les interpelle aussi. Ils vont oser. Surtout les forts en gueule, ceux qui savent capter les objectifs des caméras et des appareils photographiques. Mais également les filles, qui prennent la parole, qui portent la minijupe (même si généralement, dans leurs têtes elles restent encore en crinoline). (doc.4)



doc.4 *Manifestation d'étudiants à Paris en mai 1968, Le Charivari, numéro de l'été 1970, page 24.*

LE CLIMAT DÉLÉTÈRE DES VEILLES ÉLECTORALES

Les positions électorales gaullistes s'effritent au gré du temps qui passe. Dans l'opposition, c'est avec grand espoir que se prépare à l'alternance le leader de la neuve FGDS : François Mitterrand, ayant déjà essayé les sièges ministériels à l'époque de Vichy et de la IV^e République. Mais le personnage brigue la place la plus haute. Michel Rocard s'y est préparé aussi et a fondé le PSU en manière d'instrument de propulsion. Aujourd'hui apologiste de E. Macron, il levait le poing en 1968 devant les drapeaux rouges. Charles de Gaulle n'apprécie pas outre mesure Georges Pompidou. De notoriété publique, son premier ministre cultive de l'appétence pour la présidence. Le général le sait.

NANTERRE: LE CHAUDRON, LES BRAISES ET LE SOUFFLET

Didier Anzieu, alias Epistemon (professeur à Nanterre) suggère deux motifs majeurs qui ont amené aux premières revendications estudiantines et à l'acte capital du « 22 mars ». Au niveau même de l'Université de Nanterre : le sureffectif (12000) et la désorganisation de l'appareil administratif et enseignant (que vient renforcer la dite réforme Fouchet) provoquent une fronde qui prend deux formes différentes : active et sourde. C'est la première qui va s'exprimer. Elle s'habille des paroles d'un ressortissant allemand, Daniel Cohn-Bendit déjà convaincu d'agitation, qui commence ses études universitaires en 1965. De tendances anarchistes, il se proclame féroce anticommuniste. La jeunesse voit en lui le leader décomplexé qui pourrait faire triompher ses idéaux et vaincre ses craintes.

La contestation traîne depuis des mois à Nanterre. Cohn-Bendit va expérimenter un autre terrain, celui de la Sorbonne au cœur de Paris. Pari gagnant.

L'EMBRASEMENT PAR LA SORBONNE

Le 22 mars, date dont est consécutif le mouvement du même nom, marque l'invasion des bureaux du personnel administratif de Nanterre. Le mois suivant Cohn-Bendit est appréhendé par la police pour violence et pour avoir rédigé une notice sur la fabrication des cocktails molotov. Sans cesse relâché, il organise le 1^{er} mai les agressions contre le défilé de la CGT.

C'est le 3 mai que les meneurs anarchistes jettent leur dévolu sur la Sorbonne. L'opération semble de faible intensité mais elle va vite exploser. Les jeunes responsables d'organisations de gauche (Alain Geismar, Snésup et Jacques Sauvageot, UNEF) feront plus que se mettre à la remorque de Cohn-Bendit.

Les jours qui ont suivi ont été des moments d'émeutes avec affrontements contre la police, de barricades et d'incendies. L'activité de Cohn-Bendit sera saluée par certaines élites intellectuelles de gauche (Aragon, Sartre...) et défendues entre autre par Alain Touraine (6 mai lors de la comparution devant un conseil de discipline). Le 13 mai le trio chic de choc passe à la télévision.

UN PETIT TOUR À CORFÉLIX ET PUIS S'EN VA

Des rumeurs persistantes et bien informées donnent Corfélix comme un lieu de planque à un moment pour Cohn-Bendit. L'amuseur du début était devenu dans certains milieux un perturbateur intolérable qu'il aurait été bon de neutraliser. Le sachant, Cohn-Bendit se déplaçait souvent incognito, revenant d'Allemagne grimpé (fin mai), caché dans la voiture de l'actrice Marie-France Pisier. Une voiture filée et des caches surveillées par les renseignements... évidemment.

Ensuite il se rallie à l'écologie, s'ancre encore plus au néolibéralisme, devient parlementaire ultraeuropéiste et fait tout dernièrement avec son pote Romain Goupil une promotion burlesque d'E. Macron dans un café d'Allemagne.

LES ANNÉES 1960 À SÉZANNE : UNE ÉPOQUE DE TRANQUILLITÉ

Ce contexte lourd, parisien, affecte peu, au début, la campagne. À Sézanne et alentours les commerces prospèrent, à l'ombre des principales entreprises (BBGR, SGPR, Diversey, Feralco) et des nombreux artisans qui embauchent et qui vantent par voie de presse leurs services. Sur la lancée du succès des firmes locales avérées, on envisage l'ouverture d'une section «optique-lunetterie» au CET (Collège d'Enseignement Technique).

Les films des deux salles de cinéma (Casino et Lido) changent chaque semaine ; les dancings accueillent volontiers les groupes musicaux (dont les célèbres Sweeters). Sur le Champ-Benoist s'installe le cirque Rancy, le 3 mai, pour plusieurs jours. Et au stade Saint-Hubert, comme actuellement encore, le SAS (football) reçoit l'équipe d'Eclaron.

À Montmirail la MJC propose Nougaro le 9 mai, et se produit dans cette localité, le 15 suivant un rodéo automobile, genre de spectacle très prisé à l'époque. Preuve supplémentaire de cet attrait, le déroulement à Sézanne durant le week-end des 22-23 mai 1968 de l'épreuve inter-régionale de karting (Anne Gobillard championne du monde de cette discipline). Saint-Just-Sauvage invite Jean Lefèvre à la Maison des Jeunes.

On construit partout : des pavillons à Vertus ; idem à Montmort.

À Sézanne on a pratiqué en même temps le plaisir et la grève en ce beau mois de mai. Il convenait maintenant en hâte, de préparer la grande foire de juin. (doc.5)

UNE AGITATION QUI SE RAPPROCHE

Sur la lancée des événements de Paris, notre Université régionale, celle de Reims, commence à bouger à partir du 7 mai : l'UNEF propose la grève des cours pendant deux jours. Le lendemain une manifestation de 1500 étudiants parcourt la ville et le 9 mai l'Université est déclarée en grève. Vont suivre d'autres défilés estudiantins, régulièrement, 1200 le 10 mai, 1500 le 28 mai sous la bannière de l'AGER.

À Épernay, le monde du travail est aussi en effervescence. Le 13 mai un rassemblement compte 5000 personnes au marché couvert et en fin de semaine d'après c'est la grève totale dans tous les secteurs d'activité. Les communistes en profitent pour faire venir le philosophe Jean Kanapa à la salle des fêtes ; et le 31 un meeting en faveur de Robert Morillon attire 6000 personnes. (doc.6)

UN LYCÉE LOIN DU TUMULTE

Pour la scolarité en classe de Troisième, je choisis l'internat. Les élèves internes ont la réputation assez justifiée d'obtenir de meilleurs résultats que les demi-pensionnaires ou les externes, prompts à se retrouver en oisiveté dans les rues de la ville et des villages. Et puis surtout, une émulation en



doc.5 Sézanne, préparation
de la Quinzaine-Commerciale,
L'Union, 18-19 mai 1968, page A.



doc.6 Photo de classe, très nombreux visages connus, Aimé Cosimi professeur.

germe antérieurement va se mettre en place dès la rentrée. Ce n'est pas par hasard si je m'installe, pour les permanences du midi, auprès de Dominique Coffinet, un cas brillant, qui apprend aussi le latin en classe littéraire. Nous sommes du même village; il y aura émulation, mais aussi vive concurrence. (doc.7)

L'existence d'un collège à Sézanne résulte d'un édit du bailliage de 1565.

D'abord implanté sur le côté Ouest du Champ-Benoist (à l'emplacement actuel de l'école communale), il a été transféré en 1836 dans un « vaste local situé entre cour et jardin » également sur le pourtour de la place, mais côté Est. Aujourd'hui dénommé « Ancien Collège » car en 1965-66 les élèves

poussent les portes du « Nouveau Lycée nationalisé », sur les vieux marais de la Fontaine-du-Vé. Ces constructions cubiques sont mises à terre à partir de 2001 et en 2003

a lieu l'inauguration de l'actuelle « Cité scolaire ». (doc.8)

Un coup d'oeil sur le cahier de texte de 1968 indique que les



doc.8 L'Ancien Collège, CPA.

cours n'ont pratiquement pas vaqué, que les interrogations de fins de trimestres ont été honorés. Le vendredi 31 avril sera la date butoir de remise de la dernière rédaction de l'année. Notre professeur, M. Saffre nous fait plancher sur la publicité. En Mathématiques, M. André Gaudry maintient la pression jusqu'au 18 juin (quasiment la veille des écrits du BEPC); en Allemand seconde langue M. Desmet nous soumet un devoir le 11 mai; en Histoire M. Aimé Cosimi commence les révisions le mercredi 15 mai...

ENCORE UNE AMBIANCE FAMILIALE, AGRÉABLE AUX ENSEIGNANTS

Parmi le personnel administratif en fin d'année 1966 et début 1967 on notera les noms du principal M. Gély; des surveillants généraux MM. Le Gal et Poujol; de l'infirmière Mme Duquesnois. Les 44 enseignants intègrent donc des bâtiments neufs, de forme parallélépipédique, sans toiture, en cinq blocs distincts et aux murs peints en rose. Les salles sont

lumineuses, aux vitres pivotantes. Un long couloir sépare celles du Sud de celles du Nord sur toute la longueur de l'édifice. Avant d'entrer en cours les élèves, deux par deux se positionnent en file, devant la porte, font silence à l'arrivée du professeur, et pénètrent seulement lorsque l'autorisation en est donnée. En creux, dans la cloison, dehors, des portes-manteaux. Quelques noms au hasard de la liste: MM. Raveaud et Madin en Mathématiques; en Sciences-Naturelles Mlle Buithé; en Mathématiques et Sciences MMmes Henry et Merlin, MM. Gaudry et Pignard; en Histoire-Géographie Mme Boujet et M. Cosimi; en Philosophie M. Druart; en Lettres M. Dupont et Mme Tran; en Histoire-Lettres MMmes Boyer et Vidal et M. Boronad; en Lettres-Langues MMmes Adam et Chenu; en Dessin M. Blouin; en Travaux Manuels MM. Agrapart, Chevriot et les époux Le Gal; en aide-laboratoire M. Codani.

Le personnel de surveillance, constitué d'anciens élèves et de membres des personnels administratifs et enseignants, au nombre

de 20, comprenait entre autres Mme Naze, Mlles Bachelier, Barcelo, Sengers, M. Tonnelier... Pour la santé, en plus de l'infirmière dont il a été question plus haut, l'établissement faisait appel à deux médecins: Mme le docteur Richon et le docteur Hervé.

En Troisième M1A:

M. Saffre en Lettres, M. Gaudry en Mathématiques, Mlle Meunier en Anglais, M. Desmet en Allemand, M. Cosimi en Histoire-Géographie, Mlle Laudet en Sciences-Naturelles, M. Faniot en Dessin, M. Chevriot en Travail Manuel, M. Bracale en Éducation Physique. (docs. 9 et 10)

DES ÉLÈVES RURAUX, PLUTÔT DOCILES

Cette remarque en forme de titre de chapitre ne recouvre pas toute la réalité (il y a des exceptions), c'est pourquoi la prudence a été de mise, dans sa formulation. Mlle Malpièce a en charge les élèves de Quatrième-Terminal-

ANNÉE SCOLAIRE 1967-1968 **LYCÉE - C.E.S. de SÉZANNE**

SORTIE DU DIMANCHE

L'Élève GUYOT RENE de la classe de 3 H¹A

est autorisé par ses parents

1) à sortir le Samedi à _____

2) à sortir, chaque quinzaine, le Samedi à _____ pour se rendre à _____

Moyen de locomotion utilisé voiture des parents

3) à sortir le Dimanche à _____ pour se rendre chez son correspondant _____

demeurant _____

L'Élève devra rentrer le Dimanche à _____

Lundi à 8 heures

Signatures :

Des Parents, Guyot Du Correspondant, _____ Du Chef d'Établ., A. Druart

doc.7 Carte de sortie du dimanche pour les internes, 1967-1968.



doc.10 *Cahier de brouillon, Troisième, 3, page 75, René Guyot, exercices de Dessin pour donner un sigle à la nouvelle association sportive du Lycée, l'ASSU.*

d'Optique (presque la totalité de l'effectif!). Au 24 mai c'est l'usine SGPR qui est paralysée entièrement. 60% de grévistes aux PTT; 100% à EDF; 100% à la SNCF. L'enseignement est désormais atteint à 85% sur le canton. Un rassemblement imposant emplit le Champ-Benoist à l'initiative d'un Comité d'action inter syndicale le lundi 27 mai et se transforme en un défilé de près de 1000 personnes arborant des pancartes de revendication. À la suite, le lendemain, la grève touche Diversey à 100%.

LE LYCÉE ENTRE DANS LE MOUVEMENT

Le 21 mai les syndicats de l'éducation FEN, SNI et Snes se sont réunis afin de prendre des résolutions communes et d'entreprendre éventuellement des opérations unitaires. Le 23 mai ces consultations locales s'élargissent à l'UNEF. Et le 29 mai, les professeurs et les parents d'élèves se

retrouvent à 20 heures 30 dans une salle de l'Ancien Collège.

Les élèves du Lycée ont constitué de bonne heure un Comité d'action; les plus déterminés participent aux manifestations des salariés et des opposants au gouvernement, en s'échappant des cours. Ce sont les 20 et 21 mai qui amorcent la véritable participation des lycéens au mouvement. L'établissement se trouve en semi léthargie le lundi et le mardi, engourdi par des groupes de discussion qui se forment avec ou contre les professeurs.

De très nombreux élèves abandonnent le Lycée... des collégiens imitent. (doc.11)

L'ÉTABLISSEMENT NE REÇOIT PLUS

Au début de la semaine du 20 mai, dès le lundi, un vent de désertion frappe le Lycée. Des cours ne sont plus assurés, d'autres sont boycottés. Notre présence ne s'impose pas. Je me souviens avoir hébergé chez mes parents un élève nau-

fragé, interne, laissé à la grille par ses parents trop vite retournés chez eux.

Dans notre hébétément devant la situation, face aux actions des grands qui par défaut d'informations et par immaturité de notre part, échappaient à notre entendement, nous étions livrés à une pause contrainte. Certes le futur nous importait, mais les clés pour la lecture des événements nous manquaient.

Au fonds, nous étions très solidaires de la jeunesse, de nos frères, de nos sœurs qui osaient braver les CRS et un pouvoir policier dangereux. Avec mes parents, au travail dans le grand champ lieu-dit « Les Pierres », terroir de Linthelles, je n'oublierai jamais avoir vu avec horreur et honte un convoi militaire interminable fait de chars lourds passer sur la Nationale 4 en direction de Paris.

Des obus contre des slogans juvéniles!

Alors en ce resplendissant lundi, nous entreprîmes de rendre visite à mon père, le long de la route de Broyes, aux « Closiaux », en train de procéder à des traitements pesticides. C'était Guy Giaume, de notre classe, typé Vietnamien.

LES EXAMENS AURONT BIEN LIEU

L'école buissonnière ne dura que peu.

Le 31 mai au soir les rues de Paris étaient piétinées par une foule immense, enthousiaste, un clan revigoré par l'allocution du général, prononcée deux heures avant. Avec la farine qui recommence à arriver aux fournils des boulangeries, avec les stations services que l'on se remet à approvisionner, le spectre de la guerre civile s'éloigne; le pain et l'essence de retour!



doc.11 Manifestation à Sézanne, L'Union, 29 mai 1968, page 3.

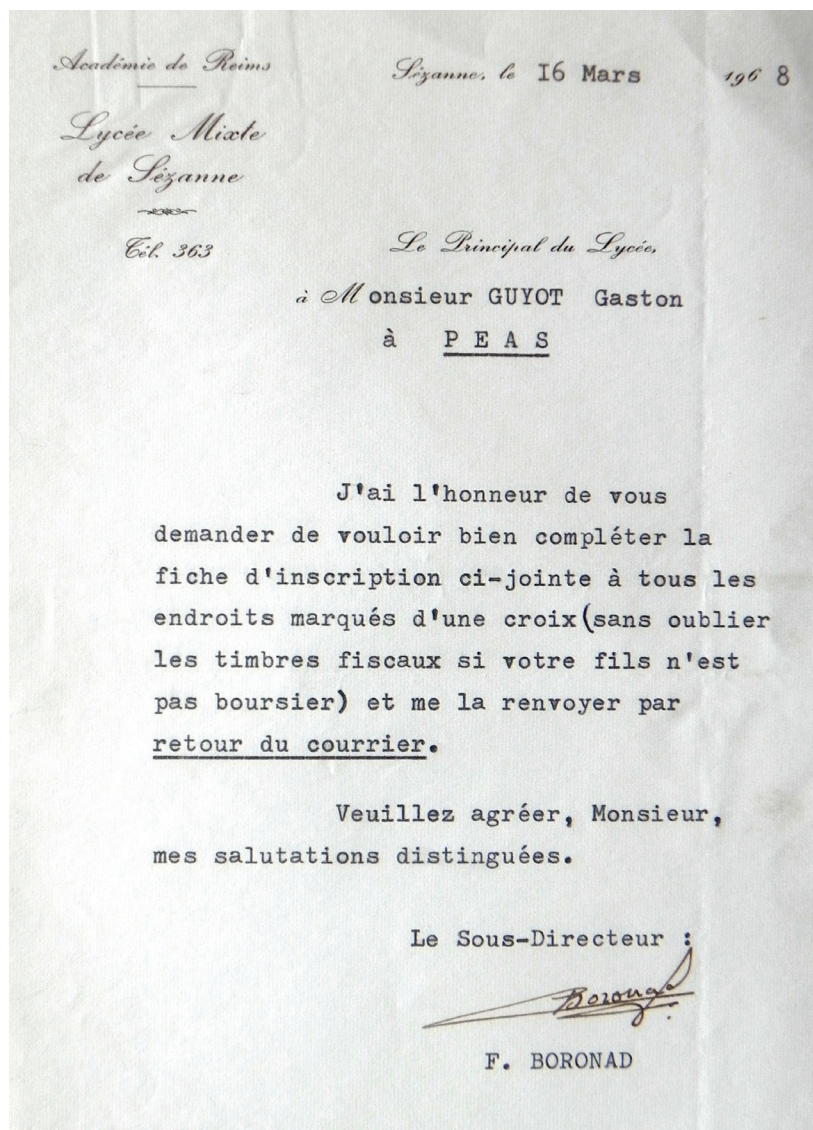
De retour aussi l'assurance des examens à passer. Nous étions préparés à cela de toute façon. Sauf que ceux-ci seront allégés. La convocation pour le BEPC arrive le 13 juin. Nous subirons sur le seul jour du 21 juin les quatre épreuves écrites qualificatives : dictée, rédaction, mathématiques et langue vivante. Les recalés à celles-ci iront aux épreuves de l'oral de contrôle les jeudi 27 et vendredi 28 juin, cette fois au centre d'examen de Châlons, alors que l'écrit se déroule à Sézanne. Les sujets ne s'inscrivaient pas dans la facilité. Au moins nous n'étions pas interrogés en Histoire. (doc.12)

Je quittais cette classe de Troisième avec regrets : Marc Bertin, Jean-Pierre Cassier, Jacques Esmieu, Guy Giaume, Pascal Grippon, Patrice Lajoinie, Luc Mortier, Thierry Neeser, Jean-Claude Nietupski, Serge Parisy, Luc Villaret...

Elle ne s'était pourtant pas ouverte sous les meilleurs auspices ; l'année scolaire promettant d'être rude car figuraient trois prix d'excellence de Quatrième : Cornélis Marie-Josée, Gouhennant Evelyne, Lepont Claudie et neuf redoublants : Bertin, Brochot, Clivot, Devallois, Fortier Nadine, Nominé, Pigeollot, Sauvadet et Villaret. (doc.13)



doc.13 Béatrice Herfray,
Troisième, 1968.



doc.12 Dossier pour inscription aux examens du BEPC
session 1968, extrait.



La vidéo de Sézanne 1900 en cartes postales

par Francine MARCHETEAU

Ayant récupéré une collection de cartes anciennes de ma grand-mère, j'ai eu envie de les faire revivre et des les faire connaître autour de moi en réalisant des vidéos. (doc.1)



doc.1 Sézanne

Ma mère avait gardé précieusement tout la correspondance de sa maman et ajouté les siennes. Petite j'étais fascinée par ces belles images colorées, dentelées, de militaires en uniforme, de « Père Cent », d'élégantes en bottines et chapeau, de vues de Sézanne et des communes environnantes. (doc.2)



doc.2 La coquette



doc.3 Le soldat

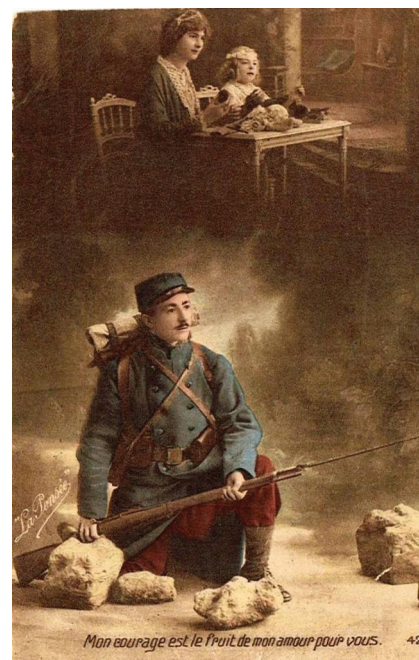
En 1914, mon grand-père est parti à la guerre qu'il présumait courte, vaillant, pour en découdre une fois pour toute avec l'ennemi. (doc.3)

Ce fut très long, douloureux et ces échanges épistolaires, sans doute irréguliers : messages d'amour, d'espérance où chacun taisait sa peine, son chagrin avec pudeur et tentait de reconforter l'autre. (doc.4)

Il est tombé à vingt-sept ans, à l'orée d'un bois, avec sa troupe, à quelques jours de l'Armistice. (doc.5)



doc.4 Bonne année



doc.5 Famille éprouvée

Correspondance rangée comme un trésor par ma mère qui a veillé jalousement sur ces souvenirs précieux de la vie de ses parents, les a enrichis et m'a transmis le culte pour les cartes postales de cette époque où l'écriture était le seul moyen de communication, même pour des sujets anodins. (doc.6)

Une carte pour dire de passer voir la famille, inviter à un anniversaire, venir chercher le lapin môle et d'autres pour effeuiller la marguerite... (doc.7)



doc.6 *Les écrits*

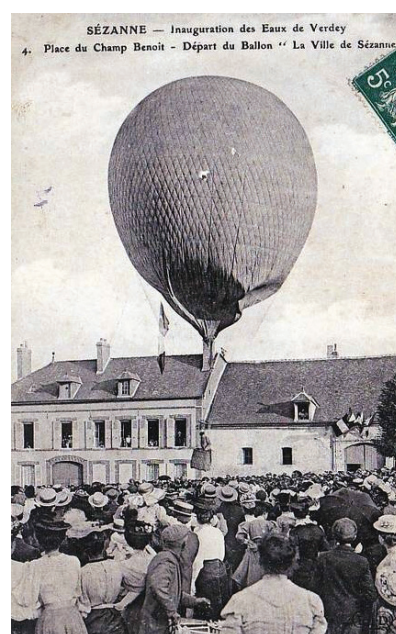
Des vues, des rues de Sézanne et la campagne environnante que j'ai classées, recolorées, redressées, numérisées en de multiples manipulation pour chaque carte. (doc.8)

Aussi j'ai fait appel aux amis et glané ça et là tout ce qui concernait Sézanne, les manifestations, les événements, les écoles, les fabriques, les carrières, la montagne des grottes... (doc.9)

Tout d'abord une vidéo de quatre-vingt minutes est née: «Sézanne au siècle dernier», avec une musique d'époque.



doc.7 *Jeune fille à la lettre*



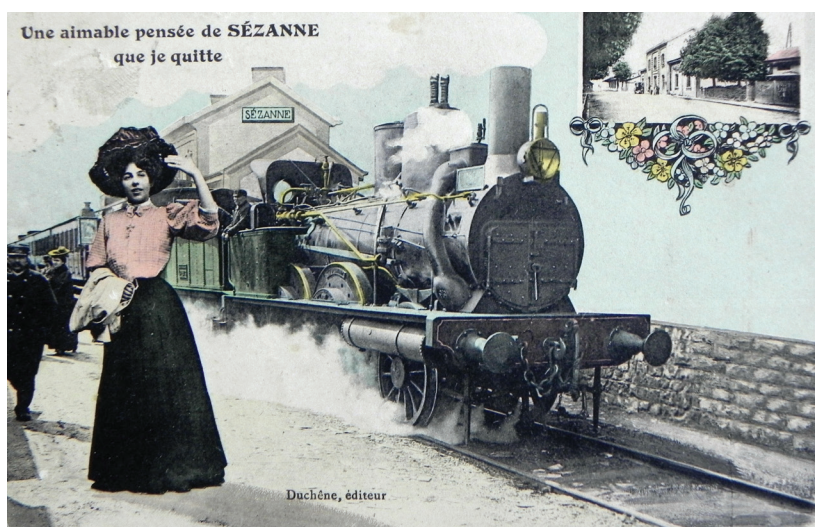
doc.8 *Le ballon*



doc.9 École Saint-Denis



doc.10 La place de la République



doc.11 Au revoir Sézanne

Ensuite avec des nouvelles trouvailles, j'ai revisité tout mon travail pour faire une seconde vidéo : « Sézanne au fil du temps ». Cent cinquante images et trente musiques et chansons. (doc.10)

J'ai terminé par des cartes et photos plus récentes, des années soixante à nos jours, avec quelques explications sur les lieux concernés.

J'envisage aussi de réaliser d'autres projets sur les thèmes suivants :

- L'Amour à travers les cartes postales. Fleurs bleues et coquines.
- Le faubourg Gohier, que j'affectionne particulièrement.
- Le vignoble champenois.

Le sujet est loin d'être épuisé et permettra de mieux connaître la vie de notre charmante cité au XX^e siècle. (doc.11)



Profession chanteuse : Françoise Colson

par Claudie LEPONT

« Chanter, j'ai toujours chanté, j'ai chanté avant de savoir parler ! Ma mère se plaisait à dire que dans mon berceau je chantais déjà Douce nuit, sainte nuit »

L'ENFANCE, L'ADOLESCENCE À FONTAINE-DENIS

Françoise Colson est née à Fontaine-Denis, près de Sézanne, au-dessus de la salle de classe de l'école car son père André était l'instituteur du village. Avec Germaine, la maman, très bonne chanteuse elle aussi, la famille de quatre enfants vit dans une ambiance musicale ; tous les repas se terminent par des chansons. André Colson adore enseigner la musique ; il se sert des cours qui passent à la radio mais il fait aussi travailler ses élèves avec ses propres disques : du classique mais aussi des variétés françaises : Brassens, Brel, Aznavour, Piaf, Trenet, Gréco, Barbara... Mais pas les chansons anglo-saxonnes « On n'avait pas la télévision à la maison et mon père ne voulait pas qu'on chante en anglais ! » Françoise chante avec ses copines pendant les récréations mais ne connaît donc pas les chansons anglaises qu'elles entonnent dans la cour. Dès l'âge de huit ans, elle participe en chantant aux spectacles de Noël (doc. 1) et de la fête de l'école mais aussi pendant les réunions de famille « Je devais toujours chanter



doc.2 Débuts en Allemagne

mais j'étais timide et réservée et ça m'ennuyait». Nul doute que sa voix plait déjà, on l'incite à chanter, elle aime cela mais n'a alors pas encore conscience de ses capacités.

La musique l'attire, son grand frère a un harmonica chromatique; mais elle, elle doit se contenter des petits harmonicas «à trois sous» achetés sur le marché. Alors, le soir, elle se faufile dans la salle de classe, là où elle sait que son frère cache son harmonica, et toute seule elle joue de cet instrument. «Je n'ai jamais pris de cours, je rêvais de jouer du piano mais mes parents n'avaient pas les moyens de me payer des leçons». C'est donc à l'oreille qu'elle apprend et retient les morceaux aussi bien pour les chanter que pour les jouer. Son rêve est d'être chanteuse d'opéra, tous les riverains de la place du village peuvent l'entendre quand elle répète ses «aria» en se regardant dans le miroir.

Au Collège à Sézanne, les cours de musique ne lui plaisent pas «J'avais la musique dans l'âme, ce ne sont pas les notes qu'on voulait nous faire apprendre par cœur qui m'intéressaient». Elle se souvient de quelques facéties comme celle qui consistait à mettre des boulettes de papier dans la clarinette de Monsieur Cadet! Difficile de s'épanouir musicalement dans ces conditions! Seule une professeure,



doc.1 À 15 ans au spectacle de Noël de Fontaine-Denis

Madame Legal, comprend que Françoise est chanteuse et musicienne; elle fait des démarches pour l'inscrire à l'émission de Mireille «Le Petit Conservatoire» mais ça n'aboutit pas. C'est à 18 ans que Françoise va avoir sa première guitare offerte par ses parents. Elle apprend seule, sans cours, à en jouer et chante pour accompagner sa musique.

L'ALLEMAGNE: MALSCH PUIS ETZENROT

La vie (l'amour) fait partir Françoise en Allemagne à Malsch, ville jumelée avec Sézanne. Elle a 19 ans. C'est là qu'elle prend ses premiers cours de guitare classique mais ce n'est plus ce qu'elle veut, maintenant elle veut devenir chanteuse. Avec ses amis allemands, elle va souvent en concert, la culture musicale est différente outre-Rhin. Elle commence à travailler sa voix en prenant des cours avec une chanteuse d'opéra: une formation de professionnelle. Avec une amie autrichienne Helga, elle chante des chansons françaises dans les villes et villages en s'accompagnant de sa guitare. (doc. 2)

Elles se présentent à des concours qu'elles gagnent. (doc. 3) Puis Françoise crée un groupe «Regenbogen» (l'arc en ciel) (doc. 4) avec un ami Thomas et Helga, ils se produisent dans tout le Land du Bade-Wurtemberg, en particulier sur la scène du théâtre de Karlsruhe. Le groupe s'étoffe, ils sont bientôt une dizaine (guitare, piano, batterie, basse, percussions, chœurs) et cela va durer une vingtaine d'années. Des disques sont enregistrés avec des chansons originales écrites en allemand. Avec Regenbogen, Françoise viendra chanter à Sézanne pour le XX^e anniversaire du jumelage entre Sézanne et Malsch répondant à l'invitation de Jorge Galaz. Elle participe aussi à d'autres galas avec différents groupes. (docs. 5 et 6)



doc.3 En duo avec Helga Jacob



doc.4 Avec le groupe Regenbogen

Parallèlement, des amis l'inscrivent à un concours de chant à Berlin, elle refuse d'abord d'y aller puis finalement elle cède et s'y rend. C'est le 15 avril 1981, elle remporte le concours, c'est le début de sa notoriété nationale. (doc. 7) Les concerts s'enchaînent alors non-stop. Elle est remarquée par le directeur de la chorale de Baden-Baden, cent vingt choristes plus l'orchestre, qui cherche une soliste. Elle obtient cet emploi, cette chorale « Steinbachchor » avec laquelle elle chante toujours actuellement, va beaucoup lui apporter. Ils tournent dans toute l'Allemagne, Françoise chante

accompagnée des cent vingt choristes « On est trois solistes, le plus souvent, nous chantons seuls mais on fait quelques duos et toujours un final éblouissant ».

Françoise entreprend également une carrière en solo, accompagnée par Martin Bauer, chef de la chorale, au piano à queue ou des bandes-son. (docs. 8 et 9) Ça marche très bien ; le succès est là ; jusqu'en 2001, elle se produit dans de très grandes salles tout en continuant à chanter avec Regenbogen et Steinbachchor. « La chanson est toute ma vie, même dans des moments personnels difficiles, j'ai continué à chanter ».

La petite Française fait également de la radio à Karlsruhe à partir de 1984 ; elle a d'abord chanté en direct puis on lui demande d'animer les émissions elle-même. (docs. 10 et 11) Elle enregistre souvent en dehors du studio, dans les hôpitaux et les prisons. Elle parle de la France, des chanteurs français qu'elle va interviewer quand ils viennent à Baden-Baden, elle rencontre ainsi Mireille Mathieu, Juliette Gréco (docs. 12 et 13), Adamo,... et elle chante. Elle intervient aussi sur des chaînes de télévision. Ses concerts sont retransmis. Elle travaille souvent avec des chanteuses allemandes très célèbres comme Katia Hepstein.

Même revenue en France, Françoise continue à chanter en Allemagne « Au début, c'était tous les week-ends » surtout avec la chorale de Baden-Baden. (doc. 14)



doc.6 Bal de l'Opéra à Karlsruhe



doc.5 Avec l'orchestre Big Ben de Karlsruhe



doc.7 Concours à Berlin



doc.8 *La plaquette du duo avec Martin Bauer*



doc.9 *En duo avec Martin Bauer*



doc.14 *Avec la chorale de Baden Baden*

(page suivante de haut en bas)
 doc.10 *Françoise interviewée*
 doc.11 *Françoise journaliste à la radio*
 doc.12 *Interview de Juliette Gréco par Françoise*
 doc.13 *Juliette Gréco répond à Françoise*



LE RETOUR EN FRANCE : ÎLE DE FRANCE PUIS CHERBOURG

Après trente ans en Allemagne, en 2001 Françoise retrouve définitivement la France. Elle y est alors inconnue. C'est pour elle l'occasion de créer de nouvelles activités. Elle commence par s'intégrer dans une troupe de théâtre pour ne pas perdre le contact avec la scène : cours et représentations, en particulier un spectacle de Shakespeare « Richard III » où elle tient le rôle de Lady Ann.

Recommencer à zéro ne lui fait pas peur : elle adore les défis. C'est le début des concerts à Paris et en Ile de France pour défendre des causes humanitaires : « Les virades de l'espoir », « Action contre la faim », « Lutte contre le cancer », ... Ces concerts caritatifs vont lui permettre de se faire connaître. Les premiers récitals arrivent : Saclay, Gif-sur-Yvette, ... Donnant de plus en plus d'importance à l'expression scénique, Françoise choisit alors de travailler avec une danseuse pour donner toujours plus d'intensité à l'expression des émotions lors de certaines chansons. Un pianiste l'accompagne pour des interprétations plus intimistes.

Créer une troupe a toujours été un rêve pour elle. Grâce à diverses rencontres, elle va avoir ses premiers élèves, donner des cours de chant et organiser des stages de comportement scénique. Progressivement les élèves formés sont mis sur scène : la troupe Françoise Colson est née. C'est un tournant dans sa carrière : penser plus aux autres qu'à sa propre carrière. Un premier spectacle « Cabaret » est joué plusieurs fois en région parisienne avec cinq chanteurs et trois danseuses. La mise en scène s'affine à chaque spectacle, les chorégraphies

amènent une touche de grâce à l'ensemble ; beaucoup de romances et de chansons d'amour sans oublier les comédies musicales pour un public large et divers.

Profitant de son expérience de la scène associée à une technique vocale affirmée au cours des années, Françoise va développer une activité de coaching vocal, scénique et comportemental. Cette activité se concrétise en 2007 par la création de l'association « Trouver sa voi(e)x » permettant de donner un cadre à la troupe Françoise Colson ainsi qu'un environnement de travail accessible à tous ceux désireux de progresser en technique scénique ou vocale. (doc. 15)

Un nouveau départ emmène Françoise à Cherbourg où elle doit de nouveau pratiquement recommencer à zéro. C'est un nouveau territoire à conquérir. La troupe parisienne la suit à 90% pour des soirées en Normandie parallèlement à des récitals sur Paris. Cela nécessite des week-ends entiers de résidence au moins une fois par mois pour réunir le groupe. À Cherbourg, Françoise peut aménager un studio et avoir ainsi beaucoup d'espace.



doc.15 Affiche « Trouver sa Voi(e)x »
en 2009

La première prestation personnelle de Françoise en Normandie a lieu au Théâtre de l'Arlequin et lui permet de faire connaissance avec le public du Nord-Cotentin et de faire apprécier l'étendue de son répertoire : toujours de beaux textes à faire partager au plus grand nombre. Les engagements vont se suivre dans toute la Normandie avec des articles dans les journaux de plus en plus élogieux. (doc. 16) « Françoise Colson dévoile une sensibilité et une délicatesse extrêmes. Elle nous emmène dans des textes intenses et éternels, ... avec une authenticité rare et une profonde émotion. C'est l'interprétation d'une grande artiste qui nous laisse à la fois bouleversés et heureux. Sa voix puissante, posée sur un souffle sans faille, s'harmonise fort joliment avec le quatuor qui laisse parler la musique dans un univers qui fait rêver paisiblement. C'est un plaisir pour les oreilles et un baume pour le cœur » Presse de la Manche du 31 décembre 2008.

Tous les ans, Françoise continue à donner deux ou trois spectacles à but humanitaire. En 2008, devant 1500 personnes, Françoise fait la première partie de Gérard Lenormand (doc. 17) qui devra attendre dans les coulisses que les applaudissements et un rappel se terminent pour entrer sur scène puis celle de Charles Dumont (docs. 18 et 19) au théâtre à l'italienne de Cherbourg. Elle est toujours très amie avec lui, ils s'apprécient mutuellement beaucoup. Le pianiste de Charles, Frédéric Andrews, est devenu son pianiste. Elle propose ensuite des spectacles variés comme « C'est la vie », et en 2011 « Ça pleure aussi un homme », ... Son bilinguisme parfait lui permet de donner des spectacles en allemand, son lien et ses récitals en Allemagne se

D'Allemagne, Françoise Colson a conquis la Normandie

Originaire de Champagne, Françoise Colson a mené pratiquement toute sa carrière en Allemagne avant de jeter l'ancre, pour des raisons de cœur, à Cherbourg il y a quelques années. Habitée du même enthousiasme, elle poursuit désormais sa route professionnelle dans une Normandie qui l'a adoptée.

Habillée d'un éternel sourire, portant en elle une passion qui ne l'a jamais quittée depuis sa plus tendre enfance, Françoise Colson respire la joie de vivre. Toute gamine, elle décide de devenir chanteuse. Et comme elle a de la suite dans les idées, elle ne revient jamais sur sa décision. « **Disons que j'étais un peu têtue. Simple question de fibre.** » Fille d'enseignant, elle doit toutefois composer entre l'histoire de France, les équations toujours difficiles à résoudre, les rédactions et les chansons qu'elle reprend des heures entières dans sa chambre.

Les années passent. Bonne élève, Françoise Colson part en voyage scolaire en Allemagne et tombe amoureuse de son correspondant, qu'elle va rejoindre en même temps qu'elle poursuit ses études supérieures. « **Je devais rester quelques années là-bas. Finalement, j'y suis restée trente ans** », avoue en riant l'artiste qui va mener la plus grande partie de sa carrière de l'autre côté du Rhin.

« **Après avoir pris des cours de chant lyrique, j'ai commencé à chanter un peu partout.** » Les concours de chant font, à l'époque, la joie du public. Françoise se pré-



Françoise Colson n'est jamais aussi heureuse que sur scène.

sente à Berlin. Elle l'emporte. Sa carrière démarre aussitôt. « **Déjà à l'époque, je repre-**

nais des chansons françaises. Brel, Piaf et quelques autres... À l'issue du

concours, j'ai enchaîné les émissions de télévision, les passages en radio, les galas. »

Pendant des années, Françoise va sillonner l'Allemagne, enchaînant les prestations. « **J'ai juste pris le temps d'enregistrer quelques disques. Je n'étais vraiment bien que sur scène** », avoue la chanteuse, qui va parvenir durant toutes ses années à conjuguer sa vie de famille et sa vie professionnelle. « **Je chantais aussi bien en français qu'en allemand. J'étais membre également de la chorale de Baden-Baden, qui tournait beaucoup. Nous nous sommes produits en Autriche, en Tchécoslovaquie.** »

■ « Ma nouvelle vie à Cherbourg »

Femme de passion, Françoise rencontre il y a quelques années son Fernand de mari. Pour lui, elle quitte l'Allemagne et jette l'ancre à Paris où vit son amoureux. Ils demeurent quatre ans sur place. Fernand est nommé à Cherbourg. Françoise le suit sans hésiter. Le couple s'installe à Tourlaville et notre artiste se lance dans une seconde carrière, avec un enthousiasme qui fait plaisir à

voir. « **J'adore les défis. Reprendre à zéro ne m'a jamais fait peur. Ici, j'ai recommencé à me produire sur scène et cela marche très bien. J'ai également monté un spectacle avec mes élèves, sans oublier les cours de coaching vocal et comportemental que je donne dans mon studio. On travaille la voix mais pas le solfège** », explique Françoise Colson, qui prend toujours le même plaisir à chanter.

Chaque mois, elle donne plusieurs galas. « **Je me produis en avril à Dijon et je prépare une tournée en Allemagne où j'ai encore mon public. Mon répertoire s'inspire toujours des grands noms de la chanson française** », avoue Françoise Colson, qui choisit également des thèmes, en fonction de l'air du temps. « **J'ai choisi de parler des hommes dans mon nouveau spectacle. On ne parle pas assez d'eux, de leurs émotions. Je chanterai certaines chansons en allemand** », conclut Françoise Colson, qui avoue, au passage, une passion sans borne pour Brel en général et Amsterdam en particulier.

Hubert LEMONNIER

doc.16 Article de journal



doc.24 Livret intérieur du CD « hier aujourd'hui demain » de Françoise Colson



doc.17 Avec Gérard Lenorman



doc.18 Affiche du concert de Charles Dumont



doc.19 Avec Charles Dumont

poursuivant. En 2010, elle se produit à Sézanne dans le cadre du 110^e anniversaire de l'Amicale des anciens élèves du Collège et du Lycée de Sézanne

Pendant 7,5 ans, elle donne donc des cours de coaching vocal et comportemental à Cherbourg, ce qui va lui permettre de former une nouvelle troupe qui va compter jusqu'à 24 personnes, chanteuses, chanteurs, choristes et danseuses. Le but étant d'atteindre le professionnalisme. Elle organise en particulier pour eux un spectacle « Duosical » pour travailler sur la cohésion du groupe et sur le comportement, tous les chanteurs se produisent en duos ou trios mais jamais en solo durant tout le spectacle. La troupe reprend aussi des comédies musicales célèbres. Malgré un retour de deux ans dans la région parisienne, Françoise continue à faire travailler sa troupe à Cherbourg et à se produire elle-même en Normandie avec son pianiste en ajoutant toujours de nouvelles chansons à son répertoire, modernes ou anciennes, populaires ou pas mais toutes chargées d'émotion avec des valeurs qui sont les siennes : l'amour, le courage, l'action, la solidarité. (doc. 20)

RETOUR AUX SOURCES : FONTAINE-DENIS

En 2016, après le décès d'André Colson, Françoise et Fernand son mari décident de reprendre la maison familiale à Fontaine-Denis. Pour la troisième fois, tout est à refaire ! Son premier récital est à la mémoire de son père, l'église de la commune est comble, les applaudissements nourris.

Recréer une troupe ! Relancer des cours, trouver un nouveau public. Avec toujours autant de dynamisme, Françoise s'attelle à ce défi qu'elle connaît si bien. Le bouche à oreilles, les relations, les contacts avec d'autres associations lui permettent d'avoir actuellement une dizaine d'élèves qui se sont déjà produits à la fête de la musique de Fontaine-Denis, à Sézanne pour les festivités de Noël, à Maizières-la-Grande-Paroisse, ... Les progrès vont vite et la nouvelle troupe Françoise Colson peut encore s'étoffer.

Françoise quant à elle, est toujours aussi demandée en Normandie et en Allemagne. En Champagne, elle a donné un récital à Sézanne au Prétoire le 13 avril dernier (docs. 21, 22 et 23) et est intervenue à Esternay dans le cadre des festivités du 50^e anniversaire Esternay-Etzenrot le 9 juin avec toujours le même esprit, le même but : communier avec le public lors des concerts. Et ça fonctionne, c'est debout que les spectateurs l'ont acclamée. Elle souhaite bien sûr trouver de nouvelles salles pour donner des récitals et faire partager son amour des beaux textes. Elle ajoute une autre corde à son arc puisque maintenant elle compose des chansons, deux de ses compositions figurent sur son CD. (docs. 24 et 25)



doc.25 Couverture du CD «Hier aujourd'hui demain» de Françoise Colson

LE COACHING VOCAL ET SCÉNIQUE enseigné par Françoise Colson

Objectifs: Trouver sa voix (et pas une voix fabriquée), savoir la mettre en valeur, bien la poser; développer son volume, sans forcer, en respectant les cordes vocales et en corrigeant les mauvaises habitudes; travailler l'expressivité et la gestion du trac. Il ne s'agit pas d'imiter, de singer des chanteurs connus, mais de permettre aux élèves de trouver leur propre interprétation et de faire passer leur propre émotion.

Contenu des cours: exercice de relaxation, techniques de respiration, exercices vocaux, justesse de la voix, prononciation, expression artistique, technique de scène, gestion du micro,...

Personnes concernées: Chanteurs désirant préparer des castings, personnes qui chantent déjà un peu en public, personnes qui ont envie de se faire plaisir en interprétant leurs chansons préférées, et tous ceux que la passion du chant anime. Pas besoin de savoir lire la musique ou de connaître le sol-fège, l'envie de chanter suffit.

Les cours sont d'abord individuels et peuvent le rester si l'élève ne souhaite pas intégrer la troupe. Dans le cas contraire, à ces cours s'ajoutent des résidences: journées entières passées avec les autres chanteurs pour apprendre à se connaître et répéter les futurs spectacles.

Pour plus de renseignements:
contact@chanson-colson.fr



doc.20 *Récital à Cherbourg*

Pour conclure: Françoise Colson c'est avant tout une voix et une présence sur scène. Elle revisite les plus grandes chansons avec émotion, en se les appropriant pour les interpréter avec sa sensibilité et tout son cœur. Son répertoire: Piaf, Brel, Barbara, Bécaud, Ferré mais aussi Maurane, Zazie, Patricia Kaas, Liane Foly, Lara Fabian sans oublier Isabelle Boulay, Céline Dion, Natasha Saint Pierre, Liza Minelli, Barbara Streisand, Marlène Dietrich, Udo Jurgens,... et les comédies musicales.

Pour la contacter:
chansoncolson@free.fr



doc.21 *Affiche du concert au Prétoire de Sézanne le 13 avril 2018*

(page suivante)

docs.22 et 23 *Concert au Prétoire de Sézanne le 13 avril 2018*





Éloge de l'arbre (2009)

par Olga Charlotte AUBER

À l'heure où des individus avides et malfaisants détruisent sans vergogne les belles forêts du monde, nous avons sous les yeux un livre instructif, merveilleux, poétique.

Ce livre s'intitule «La vie secrète des arbres».

L'auteur porte un nom prédestiné, s'il en est : Peter Wohlleben, ce qui signifie littéralement «Bien vivre» !

Ce forestier poète connaît les arbres comme pas deux.

Il nous explique comment ces monuments de la nature, ces êtres magnifiques communiquent entre eux, ce qu'ils ressentent, leurs facultés, leurs astuces infinies, je dirais même de désir de survivre après toutes sortes d'agressions, de catastrophes, de mutilations, j'en passe et des meilleures...

Je recommande à tout un chacun de se plonger avec ferveur dans cette lecture enrichissante.

Et pour appuyer mon enthousiasme, voici un poème parmi beaucoup d'autres sur ce sujet.

PS : Mes hommages aux faux de Verzy et à la magique forêt de la Traconne

Olga – 8 février 2018

*Tronc lisse ou rude écorce
 Cerné de grimpeaux enflé de mésanges
 D'étranges voix chuchotent dans tes branches
 De pluies de pleurs de rires
 Ensorcelé
 Caressé tourmenté du mélange des vents
 Arbre de Vie arbre de Mai envahissant bavard
 Hôte d'accueil
 De la naissance au cercueil
 Ta cargaison d'étoiles
 Aveux de l'horizon
 Grand berceau des saisons
 Vaisseau aux mille voiles
 Radeau pour les naufrages
 Pourvoyeur de frissons
 Parfois tu gesticules
 Et parfois apaisé
 De l'oiseau minuscule
 Tu reçois le baiser
 Si l'orage tempête et bouillonne
 Tes feuillages s'envolent
 SMS affolés
 Vers l'outremer du ciel
 Tu lances échevelé d'éternels SOS
 Comme un arbre Noël nos aïeux te décorent
 Pérennisant ainsi tes plus humbles rameaux
 Nos sédiments futurs nourriront tes racines
 Tu seras le porteur de nos vies reculées

 Dans la forêt humaine chaque être est unique
 À ta force sauvage il veut s'identifier
 Symbole de Vie il t'envie te vénère
 Et quand tu tombes
 Avec toi
 Il s'effondre*



Couleurs du temps

par Edith PIOTROWSKI

*Harmonieux vallons de la verte Champagne,
Où se dressent les ceps, comme soldats en rangs.
À travers les saisons, le regard accompagne
Le dégradé des tons sur la traîne du temps.*

*C'est tout d'abord dans l'air que filtre la lumière,
Comme un frémissement de l'ombre qui s'enfuit.
Le cœur s'émeut de voir l'hirondelle première
Au ruisseau revenir et retrouver son nid.*

*C'est l'odeur du blé mûr, nimbant le paysage
Au détour d'un sentier de juillet pâlisant
Quand l'eau pure du ciel, au rêve nous engage,
Chaque pas nous conduit vers un enchantement.*

*C'est la grappe cueillie aux jours de la vendange
Au soleil tendre et doux d'un septembre joyeux,
Qui colore et roussit, d'une manière étrange,
Ce tableau qu'un grand maître a mis là, sous nos yeux.*

*Quand la neige a couvert de son tapis de laine,
Les forêts, les vallons, les mares et les bois,
C'est la brume du soir qui, dansant sur la plaine,
Nous apporte l'écho d'une biche aux abois.*

*Couleurs de mon pays, je garde votre empreinte
En mon âme marquée indélébilement,
Souvenirs imprégnés sur une toile peinte
En dégradés de tons sur la traîne du temps.*



À dessein comme un dessin

par Isabelle GASPARD

*J'ai voulu te dessiner
Te dessiner comme une fête
Avec des ailes blanches
Aux écritures noires
Aux lettres simples et franches
Est-ce donc dérisoire ?*

*J'aurais pu faire un calligramme
Avec ton nom parmi les mots
Les crayons sont bien des armes
Par eux vivent les maux*

*J'aurais bien voulu te croquer
Comme dans une pomme ou dans la vie
Ou bien te caricaturer
Pleine d'espoirs ou de tes cris*

*Mon expression
Une esquisse n'aurait pas suffi
Mais j'ai quand même pris mon crayon
Pour te défendre par mes écrits*

*Je voulais te représenter
Tu es notre droit notre volonté
Alors chère et précieuse liberté
J'ai fini par te dessiner
Avec des ailes dans le dos
C'étaient des pages de Charlie Hebdo*



D'un artiste à l'autre... Sandrine Farget

par Anaël TOPENOT DEL DEBBIO

Anaël T. : *Sandrine, à quand remonte ton intérêt pour l'Art en général ? et quel chemin as-tu dû suivre pour parvenir à devenir artiste ?*

Sandrine F. : Ma rencontre professionnelle avec l'Art s'est concrétisée il y a une vingtaine d'années par la « petite porte ». En effet, je ne suis pas issue d'une famille d'artistes et je n'ai pas fait mes études aux Beaux-Arts...

Ma « première Vie » c'était *la Communication*. Tout d'abord en agence, puis en entreprise, notamment dans le domaine du Champagne (région oblige!).

Puis, un événement tout à fait particulier m'a ouvert les yeux et a changé mon regard sur les choses. Un besoin d'expression plus personnel s'est fait ressentir. J'ai alors poussé la porte...

J'ai commencé par « casser pour mieux reconstruire » en pratiquant la mosaïque. Au fil de mes expériences, mes travaux se sont singularisés jusqu'à la rencontre avec le matériau qui allait me permettre de trouver ma propre écriture : l'ardoise.

Impactée de verre, d'émaux et de métal, ces feuilles d'ardoise sculptées et assemblées m'ont permis de travailler sur l'identité architecturale et urbaine pendant près de quinze ans.

Aujourd'hui, et depuis quelques années, j'ai ouvert une autre porte... plus intime, plus profonde, plus grande... où l'ardoise peut laisser la place à d'autres médiums, d'autres expériences et d'autres moyens d'expression.



Sandrine Farget
Photographie ©Julien Cresp

A.T.: *Tu es peintre, sculpteur, photographe, auteur, tu fais des installations, de la vidéo... Dans quel ordre préfères-tu que l'on parle de tes activités et de tous ces talents qui en fait se conjuguent ?*

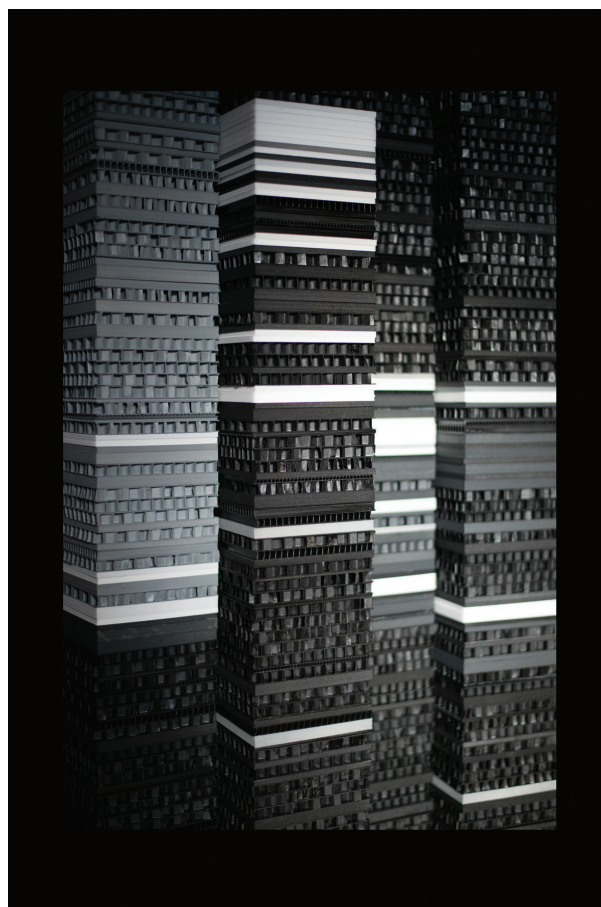
S.F.: Il n'y a rien de *plus* important, ou de *moins* important... Toutes mes recherches et toutes mes « expériences artistiques » fonctionnent en interaction d'une façon complémentaire. Je peux exprimer certaines émotions avec la sculpture ou la peinture, et d'autres avec l'image ou le texte. C'est l'idée qui prime, pas le support. Et, ne pas me « limiter » à un médium ou à une technique, c'est une riche liberté !



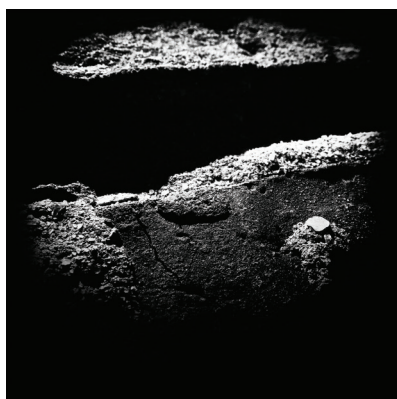
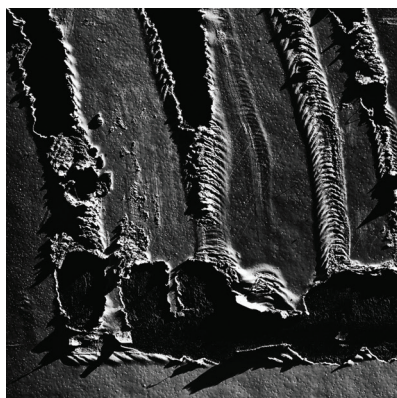
In progress © Sandrine Farget



#ATOME[S] 01 © Sandrine Farget



#ADN 03 © Sandrine Farget



©Sandrine Farget Photography

A.T.: *Que ce soit au niveau de la photo ou de la sculpture, on peut dire que ta couleur préférée est le noir ? Comment es-tu arrivée à sculpter ce matériau si difficile qu'est l'ardoise ?*

S.F.: En effet, le Noir est très présent dans mes œuvres...

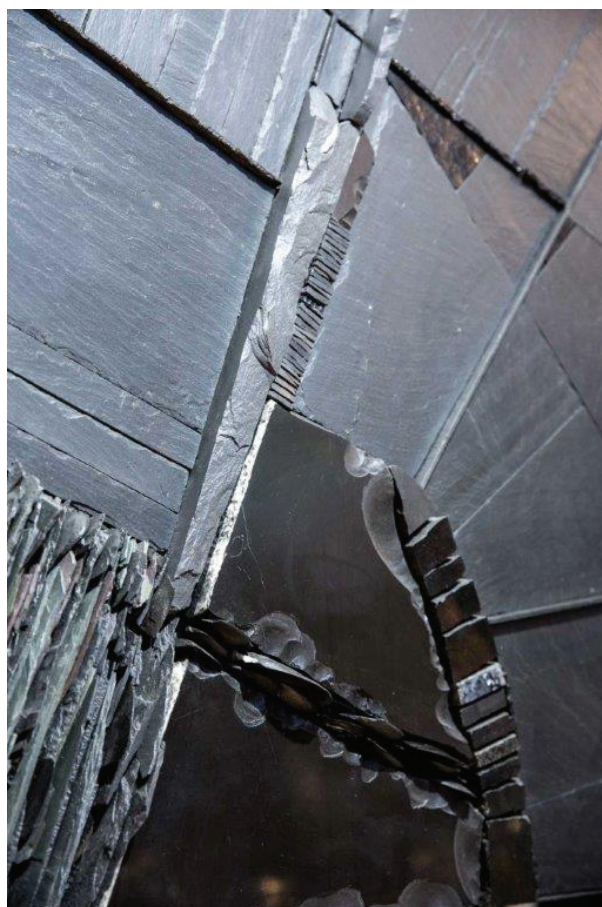
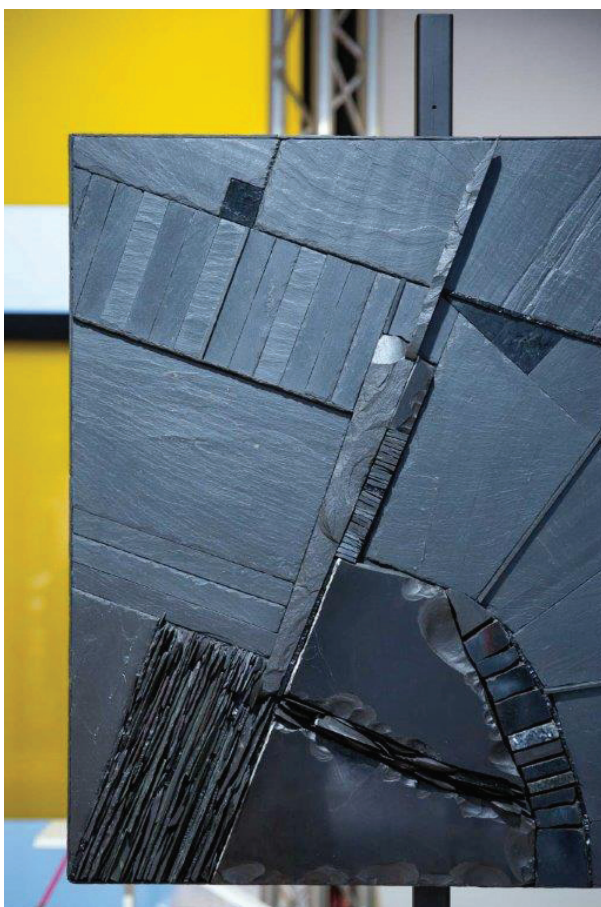
Le Noir n'est pas triste. Le Noir est profond, puissant et intime... Tout ce que j'aime !

On devrait plutôt parler de Noirs au pluriel, de nuances, de reflets et de lumière...

D'ailleurs je n'oublierai jamais la bombe émotionnelle le jour où j'ai rencontré la peinture de Pierre Soulages ! Le Noir est vraiment une couleur exceptionnelle...

Quant à l'ardoise, sa structure en « millefeuilles » la rend plutôt capricieuse, friable et fragile. Sa surface veinée est très belle et très sensible...

La maîtrise technique de ce matériau, peu utilisé en sculpture, est le résultat de quinze années de travail en atelier, d'expérimentations, et de quelques centaines d'œuvres créées...



OPUS 41, Photographies ©Julien Cresp



(7) ©Sandrine Farget Photography

A.T.: Un sujet de prédilection que l'on retrouve dans la plupart de tes modes d'expression est la relation à l'humain. L'identité, la génétique, l'ADN et aussi l'empreinte. Peux-tu nous éclairer un peu plus sur cette démarche.

S.F.: L'identité est un sujet récurrent dans ma démarche. J'ai longtemps travaillé sur l'identité des lieux, notamment en photographiant de nombreux endroits abandonnés (7). A contrario, j'ai créé une série de sculptures d'ardoise verticales, inspirées de l'architecture urbaine des grandes mégapoles américaines (URBAN). (8)

Mais depuis quelques années, j'ai eu envie d'aller plus loin... d'aller voir « qui » vivait derrière cette petite fenêtre allumée du gratte-ciel...

Explorer l'Humain... sa propre identité... Pourquoi chaque individu est différent et unique?

Pourquoi telle personne est grande, petite...

Pourquoi a-t-elle les yeux bleus, verts, marrons, les cheveux blonds, bruns, roux...

Pourquoi deviendra-t-elle plus forte ou plus sensible...

Pourquoi aura-t-elle tendance à aimer ceci plutôt que cela...

Pourquoi est-t-elle promue à un avenir brillant ou incertain...

Pourquoi est-t-elle « différente »...

Pourquoi sommes-nous tous différents???

La différence est une grande richesse mais qu'est ce qui fait cette différence?

Voilà ce qui m'intéresse profondément...

La génétique me permet de « toucher du doigt » la complexité de cette merveilleuse machine qu'est « l'être humain »!



(8) Chartres (28), exposition personnelle, Chapelle Saint-Eman, 2011 ©Sandrine Farget

A.T.: *As-tu déjà en projet d'autres sujets qui te tiennent à cœur, ou bien te laisses-tu porter par les événements, les rencontres, les émotions... ?*

S.F.: « L'Humain » est un sujet inépuisable... Il me permet et me permettra d'aborder l'histoire, la science, la génétique, l'épigénétique*, l'éthique, la philosophie, la religion, et même l'avenir...

Je n'aurais donc pas assez d'une vie pour effleurer ce sujet!

Je travaille actuellement avec la Direction culturelle des universités de droit et de sciences de Lille sur un magnifique projet qui verra le jour à la fin de cette année... à suivre!

A.T.: *Il semblerait que les artistes aient souvent été visionnaires.*

Que penses-tu de l'importance de l'artiste dans notre société, aujourd'hui, tous modes d'expressions confondus ? A-t-il encore un rôle à jouer et lequel ?

S.F.: Tout d'abord, l'artiste exprime ce qu'il ressent, ou ce qu'il a besoin de dire... c'est viscéral!

Ensuite, chacun est libre d'avoir sa définition... Pour moi, l'artiste n'est pas là (que) pour faire du « beau » mais plutôt pour poser des questions, attirer l'attention sur certains sujets qu'il considère importants. Il amène à réfléchir, remet en question, il permet parfois de changer le regard ou le point de vue sur des certitudes... il ébranle!

Peu importe le médium ou la technique, peu importe l'esthétique... c'est le fond plutôt que la forme qui prédomine, à condition que sa réflexion soit profondément libre et non pervertie...

On dit toujours que l'Art témoigne de son temps... J'espère qu'il fera plus beau demain et que « l'Art » ne sera plus seulement un placement financier ou un nouveau moyen de défiscaliser cautionné par une poignée d'hommes d'affaires, et que nous pourrions retrouver un peu plus de sincérité!

**épigénétique: Alors que la génétique correspond à l'étude des gènes, l'épigénétique s'intéresse à une « couche » d'informations complémentaires qui définit comment ces gènes vont être utilisés par une cellule... ou ne pas l'être. En d'autres termes, l'épigénétique correspond à l'étude des changements dans l'activité des gènes, n'impliquant pas de modification de la séquence d'ADN et pouvant être transmis lors des divisions cellulaires. Contrairement aux mutations qui affectent la séquence d'ADN, les modifications épigénétiques sont réversibles.*



#PHENOTYPE 01 © Sandrine Farget



In progress © Sandrine Farget

Sandrine FARGET
Atelier / Show-Room :
12, route du Moncet 51210 Le Breuil
+33 (0)6 07 664 663
sandrine.farget3@orange.fr
www.sandrinefarget.com
<https://sandrinefarget.book.fr>



*#GENOME 01 © Sandrine Farget
ART UP Grand Palais, Lille 2018*



Conte de L'Hêtre de Plumes Code : Gentiane5183

par Bernadette VITOUX

Mon premier geste matinal : j'ouvre les volets et je respire à pleins poumons cet air qui sent encore la fraîcheur de cette nuit d'automne, d'herbe et de terre humide. Dans quelques heures, le pâle soleil va s'amuser à composer un arc-en-ciel sur les milliers de gouttelettes de rosée qui se balancent lentement au gré du vent léger de cette matinée.

Quelle belle journée en perspective ! L'occasion de s'occuper du jardin avant que l'hiver n'engourdisse la nature et nos amis des champs et forêts.

En pensant cela, je réalise justement qu'aucun signe de vie ne me parvient. Pas un bruissement d'aile et les branches des arbres semblent délaissées. Que se passe-t-il ? Mais ce n'est pas un silence inquiétant. C'est un silence de paix que l'on perçoit, non prémices de violence ou de catastrophe. J'écoute ! J'observe !

Un imperceptible bruit me parvient et dans l'instant passe devant mes yeux une plume blanche immaculée. Je la suis du regard. Elle se dirige vers le bois derrière la maison. Je le connais ce bois : c'était la ballade préférée de ma chienne. Il y a beaucoup de hêtres par là. Quant à la plume, je ne sais d'où elle vient ni qui elle est. Elle vogue doucement, majestueusement. J'essaie de la saisir au passage mais en vain. Elle m'échappe, comme si elle avait une mission importante à accomplir et il me semble que l'on me murmure tendrement :

- « Pas maintenant ! plus tard ! Sois patiente ! »

Mon jardin attendra ! J'ai l'impression de vivre un moment magique, mystérieux, plein de douceur. Je déguste ces instants de plénitude. Et brusquement...

- « Je sais qui tu es » dis-je : « UNE PLUME D'ANGE » !

Elle se tourne vers moi :

- « C'est bien ! Mais tu ignores quelle est ma mission ? Prends soin de toi. Je crois que nous allons nous revoir ».

Puis elle repart, atteint la forêt, je ne la vois plus. Ai-je rêvé ?

Non ! Une autre plume m'effleure le visage. Ses couleurs scintillent sous les rayons du soleil qui s'est maintenant levé pour lui faire honneur. Et il a réussi : elle ondule pour que j'admire sa beauté me semble-t-il, tout en se dirigeant, elle aussi, vers la forêt. Cette fois je n'essaie pas de la saisir.

- « Je sais qui tu es » dis-je à nouveau : « UNE PLUME DE PAON ! »

- « C'est bien ! Je te prie de m'excuser mais j'ai un rendez-vous vital. Prends soin de toi. Je crois que nous allons nous revoir ».

Mais si je rêve ! Dis-je à voix haute. Il est impossible que des plumes parlent ?

- « Et pourquoi pas ! » me répond une plume, disons beige-blanc en me caressant la joue en passant. Elle se tient plus droite que les deux autres et se déplace plutôt en zigzagant elle aussi vers la forêt.

- « Je sais qui tu es : UNE PLUME D'OIE ! »

- « C'est bien ! Mais je dois me dépêcher ! Prends soin de toi. Je crois que nous allons nous revoir ».

Heureusement que je suis seule, on me prendrait vraiment pour une folle.

- « Certainement ! » me rétorque une plume blanche-bleutée.

- « Car il n'y a que toi qui puisse nous comprendre. Vous autres humains n'entendez que nos chants auxquels vous donnez des noms quelquefois bizarres : il pépie, gazouille, siffle, c'est joli. Mais croule, bubule et j'en passe... étonnant ! Bon ! Il faut que j'y aille, ma collègue m'attend ».

Elle se dirige vers la forêt, ondulant presque comme la Plume d'Ange.

- « Je sais qui tu es : UNE PLUME DE COLOMBE ».

- « C'est bien » me dit-elle en se retournant. Prends soin de toi. Je crois que nous allons nous revoir.

Je ne m'étonne plus quand surgit devant moi une plume marron-beige. Je dis bien « surgit ». Elle me frôle le nez au point de me faire éternuer.

- « Je suis désolée ! Je viens de loin, je suis très fatiguée et je suis un peu en retard. Prends soin de toi. Je crois que nous allons nous revoir ». La voilà partie comme une flèche vers la forêt. J'ai à peine le temps de lui crier :

- « Je sais qui tu es : UNE PLUME DE PIGEON » Mais elle ne m'a pas entendue.

Où vont donc toutes ces plumes ? Qu'ont-elles de si important à faire ? Je regarde vers le ciel tout en me posant ces questions. À quelques mètres au-dessus de ma tête je vois... une envolée de plumes se dirigeant également vers la forêt : des bleues, des brunes, des noires, des rouges... J'en reconnais quelques-unes : plumes de merles, de mésanges, de rossignols, de simples moineaux et elles sont si nombreuses ! Certaines ont l'air de gambader joyeusement dans les airs, d'autres se déplacent bien en ligne, contrairement à d'autres qui se déplacent presque comme une escadrille. Mais toutes se dirigent vers la forêt.

- « Je sais qui vous êtes : on vous appelle LES OISEAUX DU CIEL ».

Et dans ce nuage soyeux de plumes il me semble entendre :

- « C'est bien ! Prends soin de toi. Je crois que nous allons nous revoir. Mais il faut y aller à tire d'ailes, l'heure de notre rendez-vous est proche ».

Abasourdie, j'attends encore quelques minutes, peut-être quelques heures. Je n'ai plus la notion du temps mais... plus rien ! Plus une plume ! Tout est en ordre ! J'entends à nouveau distinctement caqueter les poules du voisin, aboyer un chien pas très loin de moi. Le bruit d'un moteur d'avion : je peux suivre son trajet car il laisse une trace blanche dans le ciel...

D'accord ! Tout semble normal ! Mais je suis certaine de ne pas avoir rêvé.

Je prends donc la direction des bois, nez en l'air, oreilles attentives au moindre bruit. Je piste ! Rien ! Je commence à perdre espoir et à me dire que finalement c'était bien un beau rêve, certes, mais un rêve.

Déçue quand même !

- Allez ! Fais demi-tour et occupe toi de ton jardin, l'air d'ailleurs devient plus frais.

- « Non ce n'est pas le vent » me disent les moineaux « C'est nous ! Tu es presque arrivée. Nous t'attendons ».

J'essaie bien de les suivre mais... Nous n'avons pas le même moyen de locomotion. Bref ! Au bout de quelques centaines de mètres je me trouve nez à tronç avec un hêtre plutôt impressionnant par sa stature et en levant les yeux vers son sommet je reconnais toutes ces plumes qui « froufroutent » pour me souhaiter la bienvenue.

- « Nous étions certaines que ta curiosité te mènerait jusqu'à nous » me dit la PLUME D'ANGE en souriant.

- « Mais je dois t'avouer, puisque je représente LA VÉRITÉ, que toute cette mise en scène était en fait l'objectif souhaité ».

- « Mais pourquoi moi ? Et pourquoi ? »

- « Je vais répondre à ta première question. Évidemment tu habites à la campagne et c'est plus facile pour toi que pour les citadins. Tu vis proche de la nature donc de nous. Tu nous écoutes chanter le matin au lever du soleil et qu'il fait bon vivre. Tu t'étonnes et t'inquiètes si nous avons du retard. Quand il fait très chaud, tu nous apportes de l'eau fraîche et des graines quand il fait très froid ».

- « Nous sommes tes ami(e)s et tu es la nôtre. Quand je dis TU il s'agit de vous tous, les Humains des campagnes et des villes ».

- « J'ajoute » dit LA PLUME DE COLOMBE, moi qui représente LA PAIX, que nous faisons abstraction de ceux qui, pour leur propre plaisir uniquement, nous chassent et nous tuent ».

- « Donc » ! Reprend la Plume d'Ange, « depuis « les Temps » que nous vivons en totale harmonie, (sauf exceptions comme le soulignait la Plume de Colombe), nous avons envisagé d'organiser un spectacle mondial, grandiose avec toute la gente ailée qui d'ailleurs, est on ne peut plus enthousiaste et prête à

se donner à fond. J'exclus évidemment les prédateurs. Que penses-tu de ce projet?»

- «Extraordinaire ! Vous nous proposez du rêve jusqu'à la fin de nos jours et à partager avec les générations futures. Mais : nous croiront-elles ? Et qu'attendez-vous de moi?».

- «À la fin de l'automne, comme vous le savez, nous ne pouvons plus beaucoup chanter. Nos cordes vocales sont fragiles : nous devons les protéger de l'hiver. Alors, pendant ce temps, soyez attentive aux propos tenus pour vos semblables et dites-nous s'ils regrettent nos concerts et attendent avec impatience le retour du printemps. Revenez sous ce même hêtre tout au début du printemps et murmurez simplement au tronc « nous vous attendons ». Ce message nous sera transmis aussitôt».

- «Et après» dis-je ?

- «Plume d'Ange et moi-même» dit la Colombe, «assurerons l'organisation de ce magnifique concert. Vous allez comprendre, c'est assez simple. Si nous le prévoyons pour l'été, nous avons tout le printemps pour répéter : faire nos vocalises et... mettre en valeur nos habits de plumes».

- «À ce propos» demandais-je «pourquoi des plumes et non vous en plumes et en os?»

- «Rappelez-vous « Les Oiseaux d'Alfred Hitchcock » : la panique dans tout le pays ! D'ailleurs je désapprouve totalement ces agissements d'assassins » répond Plume de Colombe. «Je crois que notre jeu de plumes est par contre très apaisant, incitant à la confiance. La preuve... c'est que vous êtes là et non cachée, tremblante, je ne sais où», me répond-elle d'un petit air ironique.

- «Je comprends ! Mais comment allez vous lancer (si je puis dire) les invitations?»

- «Toujours question d'organisation» clament en chœur la Plume d'Ange et la Plume de Colombe. Là, chacune a son rôle à jouer» enchaîne la Plume de Colombe. Nous avons déjà lancé, avec l'espoir que cela soit positif, un appel de fonds de plumes. Nous en avons récolté... des milliers. Et ce n'est pas fini ! Le succès total ! Voilà donc la suite de notre projet :

- La Plume d'Oie reprend son métier premier : elle inscrit «INVITATION CÉLESTE» sur chaque plume;

- Puis les oiseaux du ciel auront pour mission, le matin du spectacle, de faire entendre leur plus belle voix tout en glissant dans la boîte aux lettres la Plume

d'Invitation. Et ne vous inquiétez pas, chaque plume une fois saisie, est chargée de vous mener, tout en douceur, vers le lieu du rendez-vous».

- «De plus» enchaîne la Plume d'Oie, «la Plume de Pigeon, dont les ancêtres étaient de grands voyageurs, doit sillonner les cieux et veiller à ce que tout s'enchaîne parfaitement afin qu'il n'y ait aucun incident et aucun retard».

- «J'ajoute» dit la Plume de Paon faisant la roue et d'un ton un peu précieux «que je ferai partie du voyage : ma beauté ne peut que fasciner».

- «Mais oui ! On sait que tu es le plus beau» rétorquent les Plumes du Ciel en se moquant gentiment de lui.

- «Et la magie, NOTRE MAGIE puis-je dire, intervient : au fur et à mesure que vous avancez, nos plumes de mille couleurs se transforment en oiseaux. Imaginez : chaque plume retrouve son identité et arrivés au-dessus de notre arbre sacré, forment un splendide arc-en-ciel d'où vous parvient un concert de mille chants. N'est-ce pas une magnifique idée?»

- «Merveilleuse» dis-je ! «Je vais m'atteler dès maintenant à la tâche que vous m'avez confiée. J'ai hâte de vous retrouver pour cette journée féérique».

Soudain, quelque chose me chatouille. Une plume retardataire ? J'ouvre les yeux : une coccinelle fait lentement l'ascension de ma joue. Elle ne fait pourtant pas partie du décor !

Je constate que je suis toujours à la fenêtre et j'entends à nouveau distinctement les bruits familiers de ma campagne... même le chant des oiseaux maintenant.

- «Tiens ! Sur le sol une plume : d'Ange ? de Colombe ? Qu'importe ! Elle se laisse saisir cette fois. Il faut toujours ramasser une plume. Elles ont paraît-il une valeur de protection, de guide. Quel cadeau du ciel ! Mais les autres, où sont elles ?»

Dans mon rêve, car ce n'était malheureusement qu'un rêve. Mais quel rêve ! Le seul dont je me souviendrai jusqu'à la fin de mes jours. Et pour peu que je le raconte à mes enfants, à leurs enfants, de génération en génération, nos amis les oiseaux finiront peut-être par nous faire cet honneur... et réaliser ce rêve.

Oui ! Quel magnifique cadeau du ciel ce serait !



Un balcon en forêt

par Jean-Pierre PECHMALBEC

Le nom de Julien Gracq est longtemps resté associé, pour moi, à un unique roman, *Le Rivage des Syrtes*, prix Goncourt 1951. Non pas à cause de ce prix qui confère à l'ouvrage qu'il distingue, en même temps qu'une reconnaissance littéraire, une notoriété passagère.

Ce qui me le fit connaître, c'est ce que j'en entendis dire, ce qu'on en écrivait parfois et que je découvris au hasard d'une lecture, d'un article paru dans un journal. On parlait de chef-d'œuvre, de livre unique. Le silence de son auteur, sa discrétion, son absence dans les médias, sa fidélité à un seul éditeur, et son refus de jamais publier ses œuvres dans une collection de poche, a longtemps entretenu pour moi un certain mystère. Sur l'homme, bien sûr, mais sur son œuvre aussi.

Et j'ai lu *Le Rivage des Syrtes* longtemps après sa parution. J'étais trop jeune lorsqu'il est sorti..

Le plaisir que j'en eus ne me déçut pas car le roman allait au-delà de cette attente qu'avait fait naître en moi tout ce que j'en avais entendu dire. C'était et c'est toujours, pour moi, un livre unique. Et longtemps je n'ai pas songé, ou je n'ai pas cherché à savoir, ce que Julien Gracq avait écrit d'autre. D'ailleurs ça ne m'intéressait pas vraiment car il me semblait qu'avec le *Rivage* l'auteur avait d'emblée atteint un tel sommet, tant dans l'originalité de l'univers qu'il avait créé et la richesse et l'élégance de la phrase, que son livre était un aboutissement au-delà duquel il ne pourrait plus aller et, qu'en regard, toute autre de ses œuvres ne pourrait paraître que fade et décevante.

Longtemps je suis donc resté sans chercher à rien lire d'autre de cet auteur.

Et puis un jour, par hasard, en flânant sur les quais, du côté des bouquinistes, je tombai sur un petit livre

intitulé *Un balcon en forêt*, récit par Julien Gracq, édité chez Corti. Je l'achetai.

Tout en marchant, j'étais machinalement l'enveloppe de cellophane qui protégeait la couverture pour pouvoir le feuilletter rapidement, en lire quelques extraits. Ce que je fais toujours lorsque j'achète un livre. Là, curieusement, avant même de le lire, je retrouvai un peu de l'auteur, simplement dans les pages que l'on devait couper. Plaisir suranné peut-être, mais je ne sais pourquoi, qui me semblait aller avec le personnage.

En quelques pages rapidement parcourues, je retrouvai l'art avec lequel Julien Gracq sait utiliser la richesse et la couleur des mots pour traduire, à travers l'amplitude de certaines phrases, la subtilité d'une sensation, la fugacité d'une impression et rendre sensible, non seulement à notre esprit mais à notre regard, l'exacte harmonie et la beauté passagère d'un paysage. Il fait partie de ces rares écrivains qui savent, grâce au pouvoir qu'ils ont sur les mots et leur connaissance intime, démêler la complexité de ce que ressentent et perçoivent ses personnages, montrer la beauté souvent invisible des choses, et surtout pénétrer et traduire cette étrange alchimie qui s'opère entre la réalité brutale du monde et ce que nous en percevons, en fonction de notre état d'esprit et de notre humeur du moment.

Un balcon en forêt est l'histoire d'une attente. Tout comme l'était celle du *Rivage des Syrtes*. Mais cette fois-ci elle prend racine dans la réalité : une réalité géographique, une réalité historique et une réalité humaine.

Le récit de Julien Gracq a pour toile de fond une période bien précise de notre Histoire, celle qu'on appelle « la drôle de guerre ». Il débute en septembre 1939 et se termine lors de la percée allemande, en mars 1940.

Avec le début des hostilités, ce sont sept mois de suspense et d'attente qui commencent pour le héros de cette histoire, l'aspirant Grange. Affecté à la maison forte des Hautes Falizes, blockhaus construit en pleine forêt ardennaise et sur lequel repose un petit chalet d'alpage, sa mission est « d'interdire aux blindés allemands l'accès des pénétrantes descendant de l'Ardenne belge vers la ligne de la Meuse ». Le « balcon », c'est ce lieu isolé, cette illusoire défense de béton au-dessus de la vallée d'où Grange et ses trois hommes vont attendre la guerre.

Julien Gracq ancre son récit dans un certain réalisme. Il montre ce qu'a pu être ce long moment de vie pour

ces soldats contraints à l'attente sur cette ligne de front. Il y a le ravitaillement à aller chercher à la ville voisine, le courrier qu'on attend, les inspections, le passage, parfois, de véhicules et de soldats, un avion dans le ciel... Et surtout l'attente, les petits soucis ménagers, les longues veillées d'hiver autour du poêle, le temps à tuer. Il y a aussi l'exode qui va bientôt vider le village voisin. Cette guerre, Grange et ses hommes ne peuvent l'ignorer. Elle est là, présente avec de temps en temps son cortège d'explosions lointaines, de fumées dans le ciel, de lueurs, avec les informations qui leur parviennent. Mais elle est si loin que c'est en spectateurs qu'ils la regardent et avec les jours qui passent, Grange finit par ne pas pouvoir imaginer *« que la guerre pût venir un jour battre la maison forte »*.

C'est Grange qui va apporter au récit une dimension onirique, l'éloigner d'une réalité brutale. Julien Gracq ne fait pas de son héros un guerrier. C'est un personnage sensible au monde, que sa jeunesse va préserver naturellement, un temps, de la réalité et de la violence de son époque. L'enfant subsiste encore derrière l'adulte et c'est ce reste d'enfance, qui ne peut imaginer la guerre, qui constate tout d'abord, non sans un certain plaisir, qu'il est *« seul maître à bord dans cette maisonnette de Mère Grand perdue au fond de la forêt »*. C'est à travers son regard, sa sensibilité, ses rêveries, que l'auteur va, non pas transcender la guerre, mais l'estomper, l'éloigner – *« la guerre a peut-être ses îles désertes songea Grange avec un frisson de plaisir incrédule »* – et basculer vers ce qu'il aime, la nature, la grande forêt ardennaise, le rythme des saisons... Et l'amour.

L'amour, c'est Mona, née dans la vie de Grange un jour de pluie, *« dans la forêt cloîtrée par les brumes »* de l'automne, c'est cette silhouette de petite fille dans sa longue pèlerine. Une apparition en harmonie avec la nature, avec les rêveries de Grange, avec ce moment de vie un peu hors du temps. *« Une fille de la pluie., une fadette, une petite sorcière de la forêt. »* Ces quelques mots suffisent à la faire entrer dans son univers.

La nature, l'amour... C'est quand il en parle que l'on retrouve tout l'art de l'auteur et la somptuosité de son style. À travers la précision du mot, sa sonorité, le pouvoir suggestif de l'image, il sait nous rendre sensible à la beauté d'un instant, la subtilité d'un fragment de paysage, le bonheur de l'amour. Ses mots savent avec justesse, à travers le regard toujours émerveillé de Grange, se poser sur le corps de Mona,

la regarder dormir, respirer, mais aussi écouter avec elle la pluie lourde de l'Ardenne ou jouer des heures dans la neige et courir dans les layons.

Ils savent dire ce bonheur unique, intense, mais aussi tout le tragique de ces amours que la guerre ne peut laisser vivre. Et Grange en a l'intuition... *« Il y avait un signe en elle : la mer l'avait flottée jusqu'à lui sur une auge de pierre ; il sentait combien précocement elle était prêtée ; la vague qui l'avait apportée la reprendrait. »*

En mai, la guerre va frapper la maison forte des Hautes Falizes. Rapide, violente, mortelle, emmenant Grange dans un dernier rêve.

EXTRAITS

La lune s'était dégagée : au fond de la trouée des arbres, la pente de la clairière se givrait d'une lumière froide, minérale, toute ocellée par l'ombre d'encre des jeunes sapins assis sur l'herbe. Jamais Grange n'avait eu comme ce soir le sentiment d'habiter une forêt perdue : toute l'immensité des l'Ardenne respirait dans cette clairière de fantômes, comme le cœur d'une forêt magique palpait autour de sa fontaine. Ce vide de la futaie, cette garde sommeillante le troublaient. (p.161)

...Rien ne lui plaisait autant, quand il était libre dès le lever, que d'éveiller Mona de bonne heure et d'entrer chez elle avec l'odeur du matin mouillé... Il se dévêtait vite, sans bruit, et s'allongeait à côté d'elle. Quelquefois il passait un de ses bras sous elle, et, glissant l'autre au creux de son ventre, la tenait un moment à bras le corps sans qu'elle s'éveillât, toute roulée dans son paquet de linge : de longues minutes il la regardait émerveillé et intimidé, comme une enfant volée qu'on emporte dans des couvertures... (p.87)



Julien Gracq
UN BALCON EN FORÊT
éditions Jose Corti
1958



Commémoration, tourisme et publicité dès... 1917

Le guide illustré des champs de bataille :
« Les Marais de Saint-Gond, Coulommiers, Provins
Sézanne... »

par Jean-Pierre BÉAL

C'est au début du XX^e siècle, qu'André Michelin ouvre le bureau des itinéraires. Chacun peut alors, sur simple demande, que ce soit pour ses loisirs ou son travail, demander le tracé d'un itinéraire par la route. Après des débuts modestes, le bureau des itinéraires, en 1925 a envoyé 150 000 itinéraires... En 1926 Michelin décide de réunir ces itinéraires dans un guide régional des itinéraires. Et en 1937 le premier guide vert dans sa formule moderne (jusque 2000) est édité : « Les châteaux de la Loire ».

Curieusement dès 1917, une forme de tourisme (on n'ose employer le terme) ouvre la voie à ces petits guides célèbres. En septembre 1917, pour le 3^e anniversaire de la première bataille de la Marne, sous l'impulsion d'André Michelin naît le premier guide Michelin des Champs de bataille : « L'Ourcq, Chantilly, Senlis, Meaux ». De 1917 à 1921, c'est toute une collection qui se met en place. Elle sera rééditée (en plusieurs langues) et adaptée régulièrement. 3000 pages de textes et quelques 5000 photos. En tout 31 titres et environ 50 éditions en français, plus de 2 millions de guides vendus.

À l'origine, cette collection poursuit trois grands objectifs :

- Conserver le souvenir des grands faits de la première guerre mondiale,
- Développer le tourisme sous forme de pèlerinages patriotiques sur les lieux du conflit,

- Œuvrer pour la « Repopulation Française » : les bénéfices sont versés à l'Alliance Française.

En 1917, après « L'Ourcq - Chantilly - Senlis - Meaux » un deuxième titre paraît : « Les Marais de Saint-Gond - Coulommiers - Provins - Sézanne » et c'est bien sûr ce 2^e volume qui nous intéresse au premier chef...

Comme chaque volume, il est composé d'une partie retraçant les faits militaires, illustrée de plans et de photos permettant de suivre très précisément les opérations, suivie d'une partie touristique également illustrée de nombreuses photos. Très souvent sont juxtaposées une photo montrant le monument, le lieu, avant la guerre et une photo prise sous le même angle après la guerre. Certaines descriptions sont déjà très détaillées et seront reprises dans les futurs Guides Régionaux !

On peut sans outrager personne remarquer au passage que lorsque ces ouvrages paraissent nous sommes proches de l'offensive Nivelle avec sa boucherie stérile. Les chiffres de l'hécatombe et les noms qui sont restés à tout jamais dans le musée des horreurs au plus profond de la mémoire collective (Craonne, Verdun, le Chemin des Dames...) suffisent au malaise que l'on peut ressentir à la pensée de ce « tourisme » en 1917. Rien n'est fini, et la guerre peut encore durer 100 ans. Même si dans l'avertissement au lecteur on parle d'« un véritable pèlerinage », comment oublier que dans le même temps de promenade, le soldat V. Guillermin à 150 km de là, écrit dans ses carnets de guerre les pieds dans la boue rougie : « le fantassin n'en reste pas moins le suicidé par persuasion ». Imaginons-nous aujourd'hui une agence de tourisme qui proposerait un pèlerinage dans « les ruines des ruines » de Palmyr, alors que dans le même temps à 150 km de là des enfants se font gazer dans les hôpitaux ? C'est juste une question. C'est vrai, c'est vrai, vous avez raison, il faut remettre dans le contexte (sic).

C'est vrai aussi que déjà à l'époque la publicité non plus ne perdait pas ses droits, et ne reculait, elle, déjà, devant pas grand chose. Pleine page avant l'avertissement au lecteur on trouve cette information intéressante : « La « Roue Michelin » la meilleure des roues amovible : chic, elle ajoute à l'élégance des plus belles carrosseries, simple, elle est amovible au moyen et fixée par 6 boulons seulement, solide... etc. »

Bref, 100 ans après, on peut sans doute parcourir avec curiosité froide l'ouvrage... les circuits et commentaires qu'il propose, sans aucun trouble, mais ce n'est pas sûr.

CHAPITRE 1. PARTIE HISTORIQUE

De la page 1 à la page 28 on a d'abord une chronologie précise, synthétique avec pour chaque fin de journée les positions respectives des corps d'armée en présence. On peut suivre au plus près et avec un angle assez large, les avancées et les reculs des uns et des autres. On peut dire que la description des mouvements dans ce chapitre se veut clinique, précise et presque sans pathos anti-allemand. La conclusion en témoigne : « L'avance Française étant plus rapide que les progrès allemands, et le pivot (français) restant inébranlable, l'équilibre est finalement rompu et la retraite générale s'impose aux généraux allemands ». On n'échappe pas à « la fermeté d'âme du généralissime » mais il faut le souligner, avec la précision suivante « et par-dessus tout l'héroïsme surhumain des troupes... »

CHAPITRE 2. PARTIE TOURISTE

De la page 30 à la page 118, c'est le corps de l'ouvrage et l'essentiel de son objet.

Il s'ouvre sur le tracé clair et séquencé de l'itinéraire proposé de Meaux, (où s'achevait le premier guide « L'Ourcq ») à Châlons-sur-Marne (qui n'était pas encore Châlons-en-Champagne) en passant par 57 communes bien repérées et facile à retrouver dans l'ensemble, avec pour chacune, anecdotes, conseils de parcours et rappel des événements militaires petits ou grands. Avec des grandes étapes : de Meaux à Coulommiers, Provins, de Provins à Sézanne, les Marais de Saint-Gond (circuit autour de Sézanne) et la fin de circuit « de Sézanne à Châlons ».

Bien évidemment pour nous, le circuit autour de Sézanne nous intéresse particulièrement. On peut souligner que c'est sans doute le plus documenté et le mieux illustré. Les descriptions des batailles, les conseils de visite pour mieux comprendre sont clairs. Si l'on s'est bien imprégné par différentes lectures de ces journées de septembre on les retrouve ici parfaitement décrites, remises dans le contexte historique et géographique, au plus près de ce qui peut intéresser le visiteur mais aussi l'habitant qui veut en savoir plus sur ces jours terribles au plus près de son village.

C'est passionnant. Anecdotique et synthétique à la fois pour mieux retenir.

On peut refaire le voyage pour de vrai en compagnie de l'ouvrage mais on peut aussi le refaire par la pensée et s'apercevoir qu'on avait encore à découvrir.

La mise en page, la structuration du contenu, les photos participent à la lecture.

Notre conseil donc pour cet été : munissez-vous de ce

précurseur des guides modernes. Vous trouverez facilement des originaux sur internet à des prix abordables. Vous aurez alors dans vos visites du S-O. marnais, une pensée pour ceux-là qui se sont arrêtés là définitivement en septembre 14 :

Déjà la pierre pense où votre nom s'inscrit

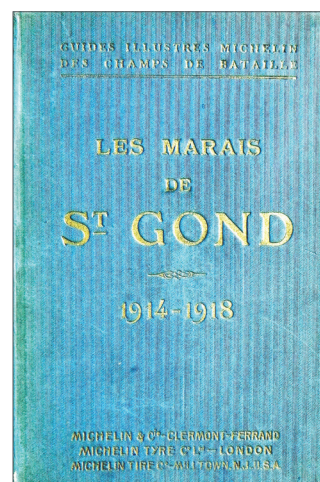
Déjà vous n'êtes plus qu'un mot d'or sur nos places

Déjà le souvenir de vos amours s'efface

Déjà vous n'êtes plus que pour avoir péri

Tu n'en reviendras pas... Aragon

(mis en musique par Léo Ferré).



Guides illustrés Michelin des
champs de bataille
LES MARAIS DE ST GOND
1914-1918
1917



Anthologie champardennaise du polar

par Jean-François MAILLET

Quelle excellente idée a eu Patrick Drouot de demander aux auteurs de polars de la région d'écrire des nouvelles (policières, bien entendu) et de les publier ! Patrick a fondé il y a peu la maison d'éditions « Doud'éditions ».

Quand j'ai reçu sa demande, j'ai tout de suite sauté sur l'occasion. Le plus dur étant de trouver la petite idée originale qui allait pouvoir déboucher sur une nouvelle qui tienne la route. J'ai mis environ deux à trois semaines à peaufiner le projet (le plus long étant justement de trouver l'idée), et je lui ai envoyé.

Le plus intéressant pour moi dans l'histoire est d'être publié avec des auteurs qui pour certains sont devenus des amis, je les croise régulièrement dans des salons du livre, notamment celui d'Esternay.

J'ai envoyé mon texte, la relecture avec Patrick s'est faite dans les meilleures conditions (si vous connaissez quelqu'un de plus gentil que Patrick, faites-moi signe...)

Bon, il faut tout de même que je vous parle des autres nouvelles, je suis là pour ça.

Un point important, tout d'abord : le style. Je tiens à signaler que dans la région nous avons d'excellents écrivains. On s'en moque qu'ils écrivent du polar. Mais ils ont tous une très belle écriture, le style est soigné et c'est un véritable plaisir que d'être mené par leur plume.

L'intérêt d'un recueil de nouvelles, c'est d'avoir des styles très différents et des univers très lointains.

Côté style, j'ai été particulièrement séduit par celui

de Jean-Claude Czmarra. Son histoire m'a fait penser à « Un crime au paradis », le film de Jean Becker avec Josiane Balasko et Jacques Villeret. La guerre entre un mari et sa femme, vivant dans la même ferme, et cherchant mutuellement à s'assassiner. Son style est jouissif et méchant, et accentue à merveille la bêtise des deux protagonistes.

Dans ce recueil, on passe du drame fermier à la confrontation digne du « parrain », du règlement de compte corse à une vengeance soigneusement préparée, d'une histoire de lion à la mort d'un animateur de radio FM.

Quelques nouvelles se passent dans la région mais pas toutes.

Saluons aussi quelques chutes mémorables, des fins soigneusement préparées et qui vous scotchent à votre fauteuil, ou à votre oreiller si vous lisez dans votre lit.

Et j'ai eu un coup de cœur pour la nouvelle de Denis Larèpe, « C'est ma vie ». Elle est farfelue et surréaliste. Le « héros », au fil des jours, voit sa vie perturbée par d'étranges événements : il retrouve deux doigts coupés dans son frigo, ses voisins disparaissent les uns après les autres, ses cinq chats sont cloués sur la porte de sa grange... Et lui continue à vivre comme si de rien n'était...

Pour finir, je dirai que je suis très fier d'être publié au milieu de plumes si talentueuses. La région regorge de bons écrivains, inutile d'aller acheter le prochain prix Goncourt !

Jean-François Maillet vient de publier un polar aux Editions Le Pythagore, « Missing Children ».



**ANTHOLOGIE CHAMPARDENNAISE
DU POLAR 2018**

éditions Doud'Editions
Mars 2018



Femmes de Champagne par Elisabeth DEMEUEVE

Bernard Cornouaille nous fait revivre 19 portraits de « Femmes d'exception en Champagne » dans un livre paru en avril 2016 et dont l'avant-propos est signé par Catherine Vautrin, députée de la Marne et présidente de Reims Métropole.

5 portraits sont consacrés aux plus fameuses femmes ayant laissé leurs noms au fronton des plus célèbres maisons de Champagne.

Toutes veuves très jeunes, elles ont toutes relevé fièrement l'incroyable défi non seulement de remplacer leurs défunts époux mais de moderniser leurs entreprises respectives.

Ainsi si l'on suit l'ordre chronologique de leur date de naissance, la plus ancienne est Jeanne Alexandrine Melin née dans un riche château près de Reims en 1819. Veuve à 47 ans d'Alexandre Pommery elle développe le marché anglais. Après la défaite de Sedan elle subit l'occupation des Prussiens mais n'hésite pas à intervenir auprès d'eux pour éviter l'exécution de détenus français. Elle modernise l'exploitation, fait creuser de nouvelles galeries souterraines, fait bâtir le bâtiment de style manoir élisabéthain avec tours et donjons qui aujourd'hui encore est caractéristique de la maison Pommery. Elle invente le champagne moins dosé pour plaire à l'aristocratie anglaise, référence mondiale en matière de goût. Elle achète aux enchères « Les glaneuses » de Millet simplement pour faire un « coup médiatique » alors que des rumeurs de difficultés financières étaient faussement lancées par des concurrents un peu trop jaloux de sa réussite. Mme Pommery aimait les roses, c'est pourquoi Émile Loubet fera rebaptiser en 1902 en

son honneur le village de Chigny où elle aimait se retirer en « Chigny-les-Roses ».

Marie-Émilie Perrier née en 1852 à Tours-sur-Marne devient veuve d'Eugène Laurent à 35 ans seulement mais développe l'international et met au point le « Grand vin sans sucre ». Sa fille reprend le flambeau mais la crise de 29 ruine l'exploitation. C'est une autre veuve Marie-Louise Lanson qui rachète la maison Laurent-Perrier en 1939.

Camille Milpied est une jeune et jolie mannequin lorsqu'elle croise dans un train allant à Reims Léon Olry-Roederer qui tombe amoureux d'elle et l'épouse en 1932. Veuve 3 mois après son mariage, elle reprend l'affaire sans rien y connaître, doit se battre contre les héritiers évincés. Elle est la première à remplacer les cuves en bois par de l'inox.

Elisabeth Law d'origine anglaise devient veuve à 42 ans seulement de Jacques Bollinger. Toujours à vélo dans les vignes d'Ay ou alentour, elle fait prospérer la maison Bollinger notamment à l'international.

Enfin Odette Pol-Roger d'origine anglaise rencontre Churchill en 1944. Elle lui envoie une caisse de millésime tous les ans pour son anniversaire. Churchill nomme un de ses chevaux de course Pol Roger qui gagne un prix prestigieux le jour du couronnement de la reine Elisabeth II... Odette Pol-Roger créera en son honneur la cuvée « Sir Winston Churchill 1975 ».

7 femmes sont devenues célèbres dans les milieux parisiens en devenant actrices, écrivaines ou propriétaires de salons parisiens réputés.

La plus ancienne et la plus célèbre dans l'histoire de France est sans doute Marion de Lorme née en 1613 et qui passe toute son enfance à Baye. Partie vivre à Paris elle se lie d'amitié avec Ninon de Lenclos qui tient salon. Elle rencontre le marquis de Cinq-Mars, favori de Louis XII, appelé « Monsieur le Grand » grâce à sa charge de grand écuyer. Marion sera alors qualifiée du titre ironique de « Madame la Grande »... Grâce à ses nombreux amants elle maintient un train de vie luxueux et son salon est célèbre. Elle passe tous ses étés au château de Baye mais elle meurt prématurément à l'âge de 38 ans sans doute empoisonnée...

Adrienne Lecouvreur est une tragédienne née à Damery en 1692. Elle débute à 25 ans à la Comédie

Française où elle rencontre Voltaire qui deviendra son amant, tout comme le chevalier de Rohan ou le comte de Saxe, fils naturel du roi de Pologne.

Madame de Genlis née en 1746 épouse Alexis Brulart comte de Genlis, neveu du marquis de Puysieuls. Or celui-ci en plus d'être ministre des affaires étrangères de Louis XV, est propriétaire du domaine de Sillery. Elle est chanteuse, comédienne puis devient grâce à ses relations dame d'honneur chez le fils du duc d'Orléans (père du futur roi Louis-Philippe). Après la Révolution et l'émigration elle devient écrivaine et Napoléon lui alloue 6000 francs de pension pour une correspondance sur des sujets de morale. Ses obsèques solennelles à l'âge de 80 ans se feront aux frais de Louis-Philippe.

La comtesse de Loynes née à Reims en 1837 commence sa vie par rincer des bouteilles dans une maison de Champagne avant de flirter avec la prostitution parisienne. Elle fréquente alors des écrivains célèbres : Flaubert, Alexandre Dumas fils, Sainte-Beuve qui l'initie à la philosophie. Fiancée en 1870 à un commandant, celui-ci meurt à la guerre mais lui a auparavant légué sa fortune. Elle emménage avenue des Champs-Élysées où elle reçoit dans son salon de 5 à 7. Elle y invite notamment Léon Daudet ou Maupassant mais l'affaire Dreyfus divise ses invités.

Gabrielle Dorziat est née à Épernay en 1880. Elle prend des cours d'art dramatique à Paris. Embauchée au théâtre du Gymnase puis au théâtre des Mathurins, elle rejoint en 1904 Lucien Guitry qui dirige le théâtre de la Renaissance. Elle joue au Brésil, Argentine, Uruguay puis New-York en 1914. Elle se marie avec un comte égyptien Michel de Zagheb cousin de Fouad 1^{er} et met pendant 5 ans sa carrière entre parenthèses mais Louis Jouvet l'appelle en 1937 pour jouer dans une pièce de Giraudoux. Elle joue également dans les « Parents terribles » de Cocteau et côtoie Jean Marais ou Yvonne de Bray. Elle tourne 70 films en 30 ans... Elle meurt à Biarritz 2 mois avant ses 100 ans. Le théâtre d'Épernay porte son nom depuis 1987.

Andrée Brabant est née à Reims en 1901. Après avoir débuté comme danseuse elle devient figurante pour le cinéma muet, Abel Gance la remarque et lui propose un rôle. Devenue célèbre elle s'installe dans un hôtel luxueux de Neuilly. Elle devient la maîtresse du président Paul Deschanel. Plus tard elle aurait joué un rôle dans la résistance auprès de Joséphine Baker. Elle fait ses adieux au cinéma dans un film de

Gilles Grangier « L'âge ingrat » aux côtés de Jean Gabin et Fernandel. Elle meurt à Toulon en 1989.

Enfin dernière chanteuse célèbre de notre région : La Môme Moineau née à Reims en 1908.

Encouragée à chanter par La Goulue, Paul Poiret la remarque vendant des fleurs à la sauvette sur les Champs-Élysées et la baptise « la Môme Moineau ». Elle chante dans les cabarets puis à l'Olympia. Elle devient l'amie de Maurice Chevalier, Mistinguette, Trenet. Elle épouse un milliardaire portoricain ami du dictateur Trujillo. Elle voyage entre l'Amérique centrale et Paris ou Cannes et vit dans le luxe absolu. Sa chanson la plus célèbre est « La java de minuit ».

Dernière catégorie de femmes célèbres : celles qui ont eu un rôle politique plus ou moins important.

Marie-Clémence Fouriaux née en 1857 près de Vouziers et Marie Drouet née en 1885 près de Château-Thierry ont toutes les deux fait preuve d'un incroyable dévouement pendant la première guerre mondiale. L'une a été promue chevalier de la légion d'honneur avant d'avoir des obsèques grandioses à Reims et l'autre a reçu la médaille de la ville de Reims.

Une enfant sauvage a également défrayé la chronique du petit village de Songy au XVIII^e siècle. La mairie a d'ailleurs fait ériger une sculpture en sa mémoire sur la place du village en 2009.

Quant à Aurélie Picard née en 1849 à Montigny-le-Roy en Haute-Marne, elle est d'origine modeste mais elle devint « Princesse des sables » en épousant le très riche prince algérien de la Confrérie des Tedjanias.

La très célèbre Louise Michel est née en 1830 en Haute-Marne. Institutrice dans le petit village de Audeloncourt (52), elle est très vite convoquée par le préfet pour ses prises de position contre l'empereur Napoléon III. Elle emménage à Paris, écrit des poèmes qu'elle envoie à Victor Hugo alors en exil. Surnommée « la vierge rouge », elle participe vivement à la Commune de Paris, se bat derrière les barricades à Clignancourt. Déportée en Nouvelle-Calédonie elle obtient un régime de semi-liberté, crée une école à Nouméa. Elle rentre en France où elle refusa la prison. Elle meurt en 1905 et ses obsèques seront suivies par des milliers de parisiens.

Enfin Yvette Lundy est sans doute une des plus célèbres de nos contemporaines. Née en 1916 à Oger, elle devient institutrice à Gionges. Pendant la seconde guerre mondiale elle entre dans la Résistance dans le réseau Possum en fournissant de faux papiers et des cartes d'alimentation aux réfugiés. Dénoncée elle est arrêtée par la Gestapo et part en camps de concentration. Elle animera des conférences sur l'horreur des camps dans les écoles pendant très longtemps. A reçu de nombreuses médailles et l'honneur de la nation. Le collège d'Ay est rebaptisé à son nom en 2011.
Elle a aujourd'hui 102 ans...



Bernard Cornuaille
**FEMMES D'EXCEPTION
 EN CHAMPAGNE**
 éditions Papillon Rouge Éditeur
 Avril 2016

Notre ami Simon Makolondra *par François Gaspar*

Notre ami Simon Makolondra nous a quittés en octobre 2017.

Depuis son enfance, Simon était très attaché à la ville de Sézanne. Membre du CEPS, c'est tout naturellement qu'il est devenu membre fondateur de l'association Sézannia (1). Depuis treize ans, il en était le trésorier dévoué toujours prêt à rendre service.

Ses conférences captivaient leur auditoire (2) : au sujet du courrier des poilus, des hôpitaux militaires de la première Guerre Mondiale, des exactions ennemies en septembre 1914, ou encore la biographie du commandant de Gailhard-Bancel. (3)

La brochure dont il est l'auteur, consacrée aux vitraux de l'église Saint-Denis, a connu un succès mérité et a été rapidement épuisée. (4)

Ses visites commentées de Sézanne et de Vertus ont du être renouvelées plusieurs fois afin de répondre à la demande des adhérents de l'association.

Toujours de bonne humeur, même dans les moments difficiles, Simon cultivait l'art de jouer avec les mots : sa rapidité d'esprit, sa pertinence, ses connaissances étendues, ses jeux de mots continuels et ses histoires humoristiques agrémentaient nos séances chaque semaine.

C'est cette bonne humeur, emblématique de notre association, qui perpétue le souvenir de notre ami : ainsi Simon continue et continuera à partager nos recherches...



Simon Makolondra

Notes :

1. « Sézannia ; Cercle d'histoire de Sézanne et ses environs. »

2. On peut lire les articles de Simon Makolondra dans la revue Du Pays Sézannais : « De l'Empire à la seconde Guerre mondiale » n° 6 (2005) ; « L'hospitalisation des soldats à Sézanne en 1914 », « Les prêtres sézannais dans la tourmente » et « Gailhard-Bancel » n° 17 (2014).

3. Conférences de Simon Makolondra : « Vertus au fil du temps » et « Courrier de poilus » (2008) ; « Vertus ancien » (2010) ; « Les vitraux de l'église Saint-Denis de Sézanne » (2011) ; « Visite guidée de l'église Saint-Denis » (2013) ; « Les soins aux soldats blessés à Sézanne » (2014) ; « Les martyrs de la population civile en 1914 » (2016).

4. « Les vitraux de l'église Saint-Denis » Association Sézannia, 30 pages (2012).

Amicale des auteurs de la revue

Adam Christian
Auber Olga-Charlotte
Aubès Andrée
Azema Marie-Nicole
Barcelo Marianne
Beal Jean-Pierre
Béguin Monique †
Benoist Daniel
Blum Monique
Bourg-Broc Bruno
Bourgoin René
Bourlon Annie
Brisson Florent
Cercellier Danièle
Charleux Margaux
Charpy Jean-Jacques
Chastagnol Karen
Chiron Alain
Collet René
Collomp Alain
Dagnée Arlette
Danel Jean-Jacques Fr.
Dart Georges
Dassens Luc
De Dieuleveult Alain
Delong Emeric
Delons Catherine
Demeuve Elisabeth
Dervin Maurice
Desbrosse Vincent

Doc Madeleine †
Domenichini-Gravé Mireille
Duchamp Luc
Faivre Claude
Galland Caroline
Gaspar François
Gaspar Isabelle
Geeraerts Eliane
Gilson Josiane
Gras Samuel
Groux Sophie
Guesnon Agnès
Guiot Michel
Guyot Maurice †
Guyot René
Haltel Bernard
Harmant Jean-Louis †
Henry Roger †
Hugot Gilbert
Jacquemin Philippe
Kazerouni Guillaume
Koniysbok Ketty
Kurris François S. J.
Labrune Gérard
Lacassagne Miren
Laprun Daniel
Leblanc Gérald
Lebleu Ginette †
Lepont Claudie
Leroy Chantal

Lesage-Haudry Jacqueline
Lintz Michel
Louvet Hugues
Maclin Jean
Maillet Jean-François
Makolondra Simon †
Manciaux Jean-Claude †
Marcheteau Francine
Marguin Marie-Clotilde
Marck Françoise
Marin Christian
Marquet Laurence
Marquet Monique
Mathieu Albert
Ménillet Yves
Miguel Sandra
Moitrier Mélanie
Moracchini Pierre
Moreau Michèle
Nicolle Françoise †
Niess Alexandre
Nusbaumer Philippe
Ollivier Jack †
Paillard Louis †
Palermi Marc
Pechmalbec Jean-Pierre
Perciot Jacques
Picard Claudine
Piotrowski Edith
Poilvert Marie-Thérèse

des Portes Quentin
Prévost Annette
Puzo Joseph
Quérue Daniel
Quignard Elisabeth
Rahir Jean †
Raoul Robert †
Ravaux Jean-Pierre †
Ravel Ghislaine †
Renard Maryse
Renon Claude
Rosenberg Pierre
Saint-Paul Gérard
Salaün Frédéric
Sarazin Arnaud
Soret Nadine
Stempniakowski Michel
Steulet Bernard
Tasse Jean-Pierre
Terrillon Jean-Claude
Topenot Anaël
Touchais-Yanca Jacqueline
Valiadis Georges
Verdier François
Vergez Philippe
Vivenot Jean-Marie
Vitoux Bernadette

Auteurs des textes du « Petit Patrimoine du Pays Sézannais » non compris ceux figurant déjà sur la liste précédente

Adnot Josiane
Barrat Geneviève
Bary Bernard
Beaufays Gilles
Bluteau Monique
Bluteau Robert
Bression Jean-Louis
Carut Pascal
Casters Catherine
Chevreau Denise
Collet Jean-Louis
Colmart Valérie

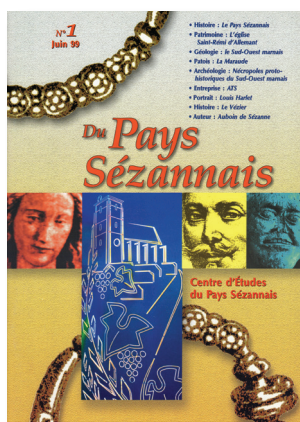
Danau Nathalie
Doyard Adeline
Driffort-Carouge Pascale
Dromnelle Josette †
Duteil Monique
Fontanières Jean-Louis
Gatin Colette
Guillaume-Barry Anais
Hénard Nicole
Johner Dominique
Le Fèvre Roger
Lelarge Gérard

Mance Chantal †
Martin Serge
Martinet François
Mathellier R.
Médot Jacques
Michel Sylvain
Milcent Francis †
Morisson Christian
Noiselet Véronique
Pailloux Monique
Picard Jean-François
Poisson Pascal

Radet Patrice
Renon François
Robert Albert
Rofort Maryse
Roullot Rosemonde
Sarazin André
Thuillier Claude
Tisserant Daniel
Vinadier Richard
Vogt Jean-François

Anciens Numéros

ANCIENS NUMÉROS



REVUE 1 (juin 1999)

René GUYOT
Le Pays Sézannais, un bref regard historique

Jean-Pierre RAVAUZ
L'église Saint-Rémi d'Allemant

Roger HENRY
Présentation de la géologie du Sud-Ouest-Marnais

Jack OLLIVIER
La maraude

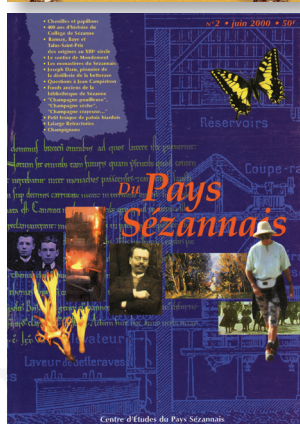
Gérard LEBLANC
Les nécropoles protohistoriques à enclos des plaines crayeuses du Sud-Ouest-Marnais

Annette PRÉVOST
ATS, parcours dynamique dans la sphère de la haute technologie

René BOURGOIN
Louis Harlet, héros de l'épopée napoléonienne

Jean-Marie VIVENOT
Écrire l'histoire de sa commune, Le Vézier

Daniel QUÉRUEL
Auboin de Sézanne, une pastourelle



REVUE 2 (juin 2000)

René GUYOT
Les monastères du pays sézannais (première partie)

Gilbert HUGOT et Michel LINTZ
Le « sentier de Mondement », circuit pédestre des « Randonneurs du Sézannais »

Eméric DELONG
Chenilles et papillons, une faune classique mais splendide

René BOURGOIN
Joseph Daru, un pionnier de la distillation de la betterave

Agnès GUESNON
Le fonds ancien de la bibliothèque de Sézanne

Anaël TOPENOT
D'un peintre à un autre, questions à Jean Campistron

Jean-Claude MANCIAUX
400 ans d'histoire du collège de Sézanne

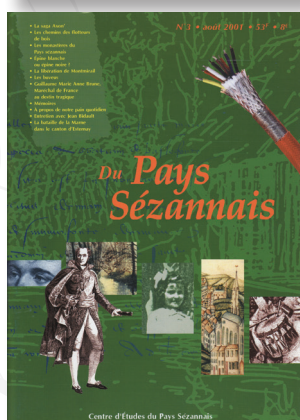
Vincent DESBROSSE
Histoire de Bannay, Baye et Talus-Saint-Prix, des origines au XIII^e siècle

Jean MACLIN
Champagne pouilleuse... Champagne sèche... Champagne crayeuse

Christian MARIN
Lafarge Refractories. Une implantation locale, une ambition mondiale

Ginette LEBLEU
Petit lexique des mots en patois en Biardois

Hugues LOUVET
Champignons, de la recherche à la consommation



REVUE 3 (août 2001)

Joseph PUZO
La saga Axon' (première partie)

Michèle MOREAU
Les chemins des floteurs de bois

René GUYOT
Les monastères du pays sézannais (suite)

Monique BÉGUIN
Épine blanche ou épine noire ?

Jean RAHIR
La libération de Montmirail

Jack OLLIVIER
Les buveurs

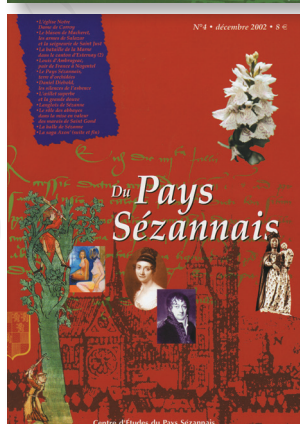
René BOURGOIN
Guillaume Marie Anne Brune, maréchal de France au destin tragique

Julien PINARD
Mémoires

Monique MARQUET
À propos de notre pain quotidien

Claudie LEPONT
Entretien avec Jean Bidault

Jean-François MAILLET
La bataille de la Marne dans le canton d'Esternay



REVUE 4 (décembre 2002)

Monique BÉGUIN
L'aillet superbe et la grande douve, deux plantes protégées des marais de Saint-Gond

René GUYOT
Le blason de Macheret, les armes de Salazar et la seigneurie de Saint-Just

Jean-François MAILLET
La bataille de la Marne dans le canton d'Esternay (deuxième partie)

René BOURGOIN
Louis d'Ambrugeac, pair de France à Nogentel

Hugues LOUVET
Le Pays Sézannais, terre d'orchidées

Michel BÉNARD
Daniel Diebold, les silences de l'absence

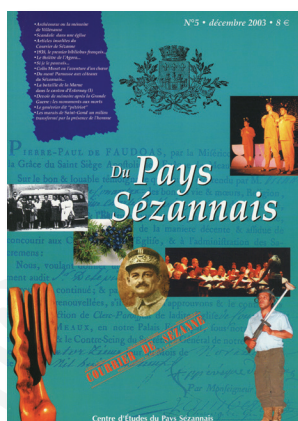
Florent BRISSON
L'église Notre Dame de Corroy

Philippe NUSSBAUMER
Langlois de Sézanne Claude Louis, 1757-1840

Sandra MIGUEL
Le rôle des abbayes dans la mise en valeur des marais de Saint-Gond

Marianne BARCELOT
La halle de Sézanne

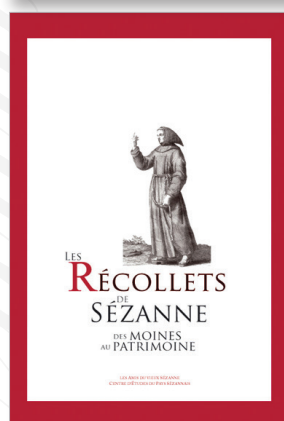
Joseph PUZO
La saga Axon' (suite et fin)



REVUE 5 (décembre 2003)

Jean-Claude TERILLON
*Archéonoxe ou la mémoire de Villenaux ;
conflit pour une banalité*
René BOURGOIN
Scandale dans une église
René COLLET
Articles insolites du courrier de Sézanne
Agnès GUESNON
*1938, le premier bibliobus français :
la création d'Henri Vendel à Châlons sur Marne*
Claudie LEPONT
*Le théâtre de l'Agora ; 1973-2003 :
30 ans sur les routes*
Georges VALIADIS
Si je pouvais...
Élisabeth QUIGNARD
« Colin Muset » ou l'aventure d'un chœur

Anaël TOPENOT
*Du mont Parnasse aux coteaux du Sézannais ;
Anaël Topenot, « peintre de l'industrie »
et Janex Zorko sculpteur*
Jean-François MAILLET
*La bataille de la Marne dans le canton
d'Esternay (Escardes)*
Alexandre NIESS
*Devoir de mémoire en Sézannais après la
Grande Guerre : les monuments aux morts*
Monique BÉGUIN
Le génévrier dit « pétériot »
Frédéric SALAÛN
*Les marais de Saint-Gond : un milieu
transformé par la présence de l'homme*

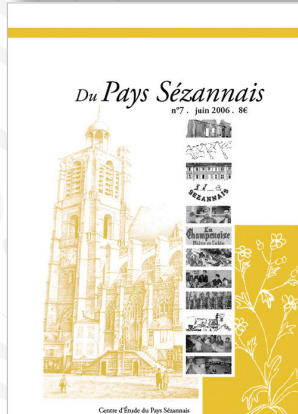
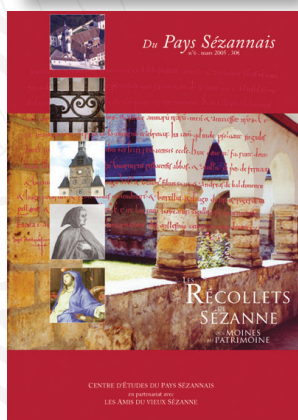


REVUE 6 (avril 2005)

LES RÉCOLLETS DE SÉZANNE : DES MOINES AU PATRIMOINE

René GUYOT
Sézanne, une ville foisonnante d'histoire
Annette PRÉVOST
*Les Récollets, une émanation de
l'ordre franciscain*
François GASPARD
Dans les pas des premiers Récollets
René GUYOT
La vie des Récollets de Sézanne
Agnès GUESNON
Les Récollets célèbres de Sézanne
René BOURGOIN
*L'Hôtel-Dieu s'installe dans les locaux
du monastère à la révolution*
Simon MAKOLONDRAS
De l'Empire à la seconde Guerre mondiale
Jean-Pierre TASSE
*Des transformations successives configurent
l'hôpital actuel*
Jean-Pierre RAVAUX
La construction des Récollets de Sézanne

Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
Histoires de clochers
Laurence MARQUET
Les vitraux de la chapelle
Frère DANIEL
*La place de l'image chez les récollets
au XVII^e siècle*
François NICOLLE
Les tableaux de Frère Luc
Mélanie MOITRIER
*Les biens mobiliers de l'ancien couvent
de la chapelle*
Jean-Louis HARMANT
*Les Récollets un joyau qui s'insère dans
le patrimoine sézannais*
Marc PALERMINI
*L'état actuel des dégradations
et l'urgence de restauration*
Andrée AUBES
La chapelle au bois dormant



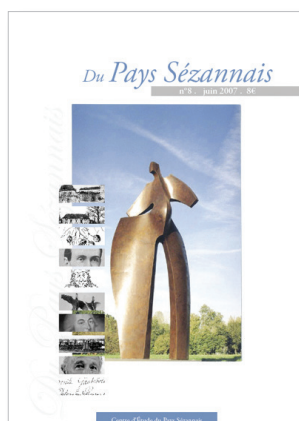
REVUE 7 (juin 2006)

Jean-François MAILLET
*La bataille de la Marne
dans le canton d'Esternay. Courgivaux.*
Monique BÉGUIN
En herborisant dans nos murs.
Alexandre NIESS
*Le château de Mareuil-en-Brie
et la famille Durant (1802-1836)*
Christian WOJNAROWSKI
L'histoire du Sport Athlétique Sézannais
Maurice DERVIN
*1916-1918 : les Russes en France.
84 ans plus tard, Pleurs se souvient.*
Florent BRISSON
*La brasserie « la champenoise ». Ou quand
Fère-champenoise faisait mousser sa bière...*

René BOURGOIN
*Le séjour de Marie-Françoise de Beaubarnais
à Sézanne (1816-1822)*
Jean-François MAILLET
*La musique en pays sézannais (1)
« Bridge Out » : Rock in Champguyon*
Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
*Émile Gastebois, dessinateur lithographe
sézannais (Sézanne 1853 - Paris 1882)*
René GUYOT
Le « relevé patrimonial rural »
S. GRAS, MCH, V. BELL, G. VALIADIS
écrits de l'atelier « Les mots dans le vent »
Note de Lecture

Anciens Numéros

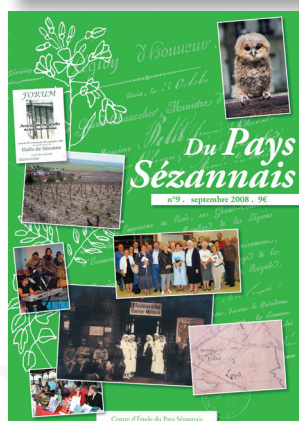
ANCIENS NUMÉROS



REVUE 8 (juin 2007)

introduction de J-F. MAILLET,
récit de M. Stanislas FOLLIET
*La bataille de la Marne dans le canton
d'Esternay. Châtillon-sur-Morin.*
Bernard STEULET
La Forêt domaniale de la Traconne
Monique BÉGUIN
Connaissance des arbres de la Traconne
Alexandre NIESS
*Un angluriot au Palais Bourbon : Pierre
Eugène Gustave Forgeot (1888-1956)*
Gurvan LLYWELLYN
aidé de J-F. MAILLET
Bréizi Rock Ar Pleurs (rock breton à Pleurs)

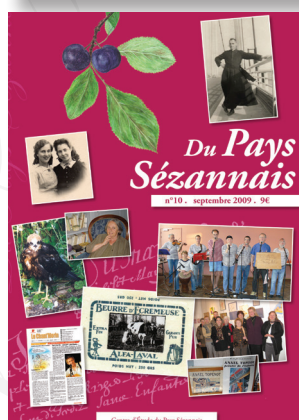
Anaël TOPENOT
William Noblet sculpteur-plasticien
Charles-Maurice LAPRUN
*Un champenois à la bataille de Yorktown :
le général Pierre Laprun*
Albert MATHIEU
*L'explosion de 1957 en gare de Sézanne
(cinquantième anniversaire)*
introduction de R. GUYOT suivi de propos
recueillis par J. TOUCHAIS-YANCA
Georges VALIADIS
L'apogée du vide. Dès Potiron-minet.
Notes de Lecture



REVUE 9 (septembre 2008)

René BOURGOIN avec Josiane GILSON
Le domaine des Épées
Maryse RENARD
Les dames de Baye
François KURRIS S. J.
*Edmond Auger (1530-1591), un jésuite
de notre terroir et sa formation humaniste*
Michel STEMPIAKOWSKI
La Culture à ses Racines
Éliane GEERAERTS
Connaitre et accueillir les oiseaux de nos jardins

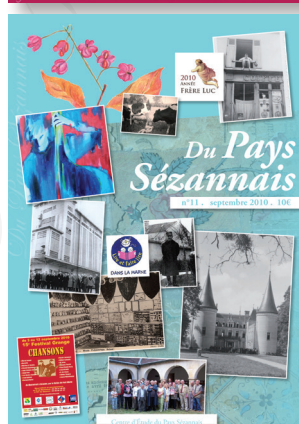
René GUYOT
*Les associations culturelles
du pays Sézannais en fête*
Maurice DERVIN
Pleurs, de la Révolution à l'Empire
Jean-François MAILLET
Le groupe Sol'stis
Georges VALIADIS
Garde-à-vous... Repos ; Feuille
Monique BÉGUIN
Balades en Traconne
Notes de Lecture



REVUE 10 (septembre 2009)

Albert MATHIEU
1951-1960 : un bail à Broys
Maryse MAHMOUDIAN-RENARD
Une visite chez Anaël
Josiane GILSON
*La vie quotidienne au château des Épées
à la fin du XIX^e siècle*
Monique BÉGUIN
*Les petites routes... qui ont encore parfois
...une ligne d'herbe en leur milieu*
Éliane GEERAERTS
Un patrimoine naturel en danger : le busard
Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
*30 ans d'enseignement artistique à l'atelier
d'Anaël Topenot*

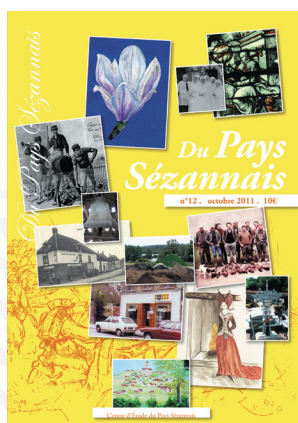
Claudine LEPONT
*L'exode et l'occupation à Sézanne –
Témoignages*
Chant'Morin et Jean-Pierre BEAL
Chant'Morin connaît la chanson
Maurice DERVIN
Loyse de Pleurre épouse Jean Mauroy en 1541
Jean-François MAILLET
Les P'tits Marins du Grand Morin
Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
Regard sur Maryse Renard
Georges VALIADIS
Chut !... ; j'ai quatre vains ans
Notes de Lecture



REVUE 11 (septembre 2010)

Josiane GILSON
*Les Épées : Les travaux des femmes à la ferme
au début du XX^e siècle*
Maryse MAHMOUDIAN-RENARD
Augustin Roland (1867-1943)
Jacqueline LESAGE-HAUDRY
Mon enfance à Val-des-Marais
René GUYOT
*Chronique du pays sézannais au temps de
Claude Haton (1553-1582) : 1^{re} partie*
Georges DART
Le dolmen du « Trou du Bœuf » à Montmirail
Monique BÉGUIN
Conversation à propos de la Traconne
Jean-François MAILLET
Brezza et le bar de l'irréel
Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
*Une journée de colonie de vacances
au château de Nogent (le 16 août 1942)*

Maurice DERVIN
Le général Foch à Pleurs
Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
*à partir des souvenirs de Michel DUCOURTY
49 ans de coiffure pour hommes à Sézanne*
Françoise MARCK
*Retracer la traversée du temps des maisons
et retrouver l'empreinte de leurs occupants*
Claire MÉTRÉAU
*Escale à Sézanne pour l'association
« Lire et Faire Lire dans la Marne »*
Jean-Pierre BEAL
Du vin dans la chanson française
Georges VALIADIS
Ah ne pas effacer !
René GUYOT
Georges Valiadis à tous prix
Notes de Lecture
Françoise Nicolle, passionnée et passionnante



REVUE 12 (octobre 2011)

Jacqueline LESAGE-HAUDRY
L'abbé Voillereau, une figure emblématique du début du XX^e siècle

René GUYOT
Chronique du pays sézannais au temps de Claude Haton (1553-1582) : 2^e partie

Christian ADAM
Il était une fois Broyes, des origines à aujourd'hui

Josiane GILSON
Le temps des travaux de la terre et de la chasse aux Épées au début du XX^e siècle

Marie-Thérèse POILVERT
Les cimetières de Talus-Saint-Prix

Maurice DERVIN
«La Pleurs», société de gymnastique en 1900

Maryse MAHMOUDIAN-RENARD
Je m'appelle Charlotte...

Jean MACLIN
L'exploitation de la tourbe dans les régions humides du Sud-Ouest-Marnais

Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
*à partir des souvenirs d'Armand FERREIRA
Gérant du Coop à Sézanne pendant 28 ans*

Monique BÉGUIN
La flore exotique à Sézanne

Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
La Champagne dans ses murs, peinture murale d'Anaël Topenot au cellier Maurice Dugay

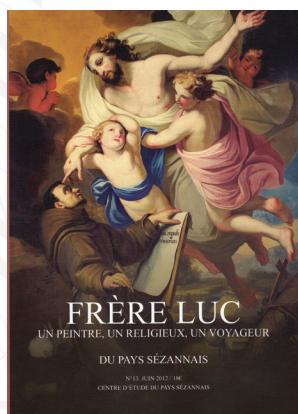
Claudie LEPONT
Parmeline ou les doigts de fée

Georges VALIADIS
STP. Temps et tant de fois

Gérard LABRUNE
Souvenir d'automne... le laboureur

Notes de Lecture

À Jean-Claude Manciaux



REVUE 13 (avril 2012)

**FRÈRE LUC (Amiens 1615 – Paris 1685),
UN PEINTRE, UN RELIGIEUX, UN VOYAGEUR ;
ses tableaux à l'ancien couvent des Récollets de Sézanne**

Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
Présentation de l'année Frère Luc

Pierre ROSENBERG
Un nouveau dessin de Frère Luc

Guillaume KAZEROUNI
Quatre nouvelles peintures dans les églises de Paris

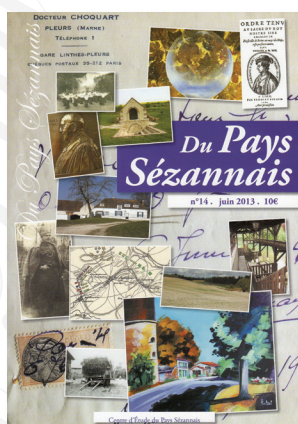
Pierre MORACCHINI
La diffusion de la réforme récollette dans la moitié nord de la France, des origines (1597) jusqu'aux années 1630

Caroline GALLAND
Un récollet en Nouvelle-France, retour sur l'œuvre de Frère Luc dans l'Amérique française

Bruno BOURG-BROC
*Frère Luc, un compagnon du châlonnais
Jean Talon*

Karen CHASTAGNOL
Claude François et la peinture profane

Jean-Jacques DANIEL
Frère Luc, une spiritualité mise en images, une sensibilité au service de la méditation



REVUE 14 (juin 2013)

Jean-Claude TERRILLON
Le prieuré de la Madeleine et sa fontaine

René GUYOT
Chronique du pays sézannais au temps de Claude Haton (1553-1582) : 3^e partie

Gérard LABRUNE
Destins croisés : une famille sézannaise d'origine russe

François GASPAR
La tuilerie de Vindey au XVIII^e siècle

Claude FAIVRE
L'eau et ses points de puisages à Montmirail

Maurice DERVIN
Les professions de santé à Pleurs et le docteur Choquart

Jean MACLIN
Phénomènes de captures

Florent BRISSON
25 mars 1814, deux terribles rencontres oubliées en pays ferton

René GUYOT
Lavoirs et lavandières d'entre Marne et Seine

Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
Émile Perrot, ancien élève du Collège de Sézanne et fondateur de l'Amicale des Anciens Élèves

Josiane GILSON
La fenaison aux Épées, à la fin du XIX^e siècle

Margaux CHARLEUX
La gymnastique à l'école des garçons de Sézanne

Maryse MAHMOUDIAN
L'Éteule

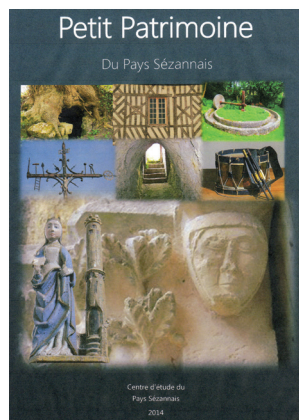
Bernadette VITOUX
Cannelle...

Georges VALIADIS avec Janie MASSART
Arc en ciel et crayon noir

Notes de Lecture

Anciens Numéros

ANCIENS NUMÉROS



REVUE 15 (avril 2014)

FORMAT 14/18

Recueil de poésies par Georges VALIADIS

REVUE 16 (juillet 2014)

PETIT PATRIMOINE DU PAYS SÉZANNAIS

Pérégrination patrimoniale, historique, culturelle, économique, domestique et artistique menée par plus de 100 contributeurs (auteurs, photographes et apporteurs d'informations) couvrant les 120 localités du Sud-Ouest Marnais (cantons d'Anglure, Esternay, Fère-Champenoise, Montmirail, Montmort et Sézanne), sous la direction de Florent BRISSON et René GUYOT.

À la recherche des choses, des traditions et des lieux méconnus, insolites et remarquables de notre territoire.



REVUE 17 (septembre 2014)

1914 SÉZANNE

BASE ARRIÈRE SANITAIRE ET HOSPITALIÈRE

Jean MACLIN

Les prémices de la guerre

Mireille DOMENICHINI-GRAVÉ

La bataille de la Marne : Mondement et les marais de Saint-Gond

Jean-François MAILLET

Les sept fusillés des Essarts

René GUYOT

Un sous-secrétariat d'État pour le service sanitaire ; l'organisation de ce service

René GUYOT

Le service de santé du front : organisation

René GUYOT

Le service de santé de l'arrière : organisation générale et locale, équipements sézannais et personnels soignants

René GUYOT

Traditions chirurgicales et médicales sézannaises

Agnès GUESNON

Les livres de chirurgie conservés à la bibliothèque de Sézanne

François GASPAS

Les soins aux blessés, rôle de la Croix-Rouge et de l'aviation à Sézanne en 1913

François GASPAS et le collectif SEZANNIA

L'hospitalisation des soldats à Sézanne en 1914

Maurice DERVIN

L'ambulance de la rue Baudoin à Pleurs

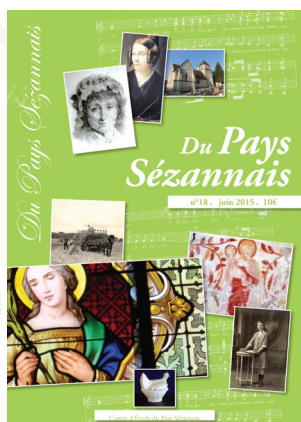
Simon MAKOLONDR

Les prêtres sézannais dans la tourmente

Biographies de soldats ayant transité par les hôpitaux de sézanne

Les soldats de 1914 dans l'art et la culture

Notes de lecture



REVUE 18 (septembre 2015)

Catherine DELONS

La famille sézannaise de Baudelaire

Gérard SAINT-PAUL

Louis Hugot et les vitraux de la chapelle de l'ancien couvent des Récollets

Maurice DERVIN

Le Cheval Gris à Pleurs (1690-2013)

Alain COLLOMP

Les porcelaines de Sézanne

Chantal LEROY

La comtesse de Ségur, née Rostopchine (1799-1874)

Josiane GILSON

Les travaux de la moisson aux Épées aux XIX^e et XX^e siècles

Arnaud SARAZIN

Églises Romanes à décors peints des Marais de Saint-Gond (introduction et première partie)

Philippe VERGEZ

13 juin 1918, Marcilly-sur-Seine... une petite fille raconte...

Yves MÉNILLET

Un sézannais méconnu : Gustave Sassot, parolier à ses heures

Anaël TOPENOT DEL DEBBIO

D'un artiste à l'autre... Georges Kliemann

René GUYOT

Danielle Perret... transposition de la nature vers la toile par le marouflage et la monotypie

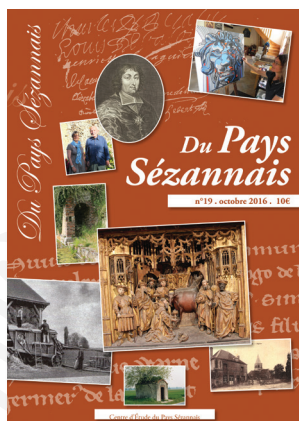
Georges VALIADIS

La valse des couleurs... un tube !

Notes de lecture

Monique Béguin, en toute discrétion

Hommage à Francis Cuillier



REVUE 19 (octobre 2016)

Quentin DES PORTES

Le château de Placard

Daniel LAPRUN

Le legs du docteur Plicot : un hôpital à Fère-Champenoise ?

Claudie LEPONT et M-C. BASTIEN

Une merveille : le retable de Fromentières

Christian ADAM

L'eau à Broyes

Jean-Claude TERRILLON

Comment les Sézannais déclenchèrent une émeute à Villenauxe en 1725

Josiane GILSON et René GUYOT

L'évolution du battage à la ferme des Épées

Maurice DERVIN

Nos cantonniers et leurs abris

Maryse MAHMOUDIAN-RENARD

Un arbre de la Liberté au village de Villevenard

Claude RENON (née FAYOLLE)

Histoire de deux anciens Sézannais tenanciers du Café de la Halle

Claudine PICARD

Pierre-Armand du Cambout de Coislin,

Prieur de Gaye

Louis PAILLARD

Mémoire d'une évasion

1^{re} partie : 1938, mes vingt ans et la guerre

René GUYOT

Claude Jacquesson, une invitation au voyage,

entre peinture et écriture

Sophie GROUX

Vernissage

Luc DASSENS

Premier Salon du Livre à Sézanne

Jean-François MAILLET

La rencontre

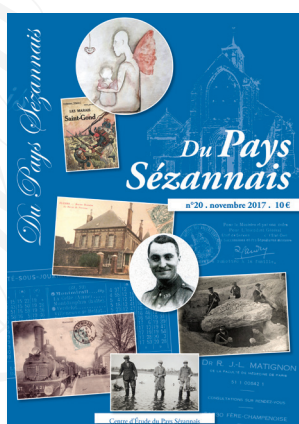
Elisabeth DEMEUE

Quand la poésie s'emmêle

Bernadette VITOUX

Autopsie d'une sexagenaire (ou plus si affinité!)

Notes de lecture



REVUE 20 (novembre 2017)

Jean MACLIN

Les tenderies aux vanneaux

Daniel BENOIST

Le dolmen sous tumulus de Barbonne-Fayel

Claude FAIVRE, entretiens avec B. HALTEL

Des trains à Montmirail ?

Jean-Pierre PECHMALBEC

La tombe du Bout du Val

Luc DASSENS et Claudine PICARD

Gaye : l'église Saint-Denis, ancien prieuré

Notre-Dame, site clunisien (1^{re} partie)

Louis PAILLARD

Mémoire d'une évasion

2^e partie : Retour vers la liberté

Maurice DERVIN

Ferussac, une famille noble à Pleurs au XIX^e s.

Correspondances autour d'un duel

Arnaud SARAZIN

Église Saint-Prix de Talus-Saint-Prix

Daniel LAPRUN

d'après les souvenirs du Dr. MATIGNON

Anecdotes d'un médecin de campagne

Michel GUIOT

L'épidémie de Congis (Congy aujourd'hui)

Josiane GILSON et René GUYOT

L'importance de l'eau pour les activités rurales

en particulier aux fermes des Épées

Anaël TOPENOT DEL DEBBIO

D'un artiste à l'autre... Dyane Kasza

Jean-François MAILLET

Le groupe local « Rankken », musique metal

Isabelle GASPARD

Voyage croisé au pied du mât

Notes de lecture

LES REVUES DU PAYS SÉZANNAIS SONT DISPONIBLES EN LIBRAIRIE

La SACSAM vend une partie de ses stocks à prix réduits.

Contact : 13 rue Pasteur, 51009 Châlons-en-Champagne
(permanence le vendredi de 14h30 à 16h30), tél. 03 26 66 39 97

Remerciements

REMERCIEMENTS

Remerciements

Nous tenons à remercier très chaleureusement :

. **Les membres actifs du CEPS :** *Christian Adam, Viviane Arnoux, Denis Bandock, François Bouttier, Jean-Luc Bression, Florent Brisson, Nathalie Danau, Luc Dassens, Christophe-Emmanuel Del-Debbio, Elisabeth Demeuve, Maurice Dervin, Quentin des Portes, Maurice Dugay, François Gaspar, Josiane Gilson, Agnès Guesnon, Michel Guiot, René Guyot, Claude Lecomte, Claudie Lepont, Jean Maclin, Maryse Mahmoudian-Renard, Jean-François Maillet, Alexandre Niess, Jean-Pierre Pechmalbec, Claudine Picard, Claude Renon, Jean-Claude Samson, Jean-Claude Terrillion, Anaël Topenot, Jacqueline Touchais, Georges Valiadis, Françoise Vanacker, Bernadette Vitoux.*

. **Les auteurs, autres que les membres du CEPS :** *Olga-Charlotte Auber, Jean-Jacques Charpy, Alain Chiron, Claude Faivre, Isabelle Gaspar, Maurice Guyot (†), Philippe Jacquemin, Miren Lacassagne, Francine Marcheteau, Edith Piotrowski, Arnaud Sarazin, Nadine Soret.*

. **Les photographes, dessinateurs, peintres, apporteurs d'archives et témoignages divers, et personnalités sujets des articles :** *Archives de la Défense nationale, Archives départ. Marne, Archives nationales, Bellanger Philippe, Bernard Nicolas (régisseur des œuvres, Conservation des musées de Châlons-en-Champagne), baron Joseph de Baye (†), Bukreeva Elena, Charpy Jean-Jacques, Cheishvili Ana, Chiron Alain, Colson Françoise, Cresp Julien, Danilova Olga, Dassens Luc, Demeuve Elisabeth, Dervin Maurice, Faivre Claude, Farget Sandrine, Guyot Maurice (†), Guyot René, Jacquemin Philippe, Lacassagne Miren, journal L'Union, Maclin Jean, Maillet Jean-François, Marcheteau Francine, Musée d'Archéologie nationale (MAN, Saint-Germain-en-Laye), Musée des Beaux-Arts et d'archéologie de Châlons-en-Champagne, Musée d'Épernay, Musée du quai Branly-Jacques Chirac Paris, Musée national de l'Éducation, Musée national des manuscrits de Tbilissi Géorgie, Pechmalbec Jean-Pierre, Peltier-Caroff Carine responsable de l'iconothèque au musée du quai Branly-Jacques Chirac, Poilvert Marie-Thérèse, Sarazin Arnaud, Soret Nadine, Topenot Anaël.*

. **Les membres du Comité de relecture**

. *Marie Gorlicki pour la conception et la réalisation technique*

. *L'imprimerie Veoprint à Courbevoie*

. **Les points de vente du pays sézannais**